

@

Léon WIEGER s.j.

BOUDDHISME CHINOIS
TOME II

**LES VIES CHINOISES
DU BUDDHA**

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : ppalpant@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : " Les classiques des sciences sociales "
fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi.
Site web : <http://classiques.uqac.ca>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi.
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca>

Les vies chinoises du Buddha

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur
bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

Bouddhisme chinois, tome I LES VIES CHINOISES DU BUDDHA

par Léon WIEGER S. J. (1856-1933)

Textes de la Chine. Les Humanités d'Extrême-Orient, Cathasia, série culturelle
des Hautes Etudes de Tien-Tsin, Paris : LES BELLES LETTRES, 1951, 278
pages.

Police de caractères utilisée : Verdana, 12 et 10 points.
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5"x11"

[note : un clic sur @ en tête de volume et des chapitres et en fin d'ouvrage,
permet de rejoindre la table des matières]

Édition complétée le 15 décembre 2006 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

[20](#) - [40](#) - [60](#) - [80](#) - [100](#) - [120](#) - [140](#) - [160](#) - [180](#) - [200](#)

[Préface](#)

1. [Du salut par le Buddha des Sakya.](#)
2. [Première origine de sa destinée.](#)
3. [Il achète des fleurs et les offre au Buddha.](#)
4. [Il renaît dans le ciel Tushita.](#)
5. [Histoire du clan Gautama-Kama-Sakya.](#)
6. [Le saint roi Suddhodana.](#)
7. [Songe de Maya.](#)
8. [Il naît sous un arbre.](#)
9. [On transporte l'enfant du jardin à la ville.](#)
10. [Prédiction de l'ascète Asita.](#)
11. [Amnistie et libéralités.](#)
12. [L'enfant est élevé par sa tante maternelle.](#)
13. [Présentation de l'enfant dans le temple des dieux.](#)
14. [Jeux au parc.](#)
15. [Étude des livres et des nombres.](#)
16. [Étude de l'art militaire et des sciences pratiques.](#)
17. [Sacre du prince par l'eau.](#)
18. [Il contemple les travaux des champs.](#)
19. [Concours athlétique.](#)
20. [Mariage de Siddharta.](#)
21. [Vie dans les plaisirs.](#)
22. [Voix dans les airs.](#)
23. [Songe du roi Suddhodana.](#)
24. [Rencontre d'un vieillard.](#)
25. [Rencontre d'un malade.](#)
26. [Rencontre d'un cadavre.](#)
27. [Rencontre d'un moine.](#)
28. [Songes de Yasodhara.](#)

Les vies chinoises du Buddha

29. [Il annonce qu'il veut partir.](#)
30. [Évasion à minuit.](#)
31. [Il se coupe la chevelure.](#)
32. [Il se sépare de Channa.](#)
33. [Channa rentre au palais.](#)
34. [Siddharta consulte les rishi du bois.](#)
35. [Invitation au retour.](#)
36. [Il met à quia les deux rishi.](#)
37. [Six années d'austérités.](#)
38. [On lui envoie des provisions.](#)
39. [Deux vachères lui donnent du lait.](#)
40. [Son bain dans la rivière Nilaja.](#)
41. [Deva et naga le servent.](#)
42. [Il s'assied au pied de l'arbre.](#)
43. [Indra lui fournit de l'herbe.](#)
44. [Un naga roi le loue.](#)
45. [Sous l'arbre.](#)
46. [Songes de Mara.](#)
47. [Le fils de Mara reprend son père.](#)
48. [Les filles de Mara tentent Siddharta.](#)
49. [Mara attaque Siddharta.](#)
50. [Mara et la cruche.](#)
51. [Le génie de la terre porte témoignage.](#)
52. [Le fils de Mara intercède pour son père.](#)
53. [Épilogue de la lutte.](#)
54. [L'illumination.](#)
55. [Les deva le félicitent.](#)
56. [La grande loi.](#)
57. [Encore sept jours sous l'arbre.](#)
58. [Un naga l'abrite.](#)
59. [Autre incident sous l'arbre.](#)
60. [Les quatre rois de l'espace lui fournissent l'écuelle.](#)
61. [Deux marchands lui offrent des aliments.](#)
62. [Brahma le décide à prêcher.](#)
63. [Commencement de la vie active du Buddha.](#)

Les vies chinoises du Buddha

64. [Conversion du brahme Purna.](#)
65. [Conversion du rishi Katyayana.](#)
66. [Conversion du passeur du Gange.](#)
67. [Conversion de Yasas.](#)
68. [Victoire sur le serpent de feu.](#)
69. [La rivière interceptée.](#)
70. [Un autre Mazdéen converti.](#)
71. [Parc et couvent Venuvana.](#)
72. [Nouveaux disciples.](#)
73. [Conversion du Grand Kasyapa.](#)
74. [Odieuse calomnie.](#)
75. [Le Buddha est prié de revoir son pays.](#)
76. [Il reconnaît son fils.](#)
77. [Il tire du monde son cousin Ananda.](#)
78. [Rahula quitte le monde.](#)
79. [Sudatta visite le Buddha.](#)
80. [Le terrain couvert d'or.](#)
81. [Udaya réprimandée.](#)
82. [Le poisson à cent têtes.](#)
83. [Ue-koang exhorte son père Chenn-jeu.](#)
84. [Le repas empoisonné de Chenn-jeu.](#)
85. [Le Buddha convertit Ou-uao.](#)
86. [Victoire sur les six Maîtres hétérodoxes.](#)
87. [Tentative de tuer le Buddha avec une épée.](#)
88. [Le Buddha sauve des Nirgrantha.](#)
89. [Institution des autels pour les initiations.](#)
90. [Promulgation des préceptes.](#)
91. [La tante du Buddha demande à être reçue nonne.](#)
92. [Conversion de la fille de Bhadra Kapila.](#)
93. [Le Buddha revient à son pays natal.](#)
94. [Sermon du Buddha au roi son père.](#)
95. [Le Buddha se multiplie dans ses images.](#)
96. [Conversion de plusieurs Sakya.](#)
97. [Victoire sur des raksha et des naga.](#)
98. [Conversion des courtisanes.](#)

Les vies chinoises du Buddha

99. [Indra trait une vache pour Ananda.](#)
100. [Victoire sur des éléphants ivres.](#)
101. [Devadatta attende à la vie du Buddha.](#)
102. [Le Buddha convertit Ruci.](#)
103. [Un pauvre fait visite au Buddha.](#)
104. [Un vieillard est reçu comme moine.](#)
105. [Une dame laide est embellie.](#)
106. [Une reine affligée est consolée.](#)
107. [Un perroquet-roi invite le Buddha.](#)
108. [Conversion d'un méchant buffle.](#)
109. [Un chien blanc aboie contre le Buddha.](#)
110. [L'enfant né dans le feu.](#)
111. [Effet de l'apparition du Buddha.](#)
112. [Plusieurs sont sauvés par une femme.](#)
113. [L'enfant de l'aveugle.](#)
114. [La vieille esclave.](#)
115. [Sudatta décide son ami à inviter le Buddha.](#)
116. [Festin donné au Buddha, par piété filiale.](#)
117. [Un Brahme s'endette, pour traiter le Buddha.](#)
118. [Un vieux mendiant rencontre le Buddha.](#)
119. [Le Buddha décide quel est le pire des maux.](#)
120. [Le Buddha décide quelle est la meilleure joie.](#)
121. [Avis du Buddha sur les sacrifices.](#)
122. [Conversion d'un boucher.](#)
123. [Conversion de pêcheurs.](#)
124. [Conversion de chasseurs.](#)
125. [Transformation d'un monstre.](#)
126. [Brigands convertis.](#)
127. [Admission d'un paria.](#)
128. [Origine des offrandes d'aliments aux preta faméliques.](#)
129. [Maudgalyayana secourt sa mère.](#)
130. [Le Buddha sauve un enfant.](#)
131. [Vajrapani invite le Buddha.](#)
132. [Hariti cherche son enfant.](#)
133. [Offrande d'un peu de poussière.](#)

Les vies chinoises du Buddha

134. [Effet des aspersions.](#)
135. [Offrande de fleurs.](#)
136. [La lampe inextinguible.](#)
137. [Offrande d'une bannière.](#)
138. [Offrande de toile.](#)
139. [L'habit du Buddha sauve les naga.](#)
140. [Formule contre tous les maux.](#)
141. [Formule de la miséricorde.](#)
142. [Prédication aux naga.](#)
143. [Grande assemblée de deva et de naga.](#)
144. [Le Buddha loue Ti-tsang.](#)
145. [Conseils au roi Cheng-koang.](#)
146. [Discours de Vimalakirti sur la maladie.](#)
147. [Manjusri visite Vimalakirti.](#)
148. [L'acte de contrition.](#)
149. [Discours sur le mont Lanka.](#)
150. [Les trois degrés de purification.](#)
151. [Le sutra Leng-yen.](#)
152. [Le vrai vide de prajna la sagesse.](#)
153. [Recommandations au roi Prasenajit.](#)
154. [Le sutra Fa-hoa.](#)
155. [Maladie du roi Suddhodana.](#)
156. [Mort du roi Suddhodana.](#)
157. [Funérailles du roi Suddhodana.](#)
158. [Le Buddha sauve les Sakya.](#)
159. [Le Buddha prêche sa mère.](#)
160. [La première image du Buddha.](#)
161. [Rit de laver l'image du Buddha.](#)
162. [Mort de Prajapati.](#)
163. [Mara pousse le Buddha à mourir.](#)
164. [Le Buddha déplace un rocher.](#)
165. [Instruction sur la distribution de ses reliques.](#)
166. [Le Buddha recommande sa loi aux dieux.](#)
167. [Recommandation de la loi aux naga.](#)
168. [Le Buddha refuse de vivre plus longtemps.](#)

Les vies chinoises du Buddha

169. [Lamentations des deva et des naga.](#)
170. [Accord avec Mara et Siva.](#)
171. [Le dernier repas, offert par Cunda.](#)
172. [Subhadra le dernier converti.](#)
173. [La formule de Vajrasattva.](#)
174. [Prophéties.](#)
175. [Dernière exhortation.](#)
176. [Derniers avis.](#)
177. [Le Buddha dispose ses funérailles.](#)
178. [Instruction sur le stupa.](#)
179. [Préliminaires de l'extinction.](#)
180. [Trépas dans le bosquet des sala.](#)
181. [Deuil de Vajrapani.](#)
182. [Songes de la mère du Buddha.](#)
183. [Anuruddha informe la mère du Buddha.](#)
184. [Maya pleure sur le cercueil de son fils.](#)
185. [Le Buddha se lève de son cercueil.](#)
186. [Le cercueil immobile.](#)
187. [Le cercueil se transporte.](#)
188. [Le Buddha montre ses pieds.](#)
189. [Le feu ne peut pas être mis.](#)
190. [Le feu sacré s'allume de lui-même.](#)
191. [Partage des reliques.](#)
192. [Codification des discours du Buddha.](#)
193. [Les stupa du roi Asoka.](#)
194. [Les perles d'Asoka.](#)
195. [Kasyapa transmet le patriarcat à Ananda.](#)
196. [Mort du grand Kasyapa.](#)
197. [Sanavasika exerce le patriarcat.](#)
198. [Vocation de Upagupta.](#)
199. [Buddhamitra prend l'étendard.](#)
200. [Asvaghosha.](#)
201. [Nagarjuna.](#)
202. [Kanadeva.](#)
203. [Asamgha et Vasubandhu.](#)

Les vies chinoises du Buddha

- 204. [Du culte des seize arhat.](#)
- 205. [Les dix rois.](#)
- 206. [Les deva protecteurs de la loi.](#)
- 207. [Sinha et Basiasita.](#)
- 208. [Bodhidharma part pour la Chine.](#)

@

PRÉFACE

@

La connaissance préalable de la vie du *Buddha*, est absolument nécessaire pour l'intelligence des traités bouddhistes, lesquels se rattachent presque tous à quelque épisode de cette vie. Vie, non historique, mais légendaire ; qui fut élaborée par des sectes diverses, au cours de longs siècles ; dans laquelle aucune date n'est ferme, aucun fait n'est certain. — La littérature bouddhiste chinoise, renferme une vingtaine de récits de la vie du Buddha, dont *un* seulement est suivi et complet. Le présent tome II contient le texte et la traduction de cette unique vie suivie complète, *Cheu-kia Jou-lai ying-hoa-lou*, récit de l'apparition sur terre du *Jou-lai*, (*Tathāgata*, appellatif propre des *Buddha*) des *Sākyā*, œuvre du moine chinois *Pao-tch'eng*, qui vécut sous la dynastie *Ming* (15^e-16^e siècle). La forme de cette compilation rappelle celle de l'ouvrage birman *Tathāgata Udāna*, écrit en *pāli*, traduit en anglais par Mgr P. Bigandet, traduction française par V. Gauvain. Mais la vie chinoise est construite bien plus habilement que la vie birmane. Tous les points qui prêtèrent, au cours des temps, matière à controverse, y sont relevés et soulignés. Toutes les fictions d'invention postérieure, qui servent de point d'appui à la littérature particulière des diverses sectes, y sont insérées, chacune en son lieu. Par suite, les 208 chapitres numérotés du récit, forment un dispositif très commode, qui me servira à repérer les textes, dans les tomes suivants. — Deux ébauches analogues au *Ying-hoa-lou*, le *Cheu-kia Jou-lai tch'eng-tao ki-tchou*, texte de *Wang-pouo*,

Les vies chinoises du Buddha

commentaire de *Tao-tch'eng*, 8^e-9^e siècle ; et le *Cheu-kia Jou-lai hing-tsi song*, de *Ou-ki*, 14^e-15^e siècle, sont d'une valeur très inférieure.

Voici maintenant les vies partielles les plus importantes :

Fouo chouo hing tsan king, texte de l'Indien *Asvaghosha* (premier siècle), traduit en chinois, en jolis vers, sous la direction de l'Indien *Dharmaraksha*, entre 414 et 421. Récit suivi, la jeunesse et la vieillesse du Buddha étant traitées très au long, la période active étant très écourtée. Destiné à être récité ou chanté en chœur. — Peu d'années plus tard, entre 427 et 449, le Chinois *Pao-yunn* remania l'ouvrage, variant les mètres, connue l'exige la représentation scénique. Sous cette forme, la vie du *Buddha* rythmée, porte le titre *Fouo penn-hing king*. — *Mahāyāna*.

Histoire de la jeunesse du *Buddha Siou-hing penn-k'i-king*, texte traduit par le moine indien *Mahābala*, en l'an 197. — Développé, entre 435 et 468, sous la direction de l'Indien *Gṇabhadra*, cet ouvrage devint l'intéressant *Kouo-k'iu yinn-kouo-king*. — Le *T'ai-tzeu joei-ying penn-k'i-king*, par le Kouchan *Tcheu-k'ien*, entre 223 et 253... et le *I-tch'ou P'ou-sa penn-k'i king*, par le Chinois *Nie-taotchenn*, vers l'an 300, sont des ébauches, analogues à l'histoire de *Mahābala*. — *Hīnayāna*.

En l'an 587, autre histoire de la jeunesse du *Buddha*, longuement développée, *Fouo penn-hing tsi-king*, traduite sous la direction de l'Indien *Jñānagupta*. Addition de nombreux *jātaka*, épisodes tirés d'existences précédentes. — Le *P'ou-sa penn-yuan-king*, attribué à *Samghasena*, traduit en chinois au second siècle ; et le *P'ou-sa penn-cheng man-lunn*, attribué à

Les vies chinoises du Buddha

Āryasūtra, traduit en chinois vers l'an 1100, sont des compositions analogues, de valeur très inférieure. — *Hīnayāna*.

Les deux histoires de la jeunesse du *Buddha* qui suivent, dérivent probablement d'un même texte indien. — En l'an 308, le *P'ou-yao-king*, traduit sous la direction du Kouchan *Dharmaraksha*. — En l'an 683, le *Ta-tchoang-yen-king*, traduit sous la direction de l'Indien *Divākara*. — *Mahāyāna*.

Bons récits de la vie du *Buddha*, depuis le commencement, jusqu'à la fondation de son Ordre... 1° dans la Somme monastique de l'école *Dharmagupta*, *Seu-fenn-lu*, traduite en l'an 405, sous la direction de l'Afghan *Buddhayasas*, chapitres 31 à 33. — 2° dans la Somme monastique de l'école *Mūla-sarvāstivāda*, traduite après l'an 695, par le Chinois *I-tsing*, traité *Kenn-penn-chouo i-ts'ie-you-pou p'i-nai-ye p'ouo-seng-cheu*. — *Hīnayāna*.

Une vaste littérature, mais plutôt ascétique qu'historique, s'est développée autour de la dernière partie de la vie du *Buddha*, de son *nirvana*. Elle est pleine d'invraisemblances et de contradictions. Un bon résumé de ces ouvrages, se trouve dans le chapitre deuxième *You-hing-king*, du premier livre du *Tch'ang a-han-king*, texte analogue au *Dīgha-nikāya* en *pāli*, traduit en chinois en 412-413, sous la direction de l'Afghan *Buddhayasas*. — *Hīnayāna*.

De très courts résumés de la vie du *Buddha*, d'un genre plutôt historique, se trouvent dans les compilations suivantes :

Les vies chinoises du Buddha

Vers l'an 500, le *Cheu-kia pou*, histoire des *Sākyā*, par le Chinois *Seng-you*. — A cet ouvrage se rattache le *Cheu-kia-cheu pou*, histoire du *clan Sākyā*, par le Chinois *Tao-suan*, en 665.

En l'an 668, *Fa-yuan tchou-linn*, par le moine chinois *Tao-cheu*. Fragments.

Vers l'arc 1270, les quatre premiers chapitres du *Fouo-tsou t'oung-ki*, histoire du Bouddhisme, importante et intéressante, composée par le Chinois *Tcheu-p'an*.

Vers l'an 1344, le *Fouo-tsou li-tai t'oung-tsai*, chronique bouddhiste, œuvre du Chinois *Nien-tch'ang*.

Sous la dynastie *Ming* (1363-1644), le *Fouo-tsou kang-mou*, annales bouddhistes, œuvre du Chinois *Tchou-cheunenn*.

Sous la dynastie *Ts'ing* (1644-1912), le *Tsoung-t'oung pien-nien*, récit chronologique suivi, œuvre superbe du Chinois *Ki-yinn*.

J'omets les fragments insignifiants, et les redites de nulle valeur.

Hien-hien (Ho-kien-fou), le 9 juillet 1913.

D^r Léon Wieger S.J.

Les vies chinoises du Buddha

Récit de l'apparition sur terre, du

BUDDHA DES SAKYA

compilé par Pao-tch'eng,
moine chinois, au temps des Ming.

Les vies chinoises du Buddha

1

Du salut par le *Buddha* des *Sākya*.

@

Sākya est un mot sanscrit qui signifie *bienfaisant*. C'est le nom de la famille dans laquelle naquit le *Buddha* (*l'illumine*) de la période actuelle. Le *salut* d'autrui, c'est le fruit suprême de l'illumination. — Après qu'il se fut appliqué à la contemplation transcendante, quand il eut acquis la science, rompu avec le monde, compris le vrai sens de la vie et trouvé la voie de l'extinction, le *Buddha* des *Sākya* étant illuminé, conçut une immense commisération pour tous les êtres, et un grand désir de consacrer son existence à les éclairer. C'est par suite de ce désir conçu au cours de ses existences précédentes, qu'il se déterminait à faire les sacrifices exigés de tout *Buddha*. Depuis sa naissance dans le palais d'un roi, jusqu'à sa mort entre deux arbres, le ressort de toute sa vie fut la pitié pour la foule des égarés, pour tous ceux qui dorment le long sommeil et le désir de les éveiller, de les ramener, de leur procurer à tous l'illumination. C'est pour prêcher les hommes, qu'il naquit homme. C'est pour donner l'autorité nécessaire à sa prédication, qu'il choisit, pour y naître, la famille des *Sākya*, de la caste des guerriers, noble entre toutes, respectée des hommes et des *deva*. Quand il en fut né, il renonça à la dignité royale, arriva à l'illumination sous l'arbre, méprisa la promesse de devenir roi universel s'il restait dans le monde, et se consacra entièrement à la prédication de la loi. Il fut le *Buddha* de notre période. De son enseignement sont dérivés les textes et les gloses, les saintes

Les vies chinoises du Buddha

aspirations et les sages pratiques. Durant sa vie, il sauva des millions d'êtres. Sauver fut le but de sa vie. De là le titre de ce chapitre initial, du salut par le *Buddha* des *Sākya*.



Les vies chinoises du Buddha

2

Première origine de sa destinée.

@

Jadis, à une époque immensément reculée, *Il*¹ fut roi universel. Trente *koti*² d'années plus tard, le Buddha d'alors s'appela *Cheu-kia*. Après huit nouveaux *koti* d'années, ce fut le Buddha *Jan-teng*. Après trois autres *koti*, le Buddha *Fou-cha*. Puis, après 90000 *koti*, le Buddha *Kia-ie*. Après 60000 *koti*, le Buddha *Teng-ming*. Tous ces Buddha reçurent ses offrandes. — Après 18000 *koti*, le Buddha *Cha-louo-wang*. Après 10000 *koti*, le Buddha *Neng-tou-pei-nan*. Après 15000 *koti*, le Buddha *Jeu*. Après 2000 *koti*, le Buddha *Kiao-tch'enn-jou*. Après 6000 *koti*, le Buddha *Loung*. Après 1000 *koti*, le Buddha *Tzeu-tch'oang*. Après 500 *koti*, le Buddha *Lien-hoa-chang*. Après 64 *koti*, le Buddha *Louo-kie*, et un autre, le Buddha *Tcheng-hing*. Tous ces Buddha reçurent aussi ses hommages. — Après 8000 *koti*, parurent le Buddha *Chan-nenn*, et un autre, le Buddha *Cheu-hoei-tch'oang*. Au temps de ce dernier, *Il* fut encore roi universel, et porta le nom de *Lao-mou*. C'est alors qu'il conçut, pour la première fois, le désir formel de toujours bien agir, et se mit à cultiver toutes les vertus, s'appliquant de jour et de nuit. C'est alors aussi que s'éveilla en lui l'idée vague de devenir un *Buddha* en son temps. Les mœurs étaient alors très mauvaises. Plus de piété envers les parents, plus de respect pour les moines, plus de soin pour la famille et les esclaves, plus de foi dans la survivance, dans la

¹ Dans les chapitres suivants, « *Il* » désigne l'être changeant, qui finira par devenir, en son temps, le Buddha des Sākyā.

² Un *koti* vaut cent mille.

Les vies chinoises du Buddha

dette morale et ses sanctions. Les hommes suivaient toutes leurs convoitises, et s'adonnaient, dans une aveugle ignorance, à tous les vices. Ému du spectacle de leur misère, il conçut le dessein d'améliorer, en les instruisant, la condition des êtres ; de les amender, à force de charité ; de mettre fin à tant de maux... C'est quand il fit hommage au Buddha *Jan-teng Dīpamkara*), qu'il reçut de lui l'assurance que son vœu de devenir un Buddha se réaliserait un jour (chap. 3).

@

Les vies chinoises du Buddha

3

Il achète des fleurs et les offre au Buddha.

@

A une époque très reculée, *Il* fut un ascète nommé *Chan-hoei* (*Sujñāna*. Né du roi *Teng-tchao*, appelé dans son enfance *P'ou-koang* (*Samanta-prabhāsa*), il avait obtenu de son père l'autorisation de renoncer au monde et de suivre la voie ascétique. S'étant d'abord adressé à des maîtres de toute secte, et ayant trouvé leur enseignement inconsistant, il les avait quittés l'un après l'autre. Alors, le Buddha *Jan-teng* (*Dīpaṃkara*) ayant paru, il se mit en chemin pour aller le trouver et lui faire hommage. Ayant rencontré un serviteur du roi qui portait au palais sept superbes fleurs de lotus, il lui offrit d'en acheter cinq. Le serviteur fit des objections, dont cinq cents pièces d'argent triomphèrent. Il donna à l'ascète cinq fleurs pour son argent, et les deux autres gratis. Quand *Chan-hoei* fut arrivé en présence du *Buddha*, justement le roi avec tous ses officiers lui faisaient leur cour, jetant des fleurs qui toutes retombaient à terre. *Chan-hoei* jeta aussi les siennes. Alors les cinq lotus qu'il avait payés, s'élevèrent dans l'air et se formèrent en dais au-dessus de la tête du *Buddha*, tandis que les deux autres se tinrent debout, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Le *Buddha* félicita *Chan-hoei* et lui dit :

— Après une période, tu deviendras le *Buddha* des *Sākyas*.

Voyant qu'à un endroit où le *Buddha* devait passer, le sol n'était pas propre, *Chan-hoei* ôta la peau d'antilope qui lui

Les vies chinoises du Buddha

servait de vêtement, et l'étendit comme un tapis sur l'endroit souillé ; puis, prosterné, il défit sa chevelure, et l'étala sur la peau. Au moment où il la foula de ses pieds, le *Buddha* lui dit :

- Un jour tu délivreras les *deva* et les hommes de leurs souillures...
- Recevez-moi comme moine, dit l'ascète...
- Sois le bienvenu ! moine, dit le *Buddha*...

Aussitôt *Chan-hoei* se coupa la barbe et les cheveux, revêtit l'habit et fut moine. Les mains jointes, il remercia le *Buddha* de lui avoir ouvert les yeux, montré la voie, enseigné la pure doctrine, appris à tout quitter, épargné dans l'avenir la réincarnation.

@

Les vies chinoises du Buddha

4

Il renaît dans le ciel *Tushita*.

@

Au temps du Buddha *Kia-ie* (*Kāsyapa*), il fut le *P'ou-sa* (*Bodhisattva*)¹ *Hou-ming* (*Prabhapāla*), et vécut dans les pratiques purifiantes de l'ascétisme, que lui avait prescrites ce Buddha. A sa mort, fidèle à son vœu salvifique, au lieu d'entrer dans le *nirvana*, il voulut renaître dans le ciel moyen *Tushita*. Beaucoup de *P'ou-sa* renaissent là, et y vivent dans la jouissance intellectuelle. Dans les cieux inférieurs à celui-là, les *deva* s'adonnent à la volupté sensuelle. Dans les cieux supérieurs, absorbés dans l'extase, les *deva* n'ont cure de la terre. Or *Il* tenait précisément à revenir sur la terre. Il tenait aussi à prêcher les *deva* des divers cieux. Voilà pourquoi il choisit de renaître dans le ciel moyen *Tushita*, dans lequel il fut connu sous le nom de *P'ou-sa Hou-ming*. Il y séjourna durant quatre mille années, dans la gloire et la félicité, sans jamais oublier sa résolution de sauver le monde, cherchant à inspirer le mépris du plaisir et le désir du salut aux *deva* avec lesquels il vivait. Des hauteurs célestes, son œil transcendant examinait la terre. Il contemplait les êtres, accumulant des dettes morales par leurs crimes, naissant vieillissant souffrant mourant, affligés de tous les maux, sans espoir de salut. A ce spectacle : je veux renaître homme, se disait-il, pour mettre fin à toute misère, pour donner la paix à

¹ Les bodhisattva, translittération chinoise p'ousa, sont les parfaits, les saints bouddhistes, lesquels, renonçant à leur droit d'entrer immédiatement dans le nirvana, attendent leur tour de passer une dernière existence sur la terre, comme Buddha, pour le salut d'autrui. — Mahayana.

Les vies chinoises du Buddha

tous les êtres. Je veux renaître parmi les hommes, pour les instruire. Pour eux, je quitterai ma famille, je pratiquerai l'ascétisme, j'obtiendrai l'illumination suprême. Puis je passerai ma vie à annoncer le salut, je les tirerai des maux dans lesquels ils croupissent, et les élèverai à une voie sublime.

@

Les vies chinoises du Buddha

5

Histoire du clan *Gautama-Kāma-Sākyā*.

@

Le premier ancêtre, depuis la dernière destruction du monde, au commencement de la période actuelle, fut le roi *P'ing-teng*. Un de ses descendants, le roi *Ta-mao-ts'ao-wang*, eut pour fils le roi *I-mouo-wang*, lequel abdiqua en faveur de son frère cadet, et se fit le disciple d'un Brahmane minime *Gautama*, qui lui fit prendre son habit et son nom. Quand sa formation fut achevée, Gautama le Jeune vécut en anachorète, près d'une plantation de canne à sucre. Des brigands qui fuyaient, ayant passé par là, leurs traces firent soupçonner aux poursuivants, que l'anachorète était leur complice. Ils le saisirent donc, l'empalèrent, et l'achevèrent à coups de flèches. Son sang se répandit par terre. Ayant vu cette scène de son œil transcendant, Gautama l'Ancien vint en volant à travers les airs, pleura son disciple, ramassa la terre trempée de son sang en séparant celle de droite et celle de gauche, la mit dans deux vases, puis lança cette adjuration : Si mon disciple est mort innocent, qu'*Indra* qui le sait, lui fasse sortir des descendants de son sang. Dix mois plus tard, du sang coulé du côté gauche sortit un garçon, du sang coulé du côté droit sortit une fille. Issus du sang de Gautama le Jeune, ils prirent le nom de *Gautama* ; et celui de *Kāma*, de la plantation de canne à sucre ¹. Ils se marièrent. Plus tard la famille prit le nom de clan *Sākyā*

¹ Sens des caractères chinois. En réalité peut-être plutôt un bosquet dédié au dieu Kama.

Les vies chinoises du Buddha

(chap. 1). Un de leurs lointains descendants, le roi *Cheu-tzeu-hia* (*Sinhahanu*) eut quatre fils, *Tsing-fan* (*Suddhodana*), *Pai-fan* (*Suklodana*), *Hou-fan* (*Dr̥nodana*), *Kan-lou-fan* (*Am̥ritodana*).

Dans l'Inde, la population se divise en quatre classes, les *tcha ti-li* (*kshatriya*) guerriers, les *p'ouo-louo-menn* (*brāhmana*) savants et ascètes, les *fei-tch'ee* (*vaisya*) marchands, les *su-t'ouo-louo* (*sūdra*) agriculteurs. Les deux premières classes sont nobles, les deux dernières sont viles. Il ne sortit jamais de *Buddha*, que des deux premières. Étant venu dans des temps troublés où les guerriers étaient les plus estimés, le *Buddha* préféra naître dans cette classe, dans la lignée directe de Gautama le Jeune, roi et ascète.

@

Les vies chinoises du Buddha

6

Le saint roi *Tsing-fan* (*Suddhodana*).

@

Cependant, dans le ciel *Tushita*, le P'ousa *Chan-hoei* s'entretenait avec les *deva*, de sa future et dernière existence, et disposait, par son influx transcendant, les peuples des diverses régions, à recevoir sa prédication à venir. Bientôt des signes annoncèrent, que le temps de sa réincarnation approchait. Il devint lumineux. La terre trembla. Le palais de *Māra* fut occulté. Le soleil et la lune furent obscurcis. Les *deva*, les *nāga*, toutes les catégories des êtres, furent mises en émoi. Il examina alors, dans quel pays, dans quelle caste, il lui conviendrait de renaître ; et qui, parmi les hommes, avait mérité dans ses existences antérieures, de lui servir de père et de mère. Il écarta le pays de *Magadha*, dont la reine était bonne, parce que le roi était mauvais. Il écarta le royaume de *Ho-cha* comme trop superstitieux, celui de *Vaisali* comme trop querelleur, celui de *P'ouo-chou* comme trop dépravé. Il ne se trouva de digne, dans tous les milliers de mondes, que le royaume de *Kapilavastu* ; et dans ce royaume, que le clan guerrier de *Gautama* ; et dans ce clan, que le roi *Tsing-fan* (*Suddhodana*), pur, bon et sage. Sa femme le valant, *Chan-hoei* fixa son choix sur ce couple royal, pour être ses parents dans sa dernière incarnation.

@

Les vies chinoises du Buddha

7

Songe de *Mouo-ye* (*Māyā*).

@

Chan-hoei descendit donc du ciel *Tushita*, pour s'incarner dans le sein de la mère de son choix. *Māyā* dormait. Elle vit, comme en songe, le P'ousa monté sur un éléphant blanc à six défenses, descendre du ciel vers elle, et pénétrer dans son flanc droit. Elle le vit dans l'intérieur de son sein, comme si son corps avait été de cristal. Inondée de bonheur comme si elle avait bu de l'ambrosie, elle contemplait son corps rayonnant comme le soleil et la lune. S'étant éveillée, elle alla trouver le roi son mari, lui raconta son rêve, et lui demanda ce qu'il signifiait. Le roi fit aussitôt appeler des devins brahmanes, leur conta le songe de son épouse, et leur demanda ce qu'il annonçait de faste ou de néfaste. Après avoir fait leurs calculs, ceux-ci dirent :

— La reine a certainement conçu. Le fils qu'elle porte, éclairera le monde, comme *Buddha* s'il suit la carrière ascétique, comme roi universel (*Cakravartin*) s'il embrasse la profession des armes.

Après qu'elle fut ainsi devenue enceinte, chaque jour la reine *Māyā* s'exerça dans les six grandes vertus. Les *deva* lui apportaient à manger et à boire. D'elle-même elle renonça à tous les plaisirs sensuels ordinaires. Dans tous les mondes, les causes de trouble disparurent. Jusque parmi les tribus sauvages, la paix et l'abondance régnèrent.

@

Il naît sous un arbre.

@

Au dixième mois de sa grossesse, son temps approchant, la sainte mère *Māyā* se rendit avec ses suivantes au parc *Lang-pi-ni* (*Lumbini*), terre très faste. Elle s’y promena doucement, considérant toutes choses. Il y avait là un grand et beau *p’ouo-louo-tch’a* (*sāla*), aux branches fleuries pendantes. Au moment où elle élevait sa main droite pour attirer à elle une de ces branches, son fils naquit, si lumineux, que les rayons partis de son corps allèrent éclairer tous les cieux. *Indra* reçut l’enfant dans un tissu précieux. Les rois des quatre régions de l’espace, l’enveloppèrent et le déposèrent devant sa mère. Alors, sans que personne l’aidât, l’enfant se leva, et fit sept pas dans chacune des quatre directions, chaque pas faisant éclore un lotus. Regardant les quatre régions, il dit à haute voix :

— Dans les cieux et sur la terre, il n’y a que moi de vénérable ; dans tous les mondes, *deva* et hommes doivent me servir avec respect.

Alors jaillirent de la terre des sources qui s’épandirent en deux étangs d’eau pure et parfumée, froide dans l’un, chaude dans l’autre. Les neuf dragons de l’atmosphère, versèrent l’eau pour baigner le jeune prince. *Deva* et *devī* faisaient de la musique dans les airs, et répandaient sur la terre des fleurs célestes en l’honneur du nouveau-né. Dans toutes les régions de l’espace, il y eut paix et bonheur pour tous les êtres.

Les vies chinoises du Buddha

C'était alors en Chine la vingt-quatrième année de l'empereur *Tchao des Tcheou* (1029 avant J.-C.) ¹, an *kia-yinn* du cycle, le huitième jour du quatrième mois. Ce jour-là, les fleuves débordèrent, les monts s'écroulèrent, les édifices furent ébranlés, un météore de cinq couleurs traversa le palais central du ciel. L'empereur ayant demandé à ses ministres l'explication de ces phénomènes, le grand annaliste *Sou-you* lui dit :

— Ils annoncent que, dans l'Occident, est né un Sage, dont la doctrine parviendra jusqu'ici après mille ans...

L'empereur ordonna de graver cette prédiction sur une pierre, qu'il fit enterrer près du tertre du ciel, dans le faubourg du sud de la capitale ².



¹ Erreur de cinq siècles. Un météore enregistré dans les annales chinoises, séduisit les Buddhistes, qui jugèrent qu'il devait avoir annoncé leur Buddha.

² Pure invention buddhique.

On transporte l'enfant du jardin à la ville.

@

Un grand officier passant près du parc *Lumbini*, vit une femme en sortir avec des démonstrations de joie. Elle lui dit : la reine vient de mettre un fils au monde ; va vite annoncer au roi cet heureux événement. Sautant à cheval, l'officier courut à la ville et au palais, et battit le tambour des bonnes nouvelles. Le roi était alors assis dans une salle, en conférence avec ses ministres. Quand il entendit le tambour des bonnes nouvelles, il demanda à ses ministres ce que cela signifiait. Après information, ceux-ci lui annoncèrent que la reine venait de mettre au monde un fils, beau comme un *deva*, brillant comme l'or. Le roi se rendit aussitôt au parc, pour voir son fils, qui lui fut présenté par les femmes de la reine. Comment transporter cet enfant en ville ? se demanda alors le roi... A peine s'était-il posé cette question, que le deva *Pi-cheou-kie-mouo* (*Visvakarman*) produisit sept chars splendides. Les rois des quatre régions de l'espace, prenant la forme de jeunes et beaux brahmanes, s'attelèrent au char de l'enfant. Les pages du roi, vêtus de jaune, un flacon d'or (eau de senteur) dans la main gauche, une canne précieuse dans la main droite, formèrent la tête du cortège. Nombre de *deva* et de *devī*, tenant des encensoirs, suivaient en encensant la route. C'est ainsi que l'enfant fut conduit dans la ville.

@

Prédiction de l'ascète *Asita*.

@

Alors le roi *Tsing-fan* fit appeler des devins, pour apprendre d'eux ce qui adviendrait à son fils d'heureux ou de malheureux. Après avoir consulté les écrits des anciens Sages, tous prononcèrent que l'être qui venait de renaître sous la forme du petit prince, était grand en vertu. Puisqu'il est né de parents royaux, et porte les trente-deux marques (*lakshana*), il ne peut lui arriver que deux choses : S'il reste dans le monde, il deviendra roi universel, puissant et riche. S'il renonce au trône, et se fait ascète, il deviendra Buddha, et remplira le monde de sa renommée. — L'ascète *A-seu-touo* (*Asita*) étant venu au palais et demandant à voir l'enfant, par faveur spéciale le roi voulut que celui-ci lui fût présenté par sa mère. L'ascète le prit dans ses mains, l'éleva au-dessus de sa tête, l'assit sur ses genoux, et dit au roi :

— Un jour cet enfant si bien fait, brillant comme l'or, portant toutes les marques, quittera certainement le monde, obtiendra l'illumination suprême, et s'appliquera au salut de toutes les classes et de tous les êtres...

Quand il eut fait cette prédiction, faisant un retour sur lui-même, l'ascète regretta que, vu son grand âge, il ne pourrait pas être le disciple de ce Buddha futur. Pleurant de douleur sur son infortune, il s'en retourna à travers les airs.

@

Amnistie et libéralités.

@

Alors le roi *Tsing-fan* dit à tous ses ministres et officiers :

— Pour le bien de notre jeune prince, que tous les hommes prisonniers soient amnistiés, que tous les animaux captifs soient remis en liberté...

Ensuite il dit au Brahmane son maître ¹ :

— Dressez une liste des Brahmanes méritants, en quelque nombre qu'ils soient, pour que des largesses leur soient faites ; que tous les temples de *Brahmā* et des autres dieux soient réparés, et que des sacrifices soient offerts comme il convient ; le tout, pour attirer le bonheur sur notre jeune prince.

L'ordre du roi pressant, le Brahme son maître fit diligence, et dressa une liste de trente-deux mille Brahmanes, qui furent répartis en sept groupes, reçus au palais en sept jours consécutifs, et comblés de largesses après qu'ils eurent prononcé leurs invocations sur le jeune prince. Les prisonniers de tout le royaume furent aussi mis en liberté.

Pour nourrir le royal enfant sans faire tort à aucun veau, on prit à nombre de belles vaches, autant de lait seulement, qu'une compression du pis en faisait couler. Les innombrables présents en nature faits par le peuple au jeune prince durant ces jours de liesse, furent tous distribués aux Brahmes pauvres.

¹ Son purohita. Voyez Tome I. Introduction pages 24-25.

12

L'enfant est élevé par sa tante maternelle.

@

Sept jours après la naissance de l'enfant, sa mère *Māyā*, qui était de faible complexion, mourut, et renaquit aussitôt *devī* dans le ciel d'Indra. Là elle ne perdit pas la mémoire de son fils. Suivie de nombreuses *devī*, ses nouvelles compagnes, qui semaient des fleurs célestes, elle descendit à travers l'espace vers le palais où habitait son fils. Après l'avoir contemplé dans son berceau, elle dit au roi *Tsing-fan* :

— Durant les dix mois ¹ que j'ai porté cet enfant, je fus bienheureuse. Maintenant, étant née dans les cieux, je continue à être bienheureuse. Ne pleurez donc pas sur moi...

Cela dit, devenue invisible, elle remonta vers les palais célestes.

Alors le roi *Tsing-fan* remit l'enfant à *Prajāpati*, la sœur de sa mère défunte (qui était aussi une de ses femmes). Vous êtes la tante de l'enfant, lui dit-il. Sa mère étant morte, c'est à vous qu'il incombe de le nourrir, de le baigner, de l'élever jusqu'à son âge d'homme.

Trente-deux femmes furent adjointes à *Prajāpati*, pour l'aider dans son office. Huit portaient l'enfant, huit le baignaient, huit l'allaitaient, huit l'amusaient.

¹ Les Chinois comptent dix mois de gestation.

Les vies chinoises du Buddha

Prajāpati prit les ordres du roi très à cœur, et s'acquitta de ses fonctions avec grand soin. Aussi l'enfant se développa-t-il, comme la lune du premier au quinze du mois, comme un multipliant planté dans une bonne terre.

Depuis la naissance du jeune prince, toutes les richesses et tous les bonheurs affluèrent dans la maison du roi *Tsing-fan*. Ses bœufs, ses moutons et ses chèvres, ses éléphants et ses chevaux, se multiplièrent à l'infini.

@

Présentation de l'enfant dans le temple des dieux.

@

Alors, les membres du clan *Sākya* allèrent trouver le roi *Tsing-fan* et lui dirent :

— O roi, le temps est venu de présenter l'enfant au temple des dieux, afin que le bonheur s'attache à lui pour toute sa vie...

— Bien, dit le roi ;

et il avertit *Prajāpati* que, pour sa présentation dans le temple des dieux, l'enfant et les personnes qui formeraient son cortège, devraient être vêtus somptueusement. Quand le temps fut venu, le roi lui-même prit l'enfant sur son char, et sortit du palais. Tous les officiers, le clan entier des *Sākya*, suivaient, brûlant des parfums et jetant des fleurs. La masse des éléphants, des chevaux, des chars, des palanquins, obstruait les rues. Une foule innombrable agitait des drapeaux. De nombreuses bayadères, battant leurs tambourins, dansaient et chantaient. Des hauteurs de l'air, les *deva* et les *devī* faisaient pleuvoir des fleurs célestes.

Grave et noble, le roi *Tsing-fan* arriva à la porte du temple, prit l'enfant dans ses bras et entra. Au moment où il franchissait le seuil, les statues de tous les dieux se levèrent de leurs sièges, se tournèrent vers l'enfant, et se tinrent inclinées sur son passage. Tous les spectateurs, *deva* et hommes, furent ravis. Toute la cité de *Kapilavastu* fut émue. S'animant, toutes les statues des dieux dirent à haute voix :

Les vies chinoises du Buddha

— Grand est ce saint enfant, comme le soleil et la lune, comme le vaste océan, comme le mont *Sumeru*. Ne nous vénerez plus, pour notre science ou pour notre puissance. Vénérez-le, lui seul, et vous obtiendrez tous les biens, la victoire sur vos passions, la renaissance dans les cieux, enfin le repos final.

Cette manifestation du jeune prince dans le temple des dieux, procura l'illumination à une foule de *deva* et d'hommes.

@

Jeux au parc.

@

Voici comment s'écoula l'enfance du petit prince. Le roi son père le pourvut de nombreux et riches bijoux. Assis sur les genoux de sa tante *Prajāpati*, chaque jour il était conduit au parc, de nombreux enfants bien vêtus et bien ornés formant sa suite. Ses petits parents du clan *Sākya* l'accompagnaient dans des voiturettes traînées par des daims ou des chèvres. Toute sorte de jouets, instruments de musique, animaux et oiseaux apprivoisés, objets de toute espèce, étaient mis à leur disposition, pour leur plaisir. Le petit prince parcourait le parc, monté sur un bélier à selle dorée, suivi des voiturettes des autres enfants. Ce petit monde riait, et les spectateurs applaudissaient. Parfois les enfants s'amusaient à construire des temples en terre, à les orner de fleurs et à y faire des cérémonies. Les huit premières années de la vie du petit prince, s'écoulèrent dans ces jeux.

Depuis sa naissance, il n'avait pas été comme le commun des enfants. Il ne versait pas de larmes, ne salissait pas ses langes, ne vagissait pas, n'avait jamais ni faim ni soif, ne fatiguait pas ses nourrices, mais les remplissait au contraire de consolation.

Chaque soir, après les jeux, l'enfant était reconduit pour la nuit au palais dans la ville, assis sur les genoux de sa tante, comme il était venu.

@

Étude des livres et des nombres.

@

Quand l'enfant eut accompli sa huitième année, le roi *Tsing-fan* dit à ses ministres et à ses officiers :

— Cherchez dans mes États l'homme le plus savant et le plus sage, qui soit qualifié pour devenir le maître de mon fils et lui enseigner les livres et les nombres.

Tous répondirent tout d'une voix :

— *Visvāmitra* qui connaît si bien et les textes et les commentaires, est l'homme qui conviendra.

Les autres petits *Sākya* en âge d'étudier, furent adjoints au jeune prince comme compagnons d'études.

Au moment où l'enfant fit son entrée à l'école, le maître ayant aperçu dans les airs les rois des *deva* qui lui jetaient des fleurs, se sentit tout honteux de devoir traiter un tel personnage en disciple, et se prosterna devant lui pour le vénérer. Le prince lui demanda :

— Des soixante-quatre textes sacrés et traités des ascètes, lequel allez-vous m'expliquer d'abord ?..

et il parla de tous pertinemment. Le maître répondit à ce singulier disciple :

— Pourquoi vous qui savez tout, venez-vous dans mon école ? C'est à peine si moi je sais les titres des livres dont vous possédez le contenu. Vous le maître des *deva*

Les vies chinoises du Buddha

et des hommes, qu'avez-vous besoin qu'on vous enseigne ?

L'influence transcendante du jeune prince, et la protection des *deva* qui veillaient sur lui, profitèrent aux jeunes *Sākya* ses compagnons d'études, lesquels apprirent vite et bien les livres et les nombres, les textes et les gloses.

@

Étude de l'art militaire et des sciences pratiques.

@

Alors le roi *Tsing-fan* réunit de nouveau ses ministres et ses officiers, et leur demanda de lui indiquer un homme versé dans l'art militaire et les sciences pratiques, qui pût être le maître de son fils. Ils répondirent :

— *Kshāntideva* fera l'affaire ; il excelle dans l'art de la guerre, et possède à fond les vingt-neuf sciences appliquées.

Le roi ayant fait disposer un champ d'exercices, *Kshāntideva* y introduisit son élève, et commença son instruction militaire. A chaque exercice, le prince l'ayant vu faire une fois, lui dit :

— Suffit ! je sais cela.

Les autres jeunes *Sākyā* suivaient le même cours. Le jeune prince avait la science infuse de tout. Toutes les branches pratiques qu'on enseigne aux fils des rois, astronomie, rituel des sacrifices, divination, histoire, dialectique, langage des animaux, musique, magie, et le reste ; tout ce que les anciens ont légué aux modernes, se trouva lui être connu, sans qu'il eût à l'apprendre. Tout ce qui coûte aux élèves ordinaires des mois et des années d'études, et souvent sans succès, tout cela il le posséda en quelques instants, et le pratiqua sans s'y être jamais exercé. Son influence transcendante s'étendant à ses compagnons les jeunes *Sākyā*, eux aussi apprirent vite et bien.

Extrêmement étonné, le maître *Kshāntideva* dit au prince :

Les vies chinoises du Buddha

— Vous si jeune et déjà si savant, vous n'avez pas besoin de temps pour apprendre, mais savez tout instantanément. En peu de jours vous avez acquis ce pour quoi il faut aux autres des années, et vous le possédez si parfaitement que vous éclipez tout le monde...

Cela dit, *Kshāntideva* se prosterna devant son élève, le reconnaissant pour son supérieur.

@

Sacre du prince par l'eau.

@

Alors le roi *Tsing-fan* dit au conseil de ses ministres :

— Voici que notre prince a atteint la virilité. Il est sage, brave, instruit. Le moment me paraît venu de verser sur sa tête de l'eau des quatre océans (*mūrdhaja*)...

Sur ce, nouvelle fut donnée aux petits États tributaires, que, le huitième jour de la seconde lunaison prochaine, on sacrerait le prince par l'eau, et qu'on attendait leurs roitelets pour la fête. De fait, le huit de la seconde lune, tous les roitelets, avec nombre d'ascètes et de brahmes célèbres, se trouvèrent réunis. Au milieu des plus belles décorations, avec encens et fleurs, au son des cloches et des tambours, parmi les danses des bayadères, l'eau des quatre mers ayant été versée dans un vase précieux, les ascètes ayant passé le vase aux brahmanes, ceux-ci l'ayant passé aux ministres, et les ministres l'ayant passé au roi, celui-ci versa l'eau du sacre sur la tête de son fils, et lui remit le sceau de sa dignité ; puis, ayant frappé sur un tambour pour imposer silence, il proclama à haute voix : Je nomme mon fils *Siddharta* prince héritier... Aussitôt éclatèrent dans les airs les concerts des *deva*, des *nāga*, des *yaksha*, de tous les êtres, qui approuvaient et jubilaient... Les roitelets des pays tributaires, nommèrent aussi chacun son prince héritier.

@

Il contemple les travaux des champs.

@

Un jour le prince demanda à accompagner hors de la ville le roi son père et ses ministres. Il vit les laboureurs qui conduisaient péniblement leurs charrues. Il vit les oiseaux qui, dans la terre retournée, dévoraient les insectes mis à découvert. A cette vue, ému de commisération, il se dit : Se peut-il qu'il y ait dans le monde tant de maux et aucun repos ?!. Que la vie est courte ! Que les dangers et les deuils sont nombreux ! Qui est sûr de sa journée, de celle de demain ? Et après cette vie, pour ceux qui tombent dans les voies d'expiation, que de souffrances ! Quelle misère, que cette roue des transformations, que cet engrenage des morts et des renaissances ; et que d'hommes, engagés dans ce cercle fatal, ne s'en doutent même pas !

Un grand arbre, au feuillage touffu, se trouvait là. Le prince s'assit à son ombre, et se plongea dans une profonde méditation. Des *rishi* (ascètes transcendants) qui volaient à travers les airs à ce moment, furent arrêtés par l'émanation de sa méditation (considérée par les Bouddhistes comme un fluide). Ils descendirent à terre, le trouvèrent plongé dans l'extase, et l'admirèrent.

Cependant, le soleil baissant, l'arbre courba son tronc, pour que son ombre continuât à couvrir *Siddharta*. Tous les arbres voisins firent de même, pour joindre leur ombre à la sienne. Les officiers ayant aperçu cette merveille, en avertirent le roi, qui

Les vies chinoises du Buddha

vint lui-même la constater. A la vue de l'air transfiguré de son fils, le roi dit :

— Tel un feu sur la cime d'une montagne ; telle la lune parmi les étoiles ; tandis qu'il médite sous l'arbre, sa lumière se répand partout, illuminant jusqu'aux *deva* dans les cieux...

Ensuite le roi rentra au palais avec le prince, sur un char somptueux.

@

Concours athlétique.

@

Le roi *Suddhodana* dit à son ministre *Sahadeva* :

— Voyons qui, parmi les jeunes gens du clan *Sākya*, est le plus habile dans les exercices guerriers ?..

Les tambours en fer (cibles) ayant été disposés dans l'arène, *Devadatta* ¹ qui tira le premier, en perça trois d'une flèche. *Ananda* ² qui tira le second, en perça aussi trois. Alors l'arc fut offert à *Siddharta*. Il l'essaya, le trouva trop faible, et se fit apporter, du trésor de la famille, celui dont s'étaient servi les anciens rois ses lointains ancêtres. L'ayant bandé au maximum, il décocha une flèche, laquelle traversa sept cibles, puis vola encore à une grande distance. Des sangliers de fer (autre sorte de cible) ayant été disposés ensuite, le prince en perça sept d'une flèche, laquelle s'enfonçant ensuite dans la terre, produisit un puits qu'on appelle encore le puits de la flèche (*sarakūpa*). Alors les *deva* jetèrent des fleurs célestes au vainqueur. *Indra* porta dans son ciel les deux flèches tirées par *Siddharta*, et leur éleva un *stūpa*.

Spectateur de la victoire de son fils, le roi *Suddhodana* lui décerna le triomphe. Il ordonna qu'on amenât un éléphant blanc, sur lequel il ferait sa rentrée en ville. *Devadatta* qui était déjà

¹ Devadatta, cousin du Buddha, et son perpétuel contradicteur.

² Autre cousin, qu'il ne faut pas confondre avec l'Ananda beaucoup plus jeune (chapitre 77), qui sera le compagnon perpétuel du Buddha durant sa vie

Les vies chinoises du Buddha

retourné, très froissé de sa défaite et plein de ressentiment, rencontra l'éléphant au moment où on le faisait sortir de la ville.

— Où le conduisez-vous ? demanda-t-il au cornac...

— Au prince *Siddharta*, pour son triomphe, fut la réponse...

Fou de jalousie, *Devadatta* saisit la trompe de l'animal de sa main gauche, et l'assomma net d'un coup de son poing droit asséné en plein front. Le cadavre de l'éléphant abattu obstrua la porte de la ville, empêchant d'entrer et de sortir. *Ananda* étant survenu, le tira de côté, assez pour ouvrir un passage. Las d'attendre, *Siddharta* vint à son tour. De la main gauche, il leva de terre le cadavre de l'animal ; puis, de la main droite, il le jeta par-dessus le rempart de la ville, à une grande distance. L'endroit où le cadavre tomba, fut défoncé par son poids et devint un étang, que le peuple appelle encore l'étang de l'éléphant (*hastigartā*).

@

errante. Pour prévenir la confusion, celui-ci est souvent appelé Sunanda, ou Sundarananda.

Mariage de *Siddharta*.

@

En ce temps le roi *Tsing-fan* ayant réuni tous ses ministres, leur dit :

— Le prince héritier est d'âge à se marier...

Les ministres répondirent :

— *Mahānāman*, brahme du clan *Sākyā*, a une fille nommée *Yasodhara*, belle et modeste, intelligente et sage, et très bien élevée. Elle est digne de devenir l'épouse de votre fils...

— S'il en est comme vous dites, dit le roi, je la lui ferai épouser.

Étant rentré au palais, le roi appela une duègne dévouée et lui dit :

— Va chez le notable *Mahānāman*, examine la personne et la conduite de sa fille, et rends-moi compte avant dix jours...

La duègne y étant allée, et ayant observé la jeune fille, revint et dit au roi :

— Elle est extraordinairement belle et sage.

Alors le roi envoya des députés au notable *Mahānāman*, pour lui dire que, le prince héritier étant d'âge à être marié, il lui demandait sa fille, qu'il savait être digne. Le notable déclara se soumettre à la volonté royale. Le roi fit choisir un jour faste,

Les vies chinoises du Buddha

envoya les présents d'usage, fit conduire la jeune fille au palais, où elle fut mariée au prince *Siddharta*. Il lui donna en outre deux femmes secondaires, plus un nombre de belles filles, pour son plaisir. Il lui fit aussi bâtir trois palais, pour les trois saisons de l'année.

@

Vie dans les plaisirs.

@

En ce temps, le roi *Tsing-fan* ayant bâti trois palais pour son fils, lui donna trois mille filles pour le servir. Mille étaient de service pendant chaque tiers de la nuit.

Se souvenant toujours de la prédiction de l'ascète *Asita* (n° 10), et cherchant à attacher son fils de toutes les manières, il lui donna encore plusieurs milliers de musiciennes et de bayadères, qui chantaient et dansaient jour et nuit.

Seul homme parmi toutes ces femmes, le prince satisfit tous ses désirs, et se livra au plaisir durant dix années entières.

Par précaution, le roi avait fait entourer son palais d'une palissade, munie d'une seule porte, laquelle était si lourde, qu'il fallait un grand nombre d'hommes pour l'ouvrir et la fermer, opération dont on entendait le bruit à une distance considérable. Des gardes armés veillaient devant cette unique porte.

Toutes ces précautions étaient pour empêcher, que le prince ne s'enfuit pour se faire moine.

Voix dans les airs.

@

En ce temps, dans les airs, le deva *Suddhavāsa* voyant que le prince s'était adonné à toutes les jouissances pendant dix années, trouva que C'en était assez, que le temps passait, et que l'époque était venue pour le futur *Buddha* de quitter sa famille. Il faut que je le dégoûte de ses plaisirs, se dit-il, autrement il n'en sortira pas... Du haut des airs, il fit donc entendre à *Siddharta* les paroles suivantes :

— O *Sākyā* qui es maintenant dans la force de l'âge, quitte vite ta famille, pour accomplir ton ancien vœu. Ne devais-tu pas faire le salut des *deva* et des hommes ?.. et voilà que, incapable de renoncer aux plaisirs, tu risques de retomber toi-même dans les voies d'expiation ! Pour se sevrer du plaisir, il faut sortir du monde. Décide-toi enfin à tout quitter ! Tant d'êtres gémissent dans la misère. A toi d'être leur médecin et leur maître. A toi de leur indiquer le chemin du repos, qu'ils ne trouvent pas dans leurs ténèbres. A toi de leur apprendre à éviter les filets et les pièges qui les guettent, de leur ouvrir les yeux, de les éclairer.

En même temps, pour raviver le *karma* du prince, le *deva* changea le ton de la musique que les femmes de *Siddharta* faisaient dans son palais, de telle sorte que, au lieu de pousser à la mollesse, ses accents faisaient aspirer au *nirvana*. Il fit cela,

Les vies chinoises du Buddha

pour inspirer au prince le dégoût du plaisir, et le ramener dans sa voie.

@

Songe du roi *Suddhodana*.

@

La nuit suivante, le même deva *Suddhavāsa*, fit faire au roi *Suddhodana* sept rêves successifs : 1. Il vit la bannière d'*Indra*, sortir par la porte de l'est. 2. Il vit le prince son fils, monté sur un éléphant blanc, sortir par la porte du sud. 3. Il vit le prince, monté dans un char à quatre chevaux, sortir par la porte de l'ouest. 4. Il vit comme une grande roue, faite des matières les plus précieuses, sortir par la porte du nord. 5. Il vit le prince, debout au carrefour central de la ville, battant un tambour. 6. Il vit le prince assis sur une haute estrade, jetant dans toutes les directions des objets précieux, qu'une multitude d'hommes venait ramasser. 7. Il entendit que, à quelque distance de la ville, six hommes se lamentaient, en se roulant par terre de douleur.

Très ému de ces visions, dès le matin le roi fit appeler les devins et les leur conta. Ceux-ci lui ayant déclaré qu'ils n'y comprenaient rien, il en fut très attristé. Alors le deva *Suddhavāsa* ayant pris l'apparence d'un brahmane, se présenta au palais comme sachant interpréter les songes. Le roi le fit appeler, et lui raconta ce qu'il avait vu.

— Voici l'explication, dit le *deva* : 1. Votre fils se fera ascète. 2. Il triomphera de tous les obstacles. 3. Il obtiendra la délivrance des trois craintes (naissance, souffrance, mort). 4. Il arrivera à l'illumination suprême. 5. Il propagera la doctrine du salut. 6. Il en

Les vies chinoises du Buddha

répandra les bienfaits. 7. Les maîtres des six fausses doctrines, seront réduits par lui au désespoir...

Et le *deva* conclut :

— O roi, vous devez vous réjouir de ces choses. Gardez-vous bien de vous en attrister.

Le roi s'obstina cependant à vouloir faire mentir la prédiction. Une fois de plus, il ajouta tout ce qu'il put, aux occasions de plaisir de son prince, dans l'espoir que celui-ci ne lui causerait pas le chagrin de la séparation.

@

Rencontre d'un vieillard.

@

Travaillant toujours à détacher le prince de ses plaisirs, le deva *Suddhavāsa* lui fit venir l'idée d'une promenade au parc. Le prince fit atteler son char. Le roi ordonna au peuple de balayer et d'arroser les rues. Le prince sortit par la porte de l'est.

Alors le deva *Suddhavāsa* se transforma en un vieillard décrépît, le dos voûté et la tête entre les épaules, la barbe et les cheveux blancs comme la neige, les membres amaigris et tremblants, marchant avec difficulté au moyen d'un bâton. Le prince l'ayant vu, demanda à son cocher :

- Qu'est-ce que cela ?..
- Cela, dit le cocher, c'est un vieillard...
- Qu'est-ce qu'un vieillard ? demanda le prince...
- Un vieillard, dit le cocher, c'est un homme que toutes les misères pressent, dont toutes les puissances sont affaiblies, qui perd l'usage de ses sens et de son intelligence, qui n'attend qu'une occasion pour mourir...
- Et moi, demanda le prince, deviendrai-je aussi comme cela ?
- Prince, dit le cocher, vous êtes sans doute très noble ; mais quiconque est né, finit par vieillir. Tout homme est un vieillard futur. Aucune exception à cette loi...

Les vies chinoises du Buddha

— Alors, dit le prince, je ne veux plus aller au parc ; ramenez-moi au palais.

Depuis lors il pensa sans cesse comment il pourrait faire pour éviter les maux de la vieillesse.

@

Rencontre d'un malade.

@

Mais le deva *Suddhavāsa* poussant toujours, et le poids de son *karma* agissant, l'idée d'aller au parc revint au prince. Cette fois il sortit par la porto du sud. — Le *deva* prit alors la forme d'un malade, faible, hâve, haletant, vacillant, qui paraissait pris d'expirer. A sa vue, le prince demanda à son cocher :

— Qu'est ceci ?..

— Un malade, dit le cocher...

— Qu'est-ce qu'un malade ? demanda le prince...

— Un malade, dit le cocher, c'est un homme qui souffre, dont la vie périclité, qui n'a plus de forces, dont la mort approche, pour lequel il n'y a plus d'espoir, dont le destin sera bientôt accompli..

— Cela peut-il arriver à tout le monde ? demanda le prince...

— Oui, dit le cocher. A son tour, chaque homme est attaqué par la maladie...

— Et moi, demanda le prince, pourrai-je échapper ?..

— Non, dit le cocher, puisque vous êtes un homme...

— Alors je ne veux plus aller au parc, dit le prince ; ramenez-moi au palais.

Les vies chinoises du Buddha

Quand il fut rentré, le prince s'absorba dans une méditation profonde. Cependant le roi son père s'obstina à croire que son fils ne le quitterait pas.

@

Rencontre d'un cadavre.

@

De nouveau le deva *Suddhavāsa* inspira au prince de faire une sortie. Cette fois il passa par la porte de l'ouest.

Le *deva* se transforma en un cadavre gisant sur la route.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le prince à son cocher...

— C'est un cadavre, dit celui-ci...

— Qu'est-ce qu'un cadavre ? demanda le prince...

— C'est, dit le cocher, ce qui reste d'un homme dont le destin est écoulé, que la vie a quitté, qui est devenu insensible comme le bois ou la pierre. De tout ce qu'il fut, un principe de vie seul subsiste, mais a émigré dans un autre monde. Désormais il ne verra plus ses parents, ses frères, sa femme, ses enfants. A sa mort, il a dû se séparer de tout, sans espoir de revoir...

— Et moi, demanda le prince, mourrai-je aussi ?..

— Quelque noble que vous soyez, répondit le cocher, vous n'échapperez pas à la mort. Car, de tous les hommes, aucun ne lui échappe. Nobles et manants, savants et ignorants, tous passent par là.

Profondément attristé, le prince renonça à aller jusqu'au parc, rentra au palais, et se plongea dans une méditation profonde,

Les vies chinoises du Buddha

sur l'instabilité du bonheur de ce monde et l'égalité de tous les hommes devant la mort.

@

Rencontre d'un moine.

@

Un jour le prince ordonna à son cocher d'atteler pour le conduire au parc. Le roi averti dit : Trois fois le prince est rentré de sa promenade tout triste. Qu'aujourd'hui il sorte par la porte du nord ; il reviendra peut-être plus gai... et il ordonna de décorer les rues. — Suivi de son cortège, le prince sortit par la porte du nord. Alors le deva *Suddhavāsa*, s'étant transformé en moine, vêtu d'une robe de couleur terne, les cheveux rasés, le bâton à grelots à la main, se mit à marcher devant lui, recueilli et modeste. Le prince l'ayant vu, demanda au cocher :

— Qu'est-ce que cet homme ?..

— C'est un moine, dit le cocher...

Aussitôt, sous l'impulsion de son karma, le prince descendit de son char, salua le moine et lui demanda :

— Quel avantage y a-t-il à quitter sa famille, comme vous avez fait ?

— Étant dans ma famille, dit le moine, j'ai constaté que la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort se succèdent, qu'aucun homme ne jouit d'une paix durable. J'ai quitté ma famille, j'erre et je mendie, pour arriver à me tirer de ces douleurs. Je suis la voie des Sages, la loi droite, soumettant mes passions, m'excitant à la charité, ne craignant rien et cherchant à donner aux autres la même paix, pensant avec affection

Les vies chinoises du Buddha

à tous les êtres, me tenant pur de la contagion du monde, en vue d'obtenir la délivrance ; voilà, en substance, pourquoi l'on quitte sa famille.

Quand le prince eut entendu ces paroles, il se réjouit extrêmement.

— Parmi les *deva* et les hommes, les moines sont les êtres supérieurs, dit-il. J'embrasserai certainement ce genre de vie...

Puis, remontant dans son char, il rentra au palais.

@

Songes de *Yasodhara*.

@

Cette nuit *Yasodhara*, l'épouse du prince *Siddharta*, sentit qu'elle était enceinte. Dans un sommeil pénible, elle eut vingt songes lugubres. Enfin réveillée en sursaut, elle dit au prince :

— J'ai vu un tremblement de terre, l'écroulement du temple d'Indra, la chute des étoiles du ciel, l'enlèvement du parasol royal par *Channa* ; on m'a coupé la chevelure, un torrent a emporté mes bijoux, je suis devenue laide, j'ai perdu mes mains et mes pieds, j'ai été dépouillée de mes vêtements, mon divan s'est écroulé, les pieds de mon lit se sont brisés, le mont *Sumeru* est tombé, un ouragan a déraciné les arbres des jardins du palais, la pleine lune a été éclipsée, le soleil dans son plein a été obscurci, un feu sorti de la ville a incendié les environs, le génie protecteur de la ville s'est mis à pleurer, la ville de *Kapilavastu* a été changée en un désert, les parcs ont été dévastés, les gardes armés se sont enfuis ; autant de présages sinistres, qui me font grand'peur. Vais-je mourir, ou vais-je te perdre ?

Le prince se dit intérieurement : signes de mon départ imminent. Puis il dit à sa femme :

— Dors en paix ; ne t'afflige pas.

@

Il annonce qu'il veut partir.

@

Dans le calme de la nuit, *Siddharta* se dit : Si je pars sans avoir averti mon père, j'agirai contre la piété filiale et manquerai aux convenances ¹.

Il alla donc trouver son père, se prosterna, joignit les mains et lui dit :

— Père, je veux quitter le monde..

Le roi éclata en pleurs, et refusa son consentement... Le prince reprit :

— Père, je resterai, si vous pouvez me préserver de la maladie, de la vieillesse et de la mort...

— Hélas ! je n'ai pas ce pouvoir, dit le père. Même les *rishi* vieillissent et meurent.

Au jour, le roi fit appeler les membres du clan *Sākya*, et leur dit :

— La nuit dernière, le prince m'a demandé de quitter le monde. J'ai refusé, pour ne pas priver le pays d'un tel prince. Que faire, pour l'empêcher de donner suite à son projet ?..

— Gardons-le, dirent les membres du conseil de famille ; il ne pourra pas partir malgré nous.

¹ Épisode intercalé par les bouddhistes chinois, pour que la fuite du prince choquât moins le sens de la piété filiale, si intense en Chine.

Les vies chinoises du Buddha

Alors le roi ordonna que les quatre portes de la ville fussent gardées par les plus braves jeunes gens du clan *Sākyā*, avec des chars de guerre et des lanciers. Des cuirassiers firent la ronde sur le rempart, jour et nuit.

De son côté, la reine *Prajāpati* réunit les filles du harem du prince, leur ordonna de veiller durant la nuit, et fit fermer à clef toutes les portes et les fenêtres.

On espérait que le prince, ainsi emprisonné, oublierait avec le temps ses désirs de vie monacale.

@

Évasion à minuit.

@

La nuit suivante, assis dans la salle des fêtes, le prince méditait sur les quatre intentions qui avaient animé les *Buddha* du passé... 1. Ils avaient tous désiré atteindre à la perfection de l'intelligence spirituelle, et la communiquer, pour délivrer tous les êtres des liens du plaisir et de la douleur... 2. Ils avaient tous désiré obtenir l'illumination, la juste et claire vue du *karma* de tous les hommes, pour leur ouvrir ensuite les yeux, et leur faire comprendre que seule l'absence de désir guérit de toutes les illusions et de tous les maux... 3. Ils avaient tous désiré combattre l'égoïsme, si invétéré parmi les hommes et si funeste, et leur faire pratiquer un altruisme éclairé.... Ils s'étaient tous apitoyés sur le manque de paix qui fait de ce monde comme une roue de feu tournante, et sur les liens par lesquels tous les êtres sont liés ; avec un immense désir de leur procurer la délivrance et le repos.

Soudain lui aussi prit sa résolution définitive et irrévocable. Il appela son écuyer *Channa* (alias *Chandaka*), et lui ordonna de seller son cheval *Kaṇṭaka*...

— Au milieu de la nuit ? demanda l'écuyer...

— Oui, dit le prince. Je quitte le monde. Garde-toi de rien faire pour m'empêcher.

A ce moment, les *deva* endormirent tous les gardes de la ville et les filles du harem. *Channa* ayant sellé le cheval, le prince le

Les vies chinoises du Buddha

monta. Alors la terre trembla. Les rois des quatre régions de l'espace, saisissant les sabots du cheval, l'élevèrent dans les airs. *Brahmā* et *Indra* le guidant, le prince passa par-dessus le rempart de la ville et la campagne, et arriva près du bois où l'ascète *Bhagavat* se tenait avec ses disciples. Là il descendit de cheval, et s'assit pour se reposer.

@

Il se coupe la chevelure.

@

Alors le prince se dit : tant que je n'aurai pas coupé ma chevelure, je ne serai pas un moine. Tirant donc son sabre, il la coupa en exprimant ce vœu : qu'ainsi soient tranchés tous mes liens passés et toute entrave future !.. *Indra* ramassa la chevelure coupée, l'enveloppa dans un linge précieux, et la transporta dans les cieux, pour qu'elle y fût vénérée.

Regardant alors son riche costume, le prince se dit : un moine ne doit pas être vêtu ainsi... A ce moment, le deva *Suddhavāsa* se présenta à lui sous la forme d'un chasseur, un arc à la main, vêtu d'une robe ample de couleur ocre.

— Comment se fait-il, lui demanda le prince, que toi, un chasseur, tu portes le costume qu'ont porté les *Buddha* du passé ?..

— Cette robe, lui dit le chasseur, me sert à surprendre les antilopes, que sa couleur de terre trompa...

— Donne-la-moi en échange de ce riche costume, dit le prince. Elle t'a servi à donner la mort ; moi je la porterai pour donner le salut...

Le chasseur donna aussitôt sa robe, et le prince lui remit ses habits, que, ayant repris sa vraie forme, le *deva* porta au ciel de *Brahmā*.

Quand il eut endossé la robe de moine, *Siddharta* se sentit rempli de courage et de zèle. Me voilà vraiment sorti du monde,

Les vies chinoises du Buddha

dit-il... et il se disposa à pénétrer dans le bois, pour y chercher sa voie.

@

Il se sépare de *Channa*.

@

Alors *Siddharta* dit à son écuyer *Channa* :

— Certains hommes s’attachent de cœur, d’autres de corps seulement. Toi, tu m’as été attaché, et de corps, et de cœur. Fidèle quand j’étais riche, tu m’es resté fidèle dans ma pauvreté. Je vais te demander un dernier et important service. Rappelle mes bijoux à mon père, et dis-lui que, si je l’ai quitté, ce n’est pas par affection égoïste pour moi-même, ni par désaffection de lui, ni par colère, ni par dégoût, mais uniquement pour sauver tous les êtres, qui errent dévoyés dans le cercle de la métempsycose. Qu’il ne s’afflige pas. J’ai dû brusquer mon départ, parce que le temps presse. Je veux échapper à la renaissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort, et sauver autrui de ces quatre maux.

Il remet ensuite à *Channa* un souvenir pour son épouse *Yasodhara*, avec ces paroles :

— Tout amour finit par une séparation. J’ai quitté mon foyer, pour échapper aux maux et trouver la voie. Ne vous affligez pas déraisonnablement.

Il chargea aussi l’écuyer de dire aux filles du harem et aux jeunes *Sākya* :

Les vies chinoises du Buddha

— Mon but est de rompre le filet de l'ignorance et d'arriver à l'illumination. Si je réussis, je vous reverrai.

Channa prit congé, et s'en retourna avec larmes, chargé de ces commissions.

@

Channa rentre au palais.

@

Conduisant *Kanṭaka* le cheval blanc de *Siddharta* en laisse, et portant ses bijoux, *Channa* rentra au palais de *Kapilavastu*. Le cheval hennit. *Prajāpati*, *Yasodhara*, toutes les filles du harem qui l'entendirent, accoururent, espérant que le prince était revenu de son équipée. Quand elles virent seulement l'écuyer ramenant le cheval, elles éclatèrent en pleurs et demandèrent où il avait laissé le prince.

— Le prince, dit *Channa*, a renoncé au monde, pour embrasser une voie supérieure. Il est resté dans les bois, vêtu d'une tunique couleur ocre, et a coupé ses cheveux.

A ces mots, criant de douleur, *Prajāpati* invectiva l'écuyer en ces termes :

— Que t'ai-je fait, pour que, prenant mon cher enfant, tu l'aies livré aux fauves et aux reptiles des bois, seul et sans défense ?..

L'écuyer dit :

— Le prince m'a ordonné de ramener son cheval et de rapporter ses bijoux, avec ces paroles : Ne vous attristez pas ; je ne resterai pas longtemps ici ; dès que j'aurai obtenu l'illumination, je vous reverrai.

Yasodhara fit aussi des reproches à l'écuyer :

Les vies chinoises du Buddha

— Pourquoi, dit-elle, as-tu ruiné ainsi mon bonheur ?..

— Ce n'est pas moi, dit *Channa*, qui ai fait évader le prince. Les *deva* ont endormi la garde. Le prince est sorti du palais et de la ville, comme le soleil levant s'élève dans les cieux. Les dieux ont soulevé son cheval dans les airs. Moi je n'y suis pour rien,

@

Les vies chinoises du Buddha

34

Siddharta consulte les r̥shi du bois.

@

Siddharta ayant pénétré dans le bois où se tenait le *r̥shi Bhagavat*, celui-ci le voyant venir avec la majesté d'un *deva*, alla au-devant de lui avec ses disciples, et le fit asseoir. Le prince s'informa de leur genre de vie. Les uns étaient vêtus d'herbes, les autres de feuilles. Ils se nourrissaient de fruits, les uns mangeant une fois par jour, d'autres une fois tous les deux jours, d'autres une fois tous les trois jours. Ils rendaient un culte, les uns à l'eau ou au feu, les autres au soleil ou à la lune. Les uns se tenaient debout sur un seul pied, d'autres gisaient étendus sur la terre nue ou sur des épines, d'autres s'exposaient à l'eau ou au feu...

— Et le but de ces exercices ? demanda le prince...

— Arriver aux jouissances célestes, répondirent les *r̥shi*...

— Mais, dit le prince, les jouissances des *deva* dans les cieux, ont un terme ; et, quand ce terme est venu, ils redescendent dans les voies inférieures, et recommencent à souffrir. Moi je cherche la voie qui coupe définitivement la racine même de la souffrance.

Le prince discuta avec les *r̥shi* durant toute la nuit. Le lendemain, au matin, il s'apprêta à les quitter.

Entrevoyant sa grandeur future, un des *r̥shi* dit aux autres :

Les vies chinoises du Buddha

— Cet homme porte toutes les marques. Il deviendra le maître des *deva* et des hommes. Nous n'avons pas ce qu'il faut pour le satisfaire...

Ensuite, s'adressant au prince, il lui dit :

— Allez vers le nord. Vous trouverez, dans cette direction, les grands maîtres *Alāra* et *Udraka*. Discutez avec eux. S'ils vous satisfont mieux que nous, ne nous méprisez pas pour cela.

Le prince prit donc le chemin du nord. Tous les *ṛiṣhi* du bois le reconduisirent, contristés de n'avoir pu le garder. Ils le regardèrent s'éloigner, les mains jointes élevées, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.



Invitation au retour.

@

Alors le roi *Suddhodana* envoya le Brahme son maître, avec d'autres grands officiers, au bois du *ṛishi Baghavat*, pour s'informer du prince.

— Il est venu un jeune homme, dit le *ṛishi*; mais il est reparti, pour aller trouver *Alāra* et *Udraka*.

Le maître se rendit donc au lieu où ces deux *ṛishi* se tenaient. Il y trouva de fait *Siddharta*.

— Prince, lui dit-il, le roi votre père sait que votre détermination de renoncer au monde est irrévocable. Il vous aime tant cependant, qu'il vous prie de revenir, vous assurant que vous pourrez vivre en ascète dans son palais, aussi parfaitement et plus sûrement que dans les bois...

Le prince répondit :

— J'apprécie l'affection de mon père. Mais je crains la renaissance, la vieillesse, la maladie et la mort. Je suis venu ici, pour me tirer de cette roue. J'ai fait le pas, et ne retournerai pas en arrière.

Alors le maître se dit : Le roi m'a envoyé pour ramener le prince. Le prince ne veut pas. Vais-je revenir sans avoir rien fait du tout ?.. Perplexe, il conféra avec les officiers de sa suite. Ceux-ci dirent :

Les vies chinoises du Buddha

— Laissons ici cinq d'entre nous, intelligents dociles et fidèles, qui, sous prétexte de suivre la même voie que lui, surveillent notre prince, le serviront et le protégeront au besoin...

La proposition ayant plu au maître, *Kaundinya* et quatre autres s'offrirent pour rester et furent agréés.

Le maître et les officiers prirent congé du prince en pleurant, et s'en retournèrent.

@

Il met à quia les deux *ṛiṣhi*.

@

Quand il fut arrivé chez *Alāra*, le prince lui demanda :
Comment couper la racine de la renaissance après la mort ?

— Voici comment, dit *Alāra* : Garder les préceptes, exercer la patience, s’habituer à méditer fixement, maîtriser ses sensations et ses imaginations, voilà le premier degré. Supprimer toute perception et toute représentation, jouir dans l’abstraction d’une joie continue, voilà le second degré. Supprimer la joie, se borner à une complaisance calme dans la vérité, voilà le troisième degré. Supprimer tout sentiment de déplaisir ou de complaisance, ne se mouvoir que par pure raison dans le détachement absolu, voilà le quatrième degré, avec lequel toute opération mentale cesse.

— Et quand toute opération mentale a cessé, le *moi* subsiste-t-il encore ? demanda le prince. Si le *moi* ne subsiste plus, alors dire que toute opération mentale cesse, est une locution impropre ; il faudrait dire que l’être est annihilé. Si le *moi* subsiste, est-il conscient ou inconscient ? Si le *moi* subsistant est inconscient, l’homme ne diffère en rien des végétaux. Si le *moi* subsistant est conscient, il est donc encore soumis à la responsabilité morale, capable de nouvelles fautes, non encore délivré... Votre procédé ascétique peut donc tirer des liens grossiers ; mais d’autres liens plus ténus

Les vies chinoises du Buddha

restent, qui suffisent pour retenir l'être dans la voie des renaissances. Vous n'avez pas le procédé pour faire passer à l'autre rive, pour retirer absolument du tourbillon de l'instabilité. Pour cela, le détachement de tout intérêt et l'arrêt de toute opération mentale ne suffisent pas. Il faut que le traitement ascétique réalise l'extinction du *moi*. Alors seulement il y aura véritablement délivrance.

Le *ṛiṣhi Alāra* écoutait en silence, se disant que le prince avait raison. Quand *Siddharta* prit congé, il lui dit :

— Si vous trouvez la voie de la délivrance, que je sois le premier sauvé par vous !..

Le prince le lui promit, et alla trouver le *ṛiṣhi Udraka*, avec lequel il conféra pareillement sans résultat. Il prit aussi congé. Le *ṛiṣhi* le reconduisit, et resta à le regarder, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

Six années d'austérités.

@

Cependant le prince pratiqua la vie la plus austère, durant six années entières. Il s'éleva jusqu'au quatrième degré de l'abstraction, régla sa respiration d'après la méthode la plus sévère, dissipa toutes ses imaginations, arriva à ne plus rien penser et à ne plus rien désirer, délivra son cœur de tout intérêt. Il pratiqua tout ce que pratiquent ces sectes (*Jaina*), qui croient à une âme immortelle, à l'expiation des péchés et à l'acquisition du bonheur, par le moyen des macérations. Comme les ascètes de ces sectes, il ne mangea par jour qu'une minime quantité de graines de sésame et de grains de blé. Il persévéra dans cette vie, durant six années entières, alors que son *karma* ne l'y obligeait nullement. Durant six ans, il resta assis au pied d'un arbre, modeste et recueilli, exposé au vent et à la pluie, sans faire aucun mouvement pour se mettre plus à l'aise ou pour écarter une incommodité, tenant ses yeux fermés et son cœur immobile. Des pies bâtirent leur nid sur son arbre, couvèrent et élevèrent leurs petits, leurs ordures tombant sur sa tête, sans qu'il bougeât jamais pour les regarder ou pour s'en préserver. Les *deva* et les *nāga* venus pour le contempler, ne le distrairent pas davantage. Il persévéra, immobile, durant six années entières, préparant son rôle de sauveur, approfondissant la distinction des trois véhicules salvifiques (*hīnayāna*, *madhyamayāna*, *mahāyāna*).

On lui envoie des provisions.

@

Tandis que le prince menait cette vie austère dans le bois de *Gayā*, *Kaundinya* et les quatre autres (chap. 35) vivaient en ascètes auprès de lui. Le voyant s'exténuer, ils envoyèrent l'un d'entre eux avertir le brahmane du roi son père. Celui-ci communiqua la nouvelle au roi, qui en fut très affecté et dit :

— Mon fils a renoncé à la dignité de roi universel et à l'affection de sa famille ; faut-il que je le perde définitivement par sa mort ? !

L'envoyé avertit aussi *Prajāpati* et *Yasodhara*. On convint d'expédier au prince un convoi de provisions. *Channa* fut chargé de le conduire.

Quand le fidèle écuyer vit combien son maître était hâve et maigre, il lui dit en pleurant :

— Le roi votre père ne cesse de penser à vous. Il vous envoie ces provisions...

Le prince répondit :

— J'ai quitté mon pays et ma famille, et suis venu dans ce lieu sauvage, pour suivre la voie supérieure. Comment alors pourrais-je accepter ces provisions ?..

Et il persévéra dans son refus.

@

Deux vachères lui donnent du lait.

@

Cependant le prince se dit : Voilà six années que je mène cette vie austère. Je suis à bout de forces. Si les maîtres des autres doctrines me voyaient, ils diraient : « il paraît que, pour celui-là, se laisser mourir de faim, constitue la voie du *nirvana* ». Sans doute, par ces austérités, j'ai atteint l'état d'*arhat* ; mais je n'ai pas obtenu l'illumination parfaite. De plus, affaibli comme je le suis, impossible de prêcher. Je vais donc prendre de la nourriture, pour le salut de tous les êtres.

Cette détermination prise, il alla s'asseoir au bord de la rivière *Nilaja*. Non loin de là deux vachères, *Nanda* et *Bala*, vaquaient à leur travail. Le deva *Suddhavāsa* leur dit de porter de la nourriture au prince. Aussitôt, toutes joyeuses, elles choisirent une belle vache, la baignèrent dans la rivière, la trairent de leurs mains, firent bouillir le lait, le versèrent dans une écuelle, allèrent trouver le prince, le saluèrent en se prosternant, et le lui offrirent. Le prince agréa leur offrande et prononça ce vœu : puisse celui qui boira ce lait, retrouver ses forces perdues ; puissent celles qui l'offrent, conserver les leurs et vivre heureuses jusqu'au bout de leurs années. Puis il formula son intention en ces termes :

— J'accepte cette nourriture, pour le salut de tous les êtres.

Ces paroles dites, il but le lait. Aussitôt les forces lui revinrent, et il se retrouva capable de recevoir l'illumination.

@

Son bain dans la *rivière Nilaja*.

@

Alors *Siddharta* se dit : les habits que je porte depuis six ans, sont tout pourris ; comment les remplacerai-je ? Il alla au lieu où l'on incinérât les morts, et où gisaient, jetés comme impurs, les linges et les habits enlevés aux cadavres avant la crémation. Il en ramassa ce qu'il lui fallait... Le génie de la terre admira tant cette action, qu'il l'annonça aux génies de l'air, en ces termes : Voilà que le prince héritier des *Sākyā*, après avoir renoncé à la dignité de roi universel, va se vêtir de loques ramassées dans les ordures... Les génies de l'air transmirent cette annonce, à tous les cieux des *deva*.

Tenant à la main les linges souillés qu'il avait ramassés, le prince chercha une eau où il pût les laver. Aussitôt un *deva*, déprimant la terre avec l'un de ses doigts, produisit un étang. Il manque une pierre, se dit le prince. Aussitôt *Indra* déposa une dalle carrée au bord de l'eau. Alors le prince se mit à laver ses linges.

— Laissez-moi les laver pour vous, lui dit *Indra*.

— Merci, dit le prince, qui avait déjà résolu d'obliger un jour tous ses moines à laver leur linge eux-mêmes.

Quand sa lessive fut achevée, le prince descendit dans la rivière *Nilaja*, pour s'y baigner. Peu s'en fallut qu'il n'y restât, car, tandis qu'il était dans l'eau, *Māra* éleva les bords de la rivière, si haut que *Siddharta* ne put pas les remonter. Mais un

Les vies chinoises du Buddha

grand arbre croissait là. Le génie qui habitait cet arbre, abaissa ses branches. Le prince en saisit une, et put ainsi remonter sur la rive. Les *deva* lui jetèrent des fleurs, et portèrent dans les cieux l'eau qui l'avait lavé.

C'est aussi pour se rendre apte à procurer le salut de tous les êtres, que *Siddharta* se baigna dans la rivière *Nilaja*.

@

Deva et nāga le servent.

@

Quand le prince fut sorti de la rivière, il s'assit sous l'arbre, et se mit en devoir de se fabriquer un habit, avec les linges qu'il avait lavés. Mais le deva *Suddhavāsa* lui épargna cette peine. Il apparut et remit au prince un habit de moine.

Alors des vachères lui apportèrent du lait ¹. Une *nāga* sortit de la rivière, et disposa un siège précieux. Le prince s'assit et but le lait. Il regagna ainsi ses forces perdues. Quand il eut fini, il jeta dans la rivière l'écuelle vide. Le *nāga* roi de la rivière, la recueillit, désirant la conserver comme une relique. Mais, transformé en *garuḍa* (oiseau aux ailes d'or), *Indra* la lui enleva, et la porta dans son ciel, où il la plaça dans un *stūpa*. Quand le prince se fut levé, la *nāga* emporta le siège, qu'elle plaça aussi dans un *stūpa*.

Quand le prince eut repris ses forces, les marques de son corps, qui avaient été comme fanées, reprirent un nouvel éclat. Il sentit que le moment du dernier effort pour l'illumination suprême approchait.

@

¹ Siddharta ne but du lait qu'une fois. Mais les sutra placent cette réfection, les uns avant son bain, les autres après. Ne voulant pas trancher la question, le compilateur chinois répète deux fois l'offrande du lait, trait important de la vie du Buddha.

Il s'assied au pied de l'arbre.

@

Alors le dieu qui commande au vent et à la pluie, balaya et arrosa les alentours de l'arbre de l'illumination (*bodhi-druma*). Rayonnant de lumière, le prince s'avança vers lui. Les deva faisaient de la musique dans les airs, et répandaient une pluie de fleurs. Dans son ciel, *Brahmā* annonça aux siens, que, dépassant le niveau brahmanique, le prince *Siddharta* allait devenir un *Buddha*, et reprendre la tradition de ses prédécesseurs, pour le salut de tous les êtres. Il ne lui reste plus, dit-il, qu'à triompher de *Māra*, pour obtenir l'illumination suprême, acquérir tous les pouvoirs transcendants, être délivré de toutes les craintes, posséder toutes les qualités, et prêcher le salut avec autorité et puissance, efficacité et succès, montrer le chemin aux dévoyés, faire cesser les querelles doctrinales, accomplir son vœu et celui de tous les êtres, tout en restant pur de toute souillure mondaine, comme le lotus reste pur de la boue d'où il émerge.

@

Indra lui fournit de l'herbe.

@

Quand il fut arrivé sous l'arbre, il pensa qu'il lui faudrait un siège pour s'asseoir. Le deva *Suddhavāsa* lui dit :

— C'est assis sur un siège d'herbe, que tous les *Buddha* passés ont atteint l'illumination.

Qui me coupera de l'herbe ? se demanda le prince... Alors *Indra* prit la forme d'un faucheur, et se mit à faucher dans le voisinage. Sous sa faux, l'herbe prenait des reflets irisés comme ceux des plumes de la gorge des paons, devenait douce et soyeuse comme la fine laine du Kaschmir.

— Comment vous appelez-vous ? demanda le prince...

— *Ki-siang* (heureux présage), dit *Indra*...

Cette réponse remplit le prince de joie. Je cherche, se dit-il, le siège sur lequel j'arriverai à l'illumination, et voilà que celui à qui je m'adresse, s'appelle *heureux présage* ; mon affaire ne peut manquer de réussir.

— Voudriez-vous bien me donner votre herbe ? demanda de nouveau le prince...

— Bien volontiers, dit *Indra* ; et il lui remit l'herbe coupée.

Au moment où *Siddharta* la prit, la terre trembla. Le prince porta l'herbe sous l'arbre et la disposa en siège, puis s'assit pour

Les vies chinoises du Buddha

attendre l'illumination, qui ferait de lui le sauveur de tous les êtres.

@

Un *nāga* roi le loue.

@

Quand le prince se fut assis sous l'arbre, une bande d'oiseaux se mit à voler autour de lui pour l'honorer. Quantité de *deva* et de *devī* l'entourèrent et lui jetèrent des fleurs. La terre trembla encore une fois. Un roi *nāga* nommé *Kia-tch'a* (*Kālika*), si vieux qu'il avait vu des *Buddha* précédents, fut tiré de son assoupissement par le tremblement de terre, sortit, vit le prince, et reconnut aussitôt qu'il ressemblait entièrement à ceux qu'il avait vu devenir *Buddha* jadis, et qu'il allait comme eux obtenir l'illumination. La reine *nāga* nommée *Kinn-koang* (*Suvarṇa-prabhāsa*), vint aussi, bien ornée, avec ses suivantes, pour honorer le prince. Elles firent de la musique pour le réjouir, se prosternèrent devant lui, le saluèrent en élevant les mains jointes, pour le féliciter.

— Qu'il soit fait comme vous dites, dit le prince à tous ces *nāga* ; oui, puissé-je obtenir l'illumination, pour le salut de tous !

@

Sous l'arbre.

@

Les *deva* avaient orné l'arbre très haut et très rameux, auquel pendaient tous les objets fastes et précieux. L'entourant, ils pressaient le prince de hâter son illumination. *Siddharta* était assis, calme et majestueux, le visage tourné vers l'orient, sur son siège d'herbe, les jambes repliées. Il proféra alors l'imprécation suivante : que mon corps se brise en morceaux, si je me lève d'ici avant d'avoir obtenu l'illumination suprême. Un rayon de lumière qui jaillit de son corps, alla avertir de cette décision irrévocable, les *Buddha* de toutes les régions, les *deva* de tous les cieux, et jusqu'aux *preta* dans les enfers.

@

Songes de *Māra*.

@

Le rayon de lumière émis par *Siddharta*, pénétra le palais de *Māra*, éclipsant la splendeur de son empire. Durant son sommeil, *Māra* eut trente-deux rêves néfastes. Il vit son palais ébranlé, consumé par les flammes, écroulé, réduit en poussière, changé en un tas d'ordures. Il vit ses éléphants et ses chevaux tomber morts, et ses oiseaux perdre leurs ailes. Il vit toutes ses fontaines desséchées, et les arbres de ses parcs brisés. Il sentit comme des accès de fièvre, frisson et chaleur, par intervalles. Il se vit hâve et défiguré. Il sentit sa gorge se dessécher, sa respiration devenir haletante. Ses riches habits lui parurent souillés, sa coiffure céleste lui tomba de la tête. Il entendit le génie du ciel pleurer. Son armée lui parut malcontente. Son peuple lui parut effrayé, dispersé. Ses armes et ses instruments de musique furent brisés. Il vit ses serviteurs et ses amis l'abandonner, tandis que ses femmes se lamentaient sur la perte de leurs bijoux. Il crut entendre des *ṛiṣhi* et des *deva* lui faire des prédictions sinistres.

A son réveil, *Māra* réfléchit avec épouvante à tous ces songes néfastes. Serais-je près, se demanda-t-il, de perdre mon royaume ? Un autre, plus méritant que moi, va-t-il renaître ici et me supplanter ? Serait-ce ce *Sākyā* qui cherche l'illumination sous son arbre ? Je vais l'empêcher d'y atteindre, par précaution.

Les vies chinoises du Buddha

Cela dit, *Māra* mobilisa son armée, *deva* de son ciel, *nāga* et *yaksha*.

@

Les vies chinoises du Buddha

47

Le fils de *Māra* reprend son père.

@

Alors *Sreshiha*, le fils aîné de *Māra*, lui parla en ces termes :

- Vous en voulez à *Siddharta*, et méditez de lui nuire. Si vous le provoquez, vous aurez peut-être à vous en repentir.
- Enfant borné, dit *Māra*, tu ne connais pas ma puissance transcendante et la force de mes armes.
- Et vous, dit *Sreshiha*, vous ignorez peut-être la puissance transcendante de *Siddharta*, et la force invincible que lui confère son karma. Si vous l'attaquez, vous en ferez l'expérience.

Māra n'écoula pas les sages conseils de son fils. Ayant convoqué les quatre divisions de son innombrable armée, éléphants, cavalerie, chars de guerre, infanterie, *deva nāga* et *yaksha* à l'air féroce et bien armés, il les conduisit à l'arbre *bodhi*, sous lequel *Siddharta* méditait. A la vue de sa majesté calme et de la douce lumière dont il brillait, le cœur manqua aux légions de *Māra*. N'ayez pas peur, leur dit celui-ci ; il ne s'agit que d'intimider cet homme ; il n'y a aucun danger pour vous. Je veux absolument qu'il déguerpisse d'ici. Je ne veux pas qu'il atteigne à l'illumination.

@

Les filles de *Māra* tentent *Siddharta*.

@

Cependant *Māra* dit à ses filles :

— Éprouvez le cœur de cet homme !

Les filles de *Māra* allèrent à l'arbre, entourèrent *Siddharta*, et essayèrent sur lui toute la série des séductions féminines. Mais elles durent constater qu'il était invulnérable, pur comme le lotus que la boue ne souille pas, ferme comme le mont *Sumeru* qu'aucun tremblement de terre n'ébranle. Humiliées, elles redoublèrent d'efforts. Parures et chants, minauderies et caresses, tout fut en vain, elles n'arrivèrent à rien.

Las de leur impertinence, *Siddharta* leur dit :

— Un petit peu de bien, fait dans vos existences précédentes, vous a valu de renaître comme *devī* dans le ciel de *Māra*. Vous auriez dû vous souvenir que ce bonheur ne durera pas, et vous appliquer à vous préparer un avenir meilleur. Au lieu de cela, vous êtes venues ici, pour me pervertir. Vous êtes encore plus mauvaises que belles. Que me voulez-vous, sacs à ordures ? !..

Ce disant, *Siddharta* les montra au doigt. Aussitôt elles furent transformées en vieilles femmes, aux cheveux blancs, au teint fané. Aucun moyen ne put leur rendre leur forme de *devī*.

@

Māra attaque Siddharta.

@

Alors *Māra* se dit : s'il est insensible au plaisir, il sera peut-être sensible à la peur. Il n'a jamais vu d'armée rangée en bataille. Cela l'épouvantera.

Avançant donc devant le front de ses légions, il lui dit brutalement :

— Va-t-en d'ici bien vite !..

— Non ! répondit *Siddharta*, sans faire le moindre mouvement.

Alors *Māra* fit avancer ses légions, enseignes déployées ; éléphants chevaux et chars de combat, les *yaksha* anthropophages qui brandissaient toute sorte d'armes, les *nāga* montés sur des nuages noirs éclairant et grêlant.

Fondant sur *Siddharta*, l'épée haute, *Māra* lui dit :

— Je vais te couper en deux !

— *Māra*, lui dit *Siddharta*, toi et toutes tes légions, vous n'avez pas le pouvoir de nuire même à un poil de mon corps. Je ne vous crains pas. Vous voulez à toute force m'empêcher d'atteindre ici à l'illumination. Vaine espérance ! Je ne quitterai pas cet arbre.

@

Māra et la cruche.

@

— Va-t-en d'ici, dit *Māra* à *Siddharta*, ou je vais te prendre par les pieds, et te jeter par delà les mers.

— Il n'en sera rien, dit *Siddharta*. Jadis, étant portier d'un temple, tu gardas les huit préceptes pendant un seul jour, et fis une seule fois l'aumône à un ascète. C'est là tout le bien contenu dans ton *karma*. Ce bien t'a fait renaître dans les cieux pour un temps. Tandis que moi, durant des existences sans nombre, j'ai accumulé tous les mérites, j'ai vénéré et servi tous les *Buddha* et une foule de saints. Que peux-tu me faire ?

— Tu mens, dit *Māra*, en prétendant que je n'ai que si peu de mérites. C'est facile d'affirmer ainsi. Qui portera témoignage que tu dis vrai ?

— La terre, dit *Siddharta* ; la terre sur laquelle toutes choses se passent, et qui est témoin de tout ; la terre va porter témoignage, que ce que j'ai dit de toi, est la vérité.

Et il étendit sa main vers la terre, laquelle trembla aussitôt violemment. Le génie de la terre parut, se prosterna devant *Siddharta*, et dit :

— Oui, je porte témoignage, que tout ce que vous avez dit, est véritable.

Les vies chinoises du Buddha

— Alors, dit *Siddharta* à *Māra*, commence par enlever ma cruche à eau, ensuite tu me jetteras par delà les mers.

Māra et ses légions s'attelèrent à la cruche, et épuisèrent leurs forces à tirer. La cruche resta immobile. Couverte de confusion, l'armée de *Māra* se débanda.

@

Les vies chinoises du Buddha

51

Le génie de la terre porte témoignage.

@

Passage répété. Comme ci-dessus.

Le fils de *Māra* intercède pour son père.

@

Alors *Sreshiha*, le fils de *Māra*, se prosterna devant *Siddharta*, et lui présenta des excuses.

— Veuillez m’écouter, grand bon et saint Maître, dit-il. Mon père m’a grondé, m’a appelé enfant borné, parce que j’ai voulu le dissuader de venir vous inquiéter. Je lui ai dit que personne ne triompherait de vous. Il a tenté l’aventure quand même. Pardonnez à cet insensé, qui n’entend pas raison. Puisse ce que vous désirez, s’accomplir le plus vite possible ! Puissiez-vous obtenir au plus tôt l’illumination !

Alors *Brahmā*, *Indra*, et les *deva* de tous les cieux, descendirent vers l’arbre, et félicitèrent *Siddharta* de son triomphe sur les hordes de *Māra*, chantant victoire, jetant des fleurs et des parfums, joignant les mains et se prosternant devant lui. Il va atteindre à l’illumination, se disaient-ils entre eux.

@

Épilogue de la lutte.

@

Siddharta dit à *Māra* :

— Je me suis assis sous cet arbre, cherchant le moyen d'éteindre toutes les haines et toutes les querelles ; et toi tu es venu ici, plein de haine, pour me chercher querelle. Tu as tout fait pour empêcher la réalisation de mon désir. Te voilà défait, et je sais que tu me gardes rancune. Moi je ne t'en veux pas. Quand, malgré toi, mon vœu sera réalisé, je tâcherai de te faire du bien, de rendre heureux même toi ¹.

@

¹ Mahayana. Sur ce point, les variantes abondent. Certains textes racontent que Mara se convertit, fit sa profession de foi, et accepta les cinq préceptes. D'autres (hinayana) placent ici une déclaration réciproque de guerre perpétuelle.

L'illumination.

@

Alors *Siddharta* parcourut en esprit la voie des quatre degrés de contemplation, qu'ont parcourue depuis tous ses disciples. Il s'éleva, de la liberté de la raison, à sa ferme fixation ; de là, au détachement absolu ; de là, à l'impassibilité immobile. Au moment où les étoiles parurent au ciel, il obtint l'intelligence parfaite, et reçut tous les dons transcendants des *Buddha* précédents. Il fut aussi pleinement éclairé sur la voie des *Buddha*, sur sa sublimité et ses difficultés. Son long passé lui apparut tout entier. Voilà, dit-il, ce que m'a prédit le Buddha *Dīpaṃkara*, que moi aussi, portant le nom de *Sākyā*, je deviendrais *Buddha*. Il se ressouvint de toutes les bonnes œuvres qu'il avait faites, de toutes les vertus qu'il avait pratiquées, dans ses existences précédentes, pour arriver à ce terme de la buddhification, et il se réjouit. Le *karma* de tous les êtres, se dévoila aussi à ses yeux. Maintenant que sa carrière allait commencer, il se sentit, pour tous ces êtres, des sentiments d'affection et de commisération, un désir ardent de leur faire du bien, le cœur d'un père pour ses petits enfants. Le zèle des *Buddha* précédents, et leur mépris de la peine, le remplirent tout entier.

Les *deva* le félicitent.

@

Il fut évident alors, que *Siddharta* ayant atteint la dignité de *Buddha*, allait arborer l'étendard de la prédication de la loi, guérir les hommes de leurs maux, éclairer leur ignorance, corriger leurs vices, fonder un ordre de moines, tirer ainsi les prédestinés des voies inférieures et les faire arriver au *nirvana*.

Alors, des cieux moyens, un nombre infini de *deva* vinrent au *Buddha*, lui jetant des fleurs et l'encensant, faisant profession de foi et de confiance dans sa mission. Vous avez triomphé, lui chantèrent-ils, par votre courage invincible, par vos jeûnes et vos austérités. Éclairez-nous ! Nous nous offrons à vous, pour coopérer à votre entreprise, dans la mesure de notre pouvoir.

@

La grande loi.

@

Alors, devant de nombreux *Buddha* futurs, devant d'innombrables *deva* et *nāga*, dévoilant les mystères les plus élevés et les plus abstraits de sa doctrine, le *Buddha* exposa les *sūtra* de la voie supérieure (*mahāyāna*), du cycle *hoa-yen* (*avatansaka*) ¹. — Tel le soleil, à son lever, éclaire d'abord les hautes chues, puis fait descendre ses rayons dans le fond des vallées. Ainsi le *Buddha* éclaira d'abord les génies célestes, pour descendre ensuite aux hommes terrestres, étendant ainsi son action à tous les êtres.

@

¹ Épisode inventé par les Mahayanistes ; point d'appui fictif de leur volumineuse et importante littérature philosophique et mystique. Ce chapitre étant intercalé de vive force dans le récit suivi hinayaniste, des incohérences s'ensuivront dans les chapitres suivants.

Encore sept jours sous l'arbre.

@

Cependant, tandis que les *deva* félicitaient le *Buddha*, celui-ci, toujours en contemplation sous son arbre, oubliait de prendre aucune nourriture. Cela dura sept jours. Alors les *deva* lui apportèrent des aliments et de l'eau, et le contraignirent à manger et à boire. Avant son repas, le *Buddha* se baigna. Puis les *deva* l'habillèrent, l'encensèrent, lui jetèrent des fleurs, le servirent. Ils prirent l'eau qui avait touché son corps, s'en aspergèrent, et se sentirent devenir meilleurs. L'un d'entre eux lui demanda :

- Quelle sorte de méditation avez-vous faite, durant ces sept jours ?..
- La méditation de la joie, dit le *Buddha*. J'ai pensé à ma victoire, sur la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort.

@

Un *nāga* l'abrite.

@

Durant les sept jours de la méditation du Buddha, un vent froid survint, accompagné de pluie. Ce que voyant, le *nāga Mucilinda* s'enroula sept fois autour de son corps pour le préserver du froid, et dressa ses sept têtes comme un toit au-dessus de lui pour le préserver de la pluie.

Quand le temps fut redevenu beau, se transformant en un jeune brahmane, il se prosterna devant le *Buddha* et lui dit :

— Je n'ai pas voulu vous effrayer. Mon intention a été de vous protéger contre le froid et contre la pluie.

— *Nāga*, lui dit le *Buddha*, en récompense de ta bonne œuvre, je t'accorde de faire profession de foi en ma doctrine, et d'embrasser les cinq préceptes ; cela te conduira au bonheur, après la longue nuit.

Le *nāga Mucilinda* accepta avec joie. Il fit profession de foi, au *Buddha*, à sa doctrine et à son ordre, et promit d'observer les cinq préceptes. Il fut le premier *nāga* qui reçut le salut.

Autre incident sous l'arbre.

@

Alors un *deva* resplendissant de lumière, approcha du *Buddha* toujours assis sous son arbre, se prosterna devant lui et dit :

— Dans ma dernière existence, je fus une vachère (chap. 39) : Alors que vous étiez épuisé, après votre jeûne de six années, je vous ai donné du lait. Étant morte aussitôt après, je renaquis, pour cette bonne œuvre, dans les cieux, où je jouis d'un grand bonheur temporaire. Maintenant que vous avez obtenu l'illumination, veuillez pourvoir à mon bonheur définitif, en me mettant sur la voie de la délivrance.

— Qu'il soit fait comme tu désires, lui dit le *Buddha*. *Deva*, fais profession de foi dans ma doctrine, garde les cinq préceptes, et tu seras heureux après la longue nuit.

Le *deva* accepta avec joie, fit la profession de foi, et promit d'observer les préceptes. Il fut le premier *deva*, qui fut reçu comme adepte laïque ¹.

@

¹ Le changement de sexe, est un pas en avant vers la délivrance. Aucune femme n'est sauvée, étant femme. Le dernier stage est toujours masculin.

Les quatre rois de l'espace lui fournissent l'écuelle.

@

Cependant le nouveau *Buddha* pensa, que tous les *Buddha* précédents avaient eu chacun son écuelle, pour recevoir la nourriture quêtée, et il désira avoir la sienne. Aussitôt les quatre rois de l'espace lui apportèrent des écuelles des matières les plus précieuses, or, argent, cristal, agathe, etc. Le *Buddha* les refusa toutes.

Alors *Vaisṛavana* dit aux quatre rois étonnés :

— C'est une écuelle de pierre qu'il faut ; telle fut l'écuelle des *Buddha* antérieurs.

Les quatre rois présentèrent aussitôt chacun une écuelle de pierre, remplie de fleurs célestes et enduite de baume fin. Si je n'en accepte qu'une, se dit le *Buddha*, je ferai trois mécontents ; d'un autre côté, je n'ai besoin que d'une écuelle. Il accepta donc les quatre écuelles des quatre rois, et les pressa toutes quatre dans ses deux mains. Par l'effet de sa vertu transcendante, les quatre se fondirent en une écuelle unique, qui lui servit toujours depuis.

@

Deux marchands lui offrent des aliments.

@

En ce temps, deux marchands, *Trapusha* et *Bhallika*, vinrent à passer près de l'arbre, avec un convoi de marchandises. Soudain leurs bœufs s'arrêtèrent. Impossible de les faire marcher. — Alors le génie du bois dit aux deux marchands :

— Il y a ici un nouveau *Buddha*. Offrez-lui de vos provisions.

Les marchands firent donc une bouillie, avec du grain, du beurre et du miel, se présentèrent devant le *Buddha*, le saluèrent à genoux, et la lui offrirent. Le *Buddha* l'ayant reçue, formula son intention, puis la mangea, en observant toutes les règles.

Quand il eut fini son repas, il dit aux deux marchands :

— Soyez les bienvenus ! Faites profession de foi, en moi, en ma doctrine, en mon Ordre ; embrassez les cinq préceptes ; cela vous rendra heureux, après la longue nuit.

Les deux marchands ayant accepté avec joie, firent leur profession de foi, et s'imposèrent les cinq préceptes. Ils furent, parmi les hommes, les premiers reçus comme adeptes laïques.

Avant de quitter le *Buddha*, ils lui demandèrent un souvenir. Le *Buddha* leur donna quelques-uns de ses cheveux et leur dit :

— Honorez-les comme moi-même.

Les vies chinoises du Buddha

Les marchands le remercièrent, saluèrent et partirent.

@

Brahmā le décide à prêcher.

@

Cependant *Brahmā* descendit de son ciel avec une suite nombreuse, et pria le *Buddha* de commencer au plus tôt la prédication qui devait sauver les hommes. Le *Buddha* qui connaissait la perversité des hommes, lui dit :

— Ils ne m'écouteront pas.

Alors *Indra* et les habitants de tous les cieux s'étant joints à *Brahmā*, insistèrent fortement...

— Les hommes, dit le *Buddha*, ou ne comprendront pas, ou n'accepteront pas, ma doctrine subtile et profonde.

Cependant *Brahmā* qui savait que, dans le monde entier, et spécialement dans le pays de *Magadha*, beaucoup d'êtres que leurs bonnes œuvres antérieures prédestinaient au salut, retomberaient peut-être dans les voies d'expiation, à cause du grand nombre des fausses doctrines, dit au *Buddha* :

— Sans doute tous les hommes ne comprendront et n'accepteront pas. Prêchez cependant, pour ceux qui sont prédestinés à comprendre et à accepter.

Alors le *Buddha*, promenant ses yeux sur le monde, eut la vision du *karma* de ces êtres mûrs pour la délivrance. Une immense compassion l'envahit, et il promit à *Brahmā* de prêcher. Celui-ci remonta dans son ciel.

Les vies chinoises du Buddha

Le génie de la terre, qui avait entendu sa conversation avec les dieux, avertit les génies de l'air, que le *Buddha* allait commencer sa prédication ; et ceux-ci transmirent la bonne nouvelle aux *deva* de tous les cieux.

@

Commencement de la vie active du *Buddha*.

@

Ayant pris le chemin de Bénarès, le *Buddha* alla d'abord revoir les cinq compagnons de ses années d'ascétisme, *Kaundinya* et les autres. A première vue, il reconnut que tous les cinq étaient prédestinés. Il leur dit donc :

— Sachez que tout agrégat humain, est, par le fait de son agrégation, une source de douleurs ; douleur de la renaissance, douleur de la vieillesse, douleur de la maladie, douleur de la mort, douleur des affections brisées, douleur des inimitiés contractées, douleur des espoirs et des efforts frustrés, douleur de l'adversité qui suit toujours la prospérité. L'ignorance de la cause de ces douleurs, produit l'impermanence, la chaîne des réincarnations, la roue de la métempsyose. *Kaundinya*, il faut d'abord dissiper cette ignorance, arriver à voir clair, puis agir selon sa lumière.

Les cinq hommes ayant consenti à se faire ses disciples, le *Buddha* les reçut avec la formule : Soyez les bienvenus, moines ! Ils rasèrent leur barbe et leurs cheveux, revêtirent l'habit et furent moines. Le *Buddha* ayant continué à leur expliquer que, de la composition, résultaient l'impermanence, la souffrance, les passions, l'illusion de la réalité du moi, la pleine lumière se fit dans l'esprit de ces cinq hommes, qui atteignirent séance tenante au degré d'*arhat*, et déclarèrent au *Buddha* qu'ils acceptaient toute sa doctrine.

Les vies chinoises du Buddha

Le génie de la terre qui avait entendu leur conversation, annonça aux génies de l'espace que le *Buddha* avait fait ses premières conversions, et ceux-ci l'annoncèrent aux *deva* de tous les cieux.

De ce jour, les trois choses saintes se trouvèrent constituées (*triratna*), à savoir le *Buddha*, sa doctrine, et son Ordre, en la personne de ces cinq premiers moines.

@

Conversion du brahme *Pūrṇa*.

@

Dans la ville de *Kapilavastu*, vivait un Brahme célèbre, maître du roi *Suddhodana*, très honoré et extrêmement riche. Son fils *Pūrṇa*, né le même jour que *Siddharta*, était doué d'une intelligence extraordinaire. Il possédait tous les *Veda*, et autres traités brahmaniques. Le monde lui était à charge, et il tendait de tout son cœur à la délivrance. Quand *Siddharta* avait quitté le monde, *Pūrṇa*, avec trente de ses amis, en avait fait autant. Depuis lors, dans les montagnes neigeuses (l'Himalaya), ces hommes s'étaient exercés dans les pratiques les plus austères de l'ascétisme. Ils avaient tous passé par les quatre degrés de la contemplation, et obtenu les cinq pouvoirs des *ṛishi*. De son œil transcendant, *Pūrṇa* vit un jour que *Siddharta* avait atteint à l'illumination, et prêchait les *deva* et les hommes. Il dit à ses amis :

— Allons trouver le *Buddha* et embrassons sa doctrine...

— A vos ordres ! dirent tous ses compagnons.

Ils descendirent de l'Himalaya, allèrent trouver le *Buddha*, se prosternèrent à ses pieds, et lui demandèrent d'être reçus moines, afin d'obtenir leur délivrance.

— Qu'il soit fait comme votre cœur désire, dit le *Buddha*.

Ils se mirent aussitôt à pratiquer toutes les règles monacales avec la plus grande ferveur, et tendirent résolument à la plus

Les vies chinoises du Buddha

haute perfection. Délivrés, par leur vie austère précédente, de toute affection et de toute antipathie, ils acquièrent vite toutes les vertus et tous les dons, et devinrent tous éminents et passionnés pour le salut d'autrui.

Un jour le *Buddha* dit à ses moines réunis :

— Pour prêcher les hommes, parmi vous tous, *Pūrṇa* est le premier.

@

Conversion du *ṛṣhi Kātyāyana*.

@

Dans le pays d'*Abhayagiri*, vivait un noble et riche Brahme, le célèbre *Kātyāyana* (nom de famille), maître du roi *Yājñadatta*. Cet homme avait deux fils. Le cadet *Nālanda* étant très intelligent, son père l'appliqua à l'étude des *Veda* et autres livres brahmaniques. Il posséda bientôt toute cette littérature, et passa un examen public avec éclat. Son frère aîné conçut de ce succès une jalousie si violente, qu'il chercha depuis lors à attenter à sa vie. Pour mettre *Nālanda* à couvert, son père l'envoya dans les monts Vindyah, où l'ascète *Asita* séjournait. Là il approfondit davantage tous les écrits brahmaniques, parcourut les quatre degrés de contemplation, et obtint les cinq pouvoirs transcendants. L'ascète *Asita* étant mort, *Nālanda* hérita de sa réputation et de ses disciples. *Nālanda Kātyāyana* était alors un Brahme fier et ambitieux, qui ne croyait pas au *Buddha*, à sa doctrine et à son Ordre.

Un jour deux *nāga* et un *yaksha* discutèrent sur le texte suivant : qu'est-ce que la sagesse ? qu'est-ce que la folie ?.. La sagesse c'est rompre la chaîne des causes, la folie c'est rester enchaîné... Comme ils n'arrivaient pas à comprendre, l'un d'entre eux alla consulter le brahme *Kātyāyana*. Celui-ci ne comprenant pas non plus, alla consulter le *Buddha*, qui lui exposa la chaîne des réincarnations, la production du *karma* par les existences successives, et joignit à ses explications de si

Les vies chinoises du Buddha

bonnes paroles, que *Kātyāyana* gagné, lui demanda à devenir moine.

— Sois le bienvenu dans mon Ordre, lui dit le *Buddha*.

A cause de la noblesse de sa famille et de sa distinction personnelle, il fut toujours appelé par ses confrères le *Grand Kātyāyana*.

@

Conversion du passeur du Gange.

@

Un jour, parti de *Vaisālī*, le *Buddha* arriva au Gange. Les eaux étaient hautes et le courant violent. Cependant, désirant passer, le *Buddha* dit au passeur :

- Aie la charité de me conduire à l'autre bord.
- Si vous me payez, oui, dit le passeur ; sinon, non.
- Comment payerais-je ? dit le *Buddha*. J'ai renoncé à tous les biens, et considère l'argent comme de la boue. Je n'ai pas de quoi payer.
- Alors je ne vous passerai pas, dit le batelier.

A ce moment, une bande d'oies sauvages passait par dessus le fleuve, en volant. Le *Buddha* les vit et se dit : ces oies ont passé, sans payer leur passage, par leur propre pouvoir. C'est l'occasion (qu'il évitait le plus possible), de recourir à mes pouvoirs transcendants... Aussitôt, s'élevant dans les airs aux yeux des spectateurs stupéfaits, il passa majestueusement par dessus le fleuve.

- J'ai rebuté un grand saint, j'ai perdu l'occasion d'un mérite extraordinaire, se dit le passeur, avec repentir.

Puis il alla trouver *Bimbisāra*, le roi du *Magadha*, et lui raconta l'événement. Le roi ordonna aussitôt par un édit, que désormais tous les moines qui demanderaient à user d'un bac public, seraient passés gratis.

@

Conversion de *Yasas*.

@

Un notable avait un fils nommé *Yasas*, très intelligent et très sage. Une nuit, le jeune homme vit un rayon de lumière. Il le suivit, trouva le *Buddha*, constata ses signes, se prosterna et dit :

— Veuillez me sauver.

— C'est la composition, qui est la cause de tous les maux, dont le principal est l'illusion de la réalité du *moi*, dit le *Buddha*.

— Je le crois, sur votre parole, dit *Yasas*...

et ses yeux s'étant ouverts, il atteignit sur place au degré d'*arhat*, et demanda à être reçu comme moine.

— Sois le bienvenu, moine ! lui dit le *Buddha*, l'incorporant à son Ordre par cette formule.

Cependant le père de *Yasas*, qui cherchait son fils, vint aussi au lieu où le *Buddha* se tenait. Usant de son pouvoir transcendant, le *Buddha* rendit *Yasas* invisible, et entreprit la conversion de son père.

— Excellent homme, lui dit-il, c'est la composition qui est la cause de tous les maux, dont le principal est l'illusion de la réalité du *moi*.

A ces mots, son *karma* agissant, le père obtint le degré d'illumination dont il était capable.

Les vies chinoises du Buddha

— Pourquoi êtes-vous venu ? lui demanda alors le *Buddha*.

— Pour chercher mon fils, dit le père.

— Le voici, dit le *Buddha*, faisant cesser le charme ; et *Yasas* redevint visible.

Le *Buddha* reçut la profession de foi du père, qui devint adepte laïque.

Cependant cinquante fils de notables, amis de *Yasas*, ayant appris que celui-ci avait quitté le monde, allèrent tous trouver le *Buddha*, et lui demandèrent d'être aussi reçus comme moines. Le *Buddha* leur dit :

— C'est la composition qui est la cause de tous les maux, dont le principal est l'illusion de la réalité du *moi*.

A ces mots, tous furent parfaitement éclairés.

— Soyez les bienvenus, moines ! leur dit alors le *Buddha*, les recevant par cette formule.

Par la réception de ces jeunes gens, le nombre des *arhat* se trouva porté à cinquante-six ; Le *Buddha* leur dit :

— Si vous voulez acquérir la plus grande somme possible de mérites, allez prêcher aux hommes, sauvez par votre charité beaucoup d'êtres.

@

Victoire sur le serpent de feu.

@

Le *Buddha* se dit : *Kāsyapa* de *Urubilvā* (un Mazdéen) est très célèbre ; je vais aller le trouver pour le convertir.

Quand il arriva chez *Kāsyapa*, le soleil allait se coucher.

— Je passerai la nuit dans la grotte, dit le *Buddha*.

— Je dois vous prévenir, dit *Kāsyapa*, qu'un *nāga* venimeux hante cette grotte. Il vous nuira peut-être.

— Peu importe, dit le *Buddha*. — Comme vous voudrez, dit *Kāsyapa*.

Le *Buddha* s'installa donc pour la nuit dans la grotte, s'assit et se plongea dans la contemplation. Bientôt le *nāga* venimeux parut, et se mit à exhaler de la fumée. S'absorbant dans la contemplation du feu, le *Buddha* produisit une fumée bien plus épaisse. Le *nāga* furieux jeta des flammes. Le *Buddha* en jeta autant et plus. La grotte s'embrasa comme une fournaise.

S'étant levé durant la nuit, *Kāsyapa*, vit comme la lueur d'un incendie. Hélas ! se dit-il, ce noble moine n'a pas voulu m'écouter ; voilà que le feu du serpent l'aura consumé.

Mais le *Buddha* avait subjugué le *nāga* par sa vertu transcendante, l'avait contraint à faire la profession de foi et enfermé dans son écuelle. Le lendemain, au jour, il sortit de la grotte.

Les vies chinoises du Buddha

— N'avez-vous pas été brûlé ? demandèrent *Kāsyapa* et ses disciples.

— Non, dit le *Buddha*. Mon cœur est si froid, qu'aucune chaleur extérieure ne peut me nuire. Voici d'ailleurs le serpent..,

et il tendit son écuelle.

— Jamais on n'a vu pareil pouvoir, dirent *Kāsyapa* et ses disciples.

@

La rivière interceptée.

@

Voulant traverser la rivière *Nilaja* qui coulait près de là, le *Buddha* en intercepta le cours par sa puissance transcendante, et passa à pied sec entre les eaux d'amont et celles d'aval. *Kāsyapa* qui l'avait vu de loin entrer dans la rivière, craignit qu'il ne fût emporté par la violence du courant, et envoya ses disciples, dans une barque, pour lui porter secours. Soudain le *Buddha* entra dans leur barque, de dessous l'eau, par le fond, sans que le bois portât aucune trace de son passage au travers.

Alors *Kāsyapa* demanda à être reçu comme moine.

— Avertissez d'abord vos disciples, lui dit le *Buddha*.

Kāsyapa dit donc à ses cinq cents disciples :

— Je me donne au *Buddha* et me fais moine...

— Et nous aussi, dirent ses disciples.

Tous ôtèrent leurs habits mazdéens, prirent les ustensiles qui leur avaient servi pour le culte du feu, et jetèrent le tout à la rivière. Puis ils se prosternèrent devant le *Buddha*, et lui demandèrent de les recevoir.

— Soyez les bienvenus, vous *Kāsyapa*, et vous disciples, dit le *Buddha*.

Tous coupèrent leur barbe et leurs cheveux, et devinrent moines.

Les vies chinoises du Buddha

Or *Kāsyapa* de *Urubilvā* avait deux frères cadets, *Nadī* et *Gayā*, lesquels enseignaient chacun deux cent cinquante disciples, à quelque distance de là, au bord de la rivière *Rohini*, en aval. Quand ils virent les vêtements et ustensiles mazdéens flotter à la dérive, ils crurent qu'un malheur était arrivé à leur frère aîné et à ses disciples, et allèrent au plus vite s'informer. Ils les trouvèrent sains et saufs, devenus moines du *Buddha*. Aussitôt eux et leurs disciples demandèrent à être reçus pareillement. Le *Buddha* leur dit :

— Soyez les bienvenus, vous deux frères, et vos cinq cents disciples.

Alors tous se rasèrent la barbe et les cheveux.

Du coup le *Buddha* se trouva avoir plus de mille moines à sa suite.

@

Un autre Mazdéen converti.

@

Or les trois frères *Kāsyapa* avaient un neveu nommé *Upasena*, qui lui aussi enseignait deux cent cinquante disciples dans les monts des *Asura*, et était fort avancé dans la voie des *ṛiṣhi*. Ayant appris que ses oncles, les trois *Kāsyapa*, avec tous leurs disciples, avaient passé au *Buddha* et étaient devenus moines, il vint les trouver et leur dit :

— Oncles, ainsi vous avez honoré en vain le feu durant tant d'années, et fait en vain tant d'austérités ! Vous venez de changer de secte, comme le serpent change de peau !

Les trois *Kāsyapa* lui ayant exposé leurs raisons, converti lui aussi, *Upasena* déclara à ses disciples qu'il se donnait au *Buddha*.

— Et nous aussi, dirent les disciples.

Ils allèrent tous ensemble trouver le *Buddha* et lui dirent :

— Veuillez nous recevoir.

Celui-ci leur dit :

— Ôtez d'abord vos robes de peau d'antilope, prenez vos ustensiles pour le culte du feu, et jetez le tout à la rivière.

Ils le firent. Alors le *Buddha* les reçut et les instruisit.

Les vies chinoises du Buddha

Parmi ces nouveaux convertis, plusieurs possédaient des dons transcendants extraordinaires. Tous ouvrirent les yeux de l'âme, et obtinrent la délivrance.

Le *Buddha* réunit tous ses moines, et leur présenta ces deux cent cinquante hommes, tous de haute caste, tous arrivés au degré d'*arhat*, comme devant faire l'honneur de l'Ordre.

@

Parc et couvent *Venuvana*.

@

Avec les trois frères *Kāsyapa* et ses douze cent cinquante moines, le *Buddha* se rendit à *Rājagriha*, pour visiter le roi *Bimbisāra*. A la tête de ses officiers, le roi sortit à sa rencontre, hors de la ville. Le *Buddha* lui fit son discours ordinaire :

— O roi ! la composition produit tous les maux, la renaissance, la connaissance, le désir, le *karma*, et ainsi de suite. Il faut tendre à se tirer de cette impermanence. Pour cela, il faut renoncer au plaisir, à son *moi*, causes de toutes les douleurs. Avec cette renonciation, toute souffrance disparaît. Avoir compris cela, c'est être près de la délivrance.

A ces paroles, les yeux de beaucoup d'auditeurs s'ouvrirent. Le roi fit profession de foi au *Buddha*, à sa doctrine, à son Ordre. Il pria le *Buddha* de vouloir bien se fixer au parc *Venuvana*, qu'il lui offrit en don. Le *Buddha* accepta en disant :

— Vous faites là une très bonne œuvre.

Aussitôt le roi ordonna qu'on construisit et disposât tous les bâtiments nécessaires. Le *Buddha* vécut au parc *Venuvana*, conversant avec les *deva* et avec ses moines. Le roi venait souvent l'y visiter, pour se faire instruire. Quand les travaux de construction et d'aménagement furent terminés, le roi fit donation solennelle du couvent au *Buddha*, en cette forme :

Les vies chinoises du Buddha

Tenant dans ses mains un flacon plein d'eau de senteur, le roi se plaça devant le *Buddha* et dit :

— Je donne ce parc *Venuvana*, et tout ce qu'il contient, au *Buddha* et à ses moines, les priant de l'accepter, pour mon bien...

et il répandit l'eau.

Bimbisāra fut le premier roi disciple du *Buddha*, et le *Venuvana* près de *Rājagriha* fut le premier couvent de son Ordre.

@

Nouveaux disciples.

@

Dans la ville de *Rājagriha*, vivaient deux Brahmes, intelligents et éclairés. Ils s'appelaient *Chee-li-fou* (*Sāriputra*) et *Mou-kien-lien* (*Maudgalyāyana*). Chacun avait au moins cent disciples. Liés d'amitié, ils s'étaient promis que le premier qui trouverait la vérité, la communiquerait aussitôt à l'autre. Un jour *Sāriputra* rencontra un moine bouddhiste, venu en ville pour y quêter sa nourriture. Sa modestie le frappa tellement, qu'il lui demanda :

— Qui est votre maître ? Quelle doctrine enseigne-t-il ?

— Mon maître, dit le moine, c'est l'ex-prince de la race des *Kāma*, le maître des *deva* et des hommes, le *Buddha* du clan *Sākyā*, qui n'a pas son pareil pour la sagesse et les pouvoirs transcendants. Je suis trop jeune moine, pour oser vous exposer sa doctrine ; en voici un quatrain, que j'ai retenu : Tout ce qui arrive, est le résultat des causes posées antérieurement. La vraie voie, c'est l'intelligence de ce principe.

Ces paroles furent une lumière pour *Sāriputra*. Ce jour-là même, il alla trouver *Maudgalyāyana*, et les lui répéta. Son ami les ayant aussi trouvées lumineuses, tous deux, suivis de leurs deux cents disciples, allèrent au *Venuvana*. La vue du *Buddha*, si modeste et si distingué, les charma tous, et ils lui demandèrent de les recevoir comme moines.

— Soyez les bienvenus, leur dit le *Buddha* ;

Les vies chinoises du Buddha

et il les reçut dans son ordre.

Alors, avec tous ses moines, le *Buddha* se mit à travailler au salut du *Magadha*.

@

Conversion du Grand *Kāsyapa*.

@

Dans le pays de *Tulaksha*, vivait un Brahmane nommé *Kāsyapa*, savant et sage. Il savait par cœur les quatre *Veda*, et les autres livres brahmaniques. Il était de plus très riche et très aumônier. Sa femme était aussi d'une modestie et d'une intelligence rares. Les deux époux avaient renoncé aux plaisirs du mariage, étaient las du monde, et désiraient le quitter. Ils essayèrent de la vie solitaire dans les bois des montagnes, pauvrement vêtus et la tête rasée.

Édifiés de leurs aspirations, les *deva* de l'air dirent à *Kāsyapa* :

— *Siddharta*, le fils du roi *Suddhodana*, de la race des *Kāma*, vient de devenir le *Buddha* des *Sākyā*. Il demeure au parc *Veṇuvana*.

Aussitôt *Kāsyapa* se mit en route pour le parc *Veṇuvana*. Le *Buddha* qui savait par sa prescience qu'il devait venir et être sauvé, alla à sa rencontre. *Kāsyapa* se prosterna à ses pieds, et dit :

— Soyez mon maître ; je suis votre disciple.

— La composition, lui dit le *Buddha*, est la cause de tous les maux, dont le pire est l'illusion de croire à la réalité du *moi*.

Il n'en fallut pas davantage à *Kāsyapa*, pour atteindre au degré d'*arhat*. Le *Buddha* l'introduisit au *Veṇuvana*.

Les vies chinoises du Buddha

Kāsyapa devint un modèle de toutes les vertus, cher aux *deva* et aux hommes. C'est pour cela qu'on le distingua des autres *Kāsyapa*, en l'appelant le *Grand*. Il succéda au *Buddha* dans le gouvernement de l'Ordre, quand celui-ci eut passé au *nirvana*.

@

Odieuse calomnie.

@

Voyant les succès du *Buddha*, les maîtres des sectes adverses craignirent de perdre leurs disciples. Ils s'avisèrent d'un odieux stratagème, pour ruiner la réputation de leur rival. Une fille nommée *Candramana*, dévote du Brahme *Ajita-kesa-kambala*, reçut de son maître l'ordre de suivre les instructions du *Buddha*, allant et venant assidûment et ostensiblement. Au bout d'un certain temps, elle rembourra sa robe avec du foin. Plus tard, avec une ceinture, elle s'attacha une écuelle sur le ventre, pour faire croire à sa grossesse.

Le coup ainsi monté, les conjurés feignant la surprise, lui demandèrent :

— Comment cela t'est-il arrivé ?..

— Ah ! fit-elle, j'ai fréquenté le moine *Gautama* ; c'est ainsi que c'est arrivé.

Alors les maîtres des sectes adverses firent un grand vacarme.

— C'est ainsi, dirent-ils, qu'il outrage nos disciples ! Cette fille devait renaître dans le ciel de *Brahmā*. La voilà vouée aux voies d'expiation !

Suivis d'une grande foule, et conduisant la fille, ils allèrent trouver le *Buddha*, qui prêchait précisément à un vaste auditoire.

Les vies chinoises du Buddha

— N'écoutez pas cet homme sans mœurs, crièrent-ils. C'est un hypocrite, un séducteur. Voyez ici ses œuvres.

— Oui, clama la fille ; voyez tous dans quel état il m'a mise.

Tandis qu'elle portait ce faux témoignage, *Indra* transformé en rat, s'introduisit sous sa robe et coupa avec ses dents la ceinture qui retenait l'écuelle. Celle-ci tomba avec fracas, et la fausseté de l'accusation apparut évidente aux yeux de tous.

Alors le mouvement populaire se retourna contre ses auteurs.

— Misérables, cria la foule ; c'est ainsi que vous avez calomnié un saint ! Quel crime !

@

Le *Buddha* est prié de revoir son pays.

@

Cependant le père de *Siddharta*, qui ne l'avait pas revu depuis douze ans, apprit que son fils avait atteint le but de ses désirs et était devenu *Buddha*. Il dit à *Udayi* :

— Va l'inviter à visiter son pays ; j'aimerais tant le revoir.

Udayi alla trouver le *Buddha*, lui exprima le vœu de son père, puis demanda à être reçu comme moine, ce qui lui fut accordé. Il devint presque aussitôt un *arhat*.

Voyant dans cette invitation une occasion de sauver son père et sa mère adoptive, le *Buddha* dit à *Udayi* :

— Va préparer les voies.

Udayi étant retourné, exhiba les pouvoirs transcendants des *arhat* qu'il venait d'acquérir. Le roi *Suddhodana* fut enchanté, et ordonna aux officiers et au peuple de sortir au-devant de son fils, à quarante stades de distance.

Le *Buddha* fit son entrée à *Kapilavastu*, très modeste et très digne.

— Quel bonheur de vous revoir, lui dit son père.

Les officiers le saluèrent aussi avec respect.

Quand le roi eut vu les moines qui suivaient son fils, il fit annoncer publiquement que les fils des nobles familles de son royaume avaient toute permission de les imiter.

Les vies chinoises du Buddha

Alors le frère cadet du *Buddha*, *Nanda*, se fit moine. Il avait à son service un certain *Upali* (son barbier, caste vile). Celui-ci désira aussi devenir moine.

— Je voudrais me sauver, dit-il au *Buddha*. Mais presque tous ceux qui vous suivent, sont très nobles. Moi je suis de très basse caste. Puis-je espérer être reçu ?

— Sois le bienvenu, moine ! dit le *Buddha* ;

et il le reçut dans l'Ordre.

Quand ensuite les moines s'assemblèrent en chapitre et se saluèrent, *Nanda* ayant salué tous les autres, ne salua pas son ex-barbier *Upali*. Le *Buddha*, le reprit aussitôt.

— *Nanda*, lui dit-il, l'Ordre du *Buddha* est comme la mer, qui reçoit tous les cours d'eau quels qu'ils soient, et fond dans son sein leurs eaux de goûts divers, en une eau d'un seul et même goût. Parmi mes moines, il n'y aura pas de castes. L'homme est un composé passager des quatre éléments, et n'a même pas de *moi* réel. Alors d'où lui viendraient des titres de noblesse ?

Nanda dut saluer *Upali*.

@

Il reconnaît son fils.

@

Alors que le *Buddha* séjournait dans le palais paternel, son épouse *Yasodhara* conduisant *Lo-ho-lo* (*Rāhula*), se présenta devant lui, le salua en se prosternant, et lui dit :

— Les *Sākyā* me soupçonnent, parce que, vous ayant quitté le pays il y a douze ans, moi j'ai eu cet enfant cinq ans après.

Alors le *Buddha* dit à son père et à tous les officiers :

— *Yasodhara* est sans ombre de faute. *Rāhula* est mon fils. Je vais vous en donner la preuve publique.

Cela dit, par son pouvoir transcendant, le *Buddha* fit que tous les moines de sa suite lui devinrent soudain absolument semblables. Alors *Yasodhara* ayant donné son anneau à l'enfant âgé de sept ans, lui dit :

— Remets ceci à ton père.

Sans la moindre hésitation, l'enfant alla droit au *Buddha*, et lui remit l'anneau. Les moines reprirent leur forme naturelle. Toute l'assistance soupira, comme soulagée d'un grand poids, et dit d'une voix :

— Vraiment *Rāhula* est le fils du *Buddha*.

Alors le *Buddha* dit au roi et à tous les officiers :

— Désormais gardez-vous de mal penser de *Yasodhara*. *Rāhula* est vraiment mon fils.

Les vies chinoises du Buddha

Les discours du *Buddha* à son père et aux personnes du palais, portèrent leurs fruits. Beaucoup gardèrent les préceptes, se soumirent à des abstinences, etc. Tout le pays jouit de l'abondance et de la paix.

@

Il tire du monde son cousin *Ananda*.

@

Le *Buddha* s'étant présenté à la porte de son cousin *Ananda* pour quêter sa nourriture, celui-ci lui remplit son écuelle. Le *Buddha* ne la prit pas, ce qui força *Ananda* à la lui porter jusqu'à son logis. Là le *Buddha* l'exhorta si bien, qu'il se coupa les cheveux, et resta parmi les moines. Cependant le désir de retourner chez lui lui étant revenu, il profita d'une absence du *Buddha* pour sortir, et prit un chemin détourné pour ne pas le rencontrer. Mais le *Buddha* averti par sa science transcendante, vint droit à lui. *Ananda* se cacha derrière un arbre. Le *Buddha* souleva l'arbre dans les airs. *Ananda* découvert se laissa ramener au logis du *Buddha*.

Pour fortifier sa résolution, le *Buddha* transporta *Ananda* au ciel d'*Indra*. Là il vit un palais, plein des plus belles *devī*, mais sans *deva*.

— Pourquoi cela ? demanda-t-il...

— Ce palais, lui dit-on, est réservé pour le moine *Ananda*. Il en sera le *deva*, à la fin de sa présente existence, s'il persévère dans l'état de moine...

Ananda aurait bien voulu rester tout de suite, mais les *devī* lui dirent :

— Nous sommes célestes, vous êtes terrestre ; cela ne se pourra, qu'après votre prochaine renaissance.

Puis le *Buddha* conduisit *Ananda* dans les enfers. Il y vit quantité de chaudières, un homme bouillant dans chacune. Une

Les vies chinoises du Buddha

seule était vide, et les bourreaux attisaient le feu, pour la chauffer davantage.

— Pourquoi cela ? demanda *Ananda*...

— Un certain moine, nommé *Ananda*, doit occuper cette chaudière, s'il ne persévère pas, dirent les bourreaux ; nous la chauffons, en l'attendant...

Ananda fut terrifié. Craignant que les bourreaux, ayant appris qui il était, ne le missent dans la chaudière tout de suite, il saisit la main du *Buddha*, et le supplia de le ramener à son logis. Quand ils y furent arrivés :

— Désormais, lui dit le *Buddha*, travaille à mériter ton palais céleste...

— Oh ! dit *Ananda*, puissé-je éviter la chaudière infernale !

Le *Buddha* l'instruisit. Au bout de vingt-et-un jours, il fut *arhat*.

Rāhula quitte le monde.

@

Un jour le *Buddha* envoya *Maudgalyāyana*, dire à son père le roi *Suddhodana*, et à son épouse *Yasodhara*, que son fils *Rāhula*, alors âgé de neuf ans, devait quitter le monde.

— Hélas ! dit *Yasodhara*, étant mon mari, *Siddharta* m'a quittée, et maintenant il veut m'enlever mon fils ; c'est vraiment trop cruel !..

Maudgalyāyana eut beau lui dire de bonnes paroles, elle n'entendit à rien.

Alors le deva *Suddhovāsa* apparaissant, dit à *Yasodhara* :

— Jadis tu as demandé au Buddha *Dipaṃkara* d'être l'épouse de *Siddharta* de vie en vie, promettant de lui être toujours soumise en tout ; et voilà que tu t'opposes à sa volonté, en empêchant *Rāhula* de quitter le monde ; est-ce là tenir ta parole ?

A ces mots, le *karma* de *Yasodhara* se réveillant, l'affection pour son fils diminua subitement dans son cœur. Elle le prit par la main, et le remit à *Maudgalyāyana*.

Alors le roi *Suddhodana* ordonna que toutes les familles nobles de son royaume eussent à donner chacune un fils à l'ordre du *Buddha*. Cinquante jeunes nobles entrèrent ensemble. *Sāriputra* fut le maître de ces novices, et *Maudgalyāyana* leur instructeur.

Les vies chinoises du Buddha

Au début, le petit *Rāhula* n'aimait pas à entendre les sermons. Son *karma* n'est pas encore réveillé ; il s'éveillera, dit le *Buddha*... Avec le temps, *Rāhula* pratiqua les dix règles, endossa l'habit, devint moine, et recueillit les quatre fruits.

@

Sudatta visite le Buddha.

@

Le roi de *Srāvastī* avait un ministre nommé *Sudatta*, très riche, et si aumônier, qu'on l'avait appelé la ressource des misérables (*anātha-pindika*). Voulant chercher une femme pour son fils, il se rendit à *Rājagriha*, où il logea chez le ministre. On faisait, dans la maison, de grands préparatifs.

— Pourquoi ? demanda *Sudatta*.

— Pour la réception du *Buddha* et de ses moines, lui dit-on.

Sudatta qui n'avait jamais entendu parler du *Buddha*, demanda des explications.

— C'est, lui dit-on, le fils du roi *Suddhodana*, jadis nommé *Siddharta*. Au moment de sa naissance, il fit sept pas, leva la main et dit : Dans les cieux et sur la terre, je suis l'être le plus digne de vénération. Ayant médité sur la vieillesse, la maladie et la mort, il a quitté le monde, a pratiqué des austérités durant six années, a obtenu l'illumination parfaite ; voilà pourquoi on l'appelle maintenant le *Buddha* (l'Illuminé). Ensuite *Brahmā* l'ayant exhorté à se dévouer au salut des hommes, il délivra des liens du monde *Kaṇḍinya* et quatre autres, qui se firent moines sous sa direction, et travaillent avec lui à procurer le bien des hommes.

Les vies chinoises du Buddha

Ces paroles firent germer la foi dans le cœur de *Sudatta*, qui alla demander au *Buddha* de l'éclairer. Le *Buddha* qui savait par sa prescience qu'il viendrait, alla à sa rencontre. Quand *Sudatta* vit la lumière qui émanait de sa personne, il fut transporté de joie et se prosterna devant lui. Le *Buddha* l'instruisit aussitôt. *Sudatta* comprit la doctrine des quatre maux et de l'impermanence de tout, et devint adepte laïque.

@

Le terrain couvert d'or.

@

Alors *Sudatta* dit au *Buddha* :

- Venez à *Srāvastī*, pour en convertir le peuple de la dépravation à la rectitude.
- Je n'ai pas de couvent à *Srāvastī*, dit le *Buddha*.
- Voulez-vous me permettre de vous en procurer un ?
demanda *Sudatta*.

Le Buddha se tut ¹.

Quand *Sudatta* retourna à *Srāvastī*, le *Buddha* lui adjoignit *Sāriputra*, pour voir quel terrain conviendrait. Il ne se trouva de convenable, que le parc appartenant au prince *Jeta*.

Sudatta alla trouver le prince et lui dit :

- J'ai l'intention de bâtir un couvent pour le *Buddha*, et désire acheter votre parc à cet effet, si vous consentez à me le vendre...
- Couvrez-en la surface avec des lames d'or, et il sera à vous, dit le prince.

Aussitôt *Sudatta* fit apporter l'or par charges d'éléphants, et l'on se mit en devoir d'en couvrir l'immense superficie du terrain. La besogne était presque terminée, quand il y eut un arrêt...

¹ L'acceptation buddhique, par le silence, sans remerciement, pour laisser à l'offrant tout son mérite.

Les vies chinoises du Buddha

— Vous n’avez pas de quoi achever ? demanda le prince...

— Pardon, dit *Sudatta* ; le temps d’ouvrir une autre réserve.

A la vue de la libéralité prodigieuse de cet homme qu’il savait très sage, le prince *Jeta* pensa : Il faut que ce *Buddha* soit un homme d’une bien haute vertu, pour inspirer un pareil dévouement... et il dit à *Sudatta* :

— Cela suffit ! je vous fais grâce du reste. Le terrain est à vous, et moi je fais don au *Buddha* des arbres qui le couvrent. De plus, nous élèverons les bâtiments à frais communs.

La construction du couvent du *Jetavana* fut commencée aussitôt. Il y eut une grande salle (*caitya*) pour les discours du *Buddha*, et des cellules (*vihāra*) pour douze cents moines, réparties dix par dix en cent-vingt blocs.

Quand tout fut prêt, le prince *Jeta* et *Sudatta* prièrent le roi de *Srāvastī*, de faire au *Buddha* une réception solennelle, pour sa prise de possession. Le roi étant entré dans leurs vues, le *Buddha* fit à *Srāvastī* une entrée pompeuse, dont le spectacle réveilla le *karma* qui sommeillait dans bien des cœurs.

@

Udāya réprimandée.

@

La belle-fille de *Sudatta*, nommée *Udāya*, ne se conduisit pas bien à l'égard de ses beaux-parents et de son jeune mari. Un jour *Sudatta* et sa femme en ayant conféré, se dirent : Seul le *Buddha* pourra la corriger.

Ils invitèrent donc le *Buddha* à venir chez eux avec ses moines. Alors que toute la maison recevait ces hôtes, *Udāya* se cacha, pour n'avoir pas à saluer le *Buddha*. Par son pouvoir transcendant, celui-ci rendit tous les murs de la maison transparents comme du verre. Ainsi découverte dans sa cachette, *Udāya*, dut se montrer et saluer.

Alors le *Buddha* lui dit :

— Cesse de manquer à tes beaux-parents et à ton mari. Le sexe féminin est un état de déchéance et de pénitence. Dès sa naissance, une fille cause du déplaisir à ses parents (qui eussent préféré avoir un garçon). Ils l'élèvent à contre-cœur. Enfant, elle craint le jour de son mariage ; femme, elle craint les douleurs de l'enfantement. Petite, elle dépend de ses parents ; adulte, elle dépend de son mari ; âgée et veuve, elle dépend de ses fils. Toute sa vie, levée tôt et couchée tard, il lui faut travailler sans cesse, manger après les autres, subir de nombreuses réprimandes, garder une stricte continence. Quand son mari sort, elle reste à la maison. Elle doit être soumise à son époux, et lui obéir

Les vies chinoises du Buddha

humblement jour et nuit, retenue dans ses paroles et modeste dans sa conduite, repoussant tous les éloges et acceptant tous les reproches. Voilà la voie des femmes ; bonne conduite, bonnes manières, bonne humeur.

Convertie, *Udāya* dit au *Buddha* : Désormais mes beaux-parents et mon mari, n'auront plus à se plaindre de moi.

@

Le poisson à cent têtes.

@

Un jour que le *Buddha* allait à *Vaisali*, quand il arriva à la rivière *Revatī*, un pêcheur venait de prendre dans son filet un poisson énorme. Tous les pêcheurs qui se trouvaient à proximité n'arrivant pas à le tirer à la rive, durent appeler à l'aide les pâtres des environs. Quand le monstre eut été mis à sec, on constata qu'il avait cent têtes différentes ; une tête d'âne, une de cheval, une de chameau, une de tigre, de loup, de porc, de chien, de singe, de renard, etc.

Le *Buddha* s'étant approché, lui demanda :

— N'es-tu pas *Kapila* ?..

— Je suis *Kapila*, dit le poisson aux cent têtes.

Alors *Ananda* demanda au *Buddha*, de vouloir bien raconter l'histoire de cet être extraordinaire. Le *Buddha* dit :

— Jadis un Brahmane eut un fils, qu'il appela *Kapila*, et qui devint, avec le temps, un jeune homme très intelligent, un jour sa mère lui demanda : — Y a-t-il plus intelligent que toi ?.. — Oui, dit-il... — Qui cela ? demanda la mère... — Les moines, dit le jeune homme... — Alors, lui dit la mère, pourquoi ne vas-tu pas vivre avec les moines ?

« Jugeant que sa mère avait raison, *Kapila* alla vivre avec des moines.

Les vies chinoises du Buddha

« Mais il se trouva que, dans la communauté qui le reçut, certains étaient moins forts que lui en lettres. Quand, lors de la lecture commune, le moine qui lisait se trompait, *Kapila* s'emportait et disait : — Seul un animal peut lire ainsi ; tête d'âne, tête de chameau ! etc.

« Après sa mort, le *karma* de ces invectives accumulées, le fit renaître monstre aquatique, avec toutes les têtes qu'il avait données à ses confrères en les injuriant.

Quand les pêcheurs et les pâtres présents eurent entendu cette histoire, ils demandèrent tous au *Buddha* à quitter le monde, pour racheter leur mauvais *karma*. Le *Buddha* les instruisit. Ils furent éclairés et reçus moines.

Ananda et tous ceux qui avaient entendu l'histoire de *Kapila*, se dirent avec effroi : Comme il faut veiller sur sa conduite, sur ses paroles, sur ses pensées !

Ue-koang exhorte son père *Chenn-jeu*.

@

Le notable *Chenn-jeu* (*Srīgupta*), était un dévot disciple des six maîtres hétérodoxes, *Purāna Kāsyapa* et autres, les ennemis mortels du *Buddha*. Un jour ces dignes personnages lui conseillèrent de les débarrasser de leur adversaire, en disposant une fosse couverte pleine de feu dans laquelle il tomberait, ou en lui servant des mets empoisonnés. *Chenn-jeu* entra dans leurs vues, et prépara les deux. Son fils *Ue-koang* (*Candraprabha*) l'ayant su, dit à son père :

— Le *Buddha* est un grand Saint, l'être le plus vénérable qui soit dans les trois mondes. Alors qu'il tendait à l'illumination, *Māra* le roi du sixième ciel, dévoré de jalousie, l'attaqua avec ses hordes innombrables et redoutables, jetant des flammes et poussant des hurlements. Il suffit au *Buddha* de la montrer du doigt, pour mettre en fuite toute cette armée. Humilié, *Māra* se prosterna et déclara croire au *Buddha*. Si, avec toutes les forces dont il dispose, le deva *Māra* n'a rien pu contre le *Buddha*, pourrez-vous davantage, vous, avec votre fosse pleine de feu et vos mets empoisonnés ? Un moustique ne renverse pas une montagne, un moucheron n'éclipse pas le soleil et la lune avec ses ailes. Vous allez à une défaite certaine. Repentez-vous plutôt à temps. La vertu qui est en lui, rend le corps du *Buddha* plus indestructible que le

Les vies chinoises du Buddha

diamant. Père, revenez à de meilleurs sentiments, honorez vous aussi le *Buddha*.

La passion aveuglant *Chenn-jeu*, son cœur ne s'ouvrit pas aux paroles de son fils. Il répondit :

— Si le *Buddha* était vraiment un être transcendant, sachant que je lui ai préparé une fosse pleine de feu et des mets empoisonnés, il n'aurait pas accepté mon invitation. Or il l'a acceptée. Donc il n'est pas doué de seconde vue.

@

Le repas empoisonné de *Chenn-jeu*.

@

Cependant le Buddha darda vers la maison de *Chenn-jeu*, ce regard qui pénétrait les régions de l'espace, les profondeurs des cieux, et les desseins de ses ennemis. Au contact de ce regard, la fosse pleine de feu se convertit en un bassin plein d'eau, au milieu duquel parut un superbe lotus. A cette vue, *Chenn-jeu* se sentit deviné, et la peur l'envahit. Vite, il alla demander aux maîtres hétérodoxes, ses mauvais conseillers, ce qu'il devait faire. Effrayés eux aussi, ceux-ci s'empressèrent de déguerpir. Édifié sur leur compte, *Chenn-jeu* résolut de réparer son erreur et sa faute. Quand le *Buddha* arriva chez lui, il le salua humblement, et lui demanda franchement son pardon.

— Dans le repas que j'ai préparé pour vous, lui dit-il, tous les mets sont empoisonnés. Veuillez attendre un instant, je vous prie ; je vais en faire préparer d'autres.

— Non, dit le *Buddha* : fais servir ceux que tu as préparés. L'ignorance et la convoitise sont les pires poisons de ce monde. Comme je me suis immunisé contre ceux-là, aucun poison moindre ne saurait me nuire.

Chenn-jeu fit donc servir ses mets empoisonnés. Par la vertu transcendante du *Buddha*, ils se trouvèrent si excellents, que leur odeur embaumait à distance, et que leur consommation ne nuisit à aucun des convives. Complètement rentré en lui-même, *Chenn-jeu* dit au *Buddha* :

Les vies chinoises du Buddha

— Vous qui êtes si bon, et qui vous dévouez au salut de tous les êtres, sauvez-moi aussi.

Le *Buddha* répondit :

— Puisque tu t'es repenti sincèrement de ta faute, cette faute est détruite par ton repentir. Je vais t'instruire, pour détacher les liens qui lient encore ton cœur...

Et il l'instruisit sur les quatre maux, les trois renoncements, et les six Voies du salut ; sur la production du malheur par les mauvaises actions, et du bonheur par les bonnes œuvres. En un mot, il lui administra les médicaments dont il avait besoin et dont il était capable, dissipa ses doutes et l'amena à la foi.

@

Le Buddha convertit *Ou-nao*.

@

A *Srāvastī*, le fils d'un ministre, nommé *Ou-nao*, était si robuste, qu'il venait à bout de mille hommes. Son père l'ayant confié à un maître sivaïte, celui-ci lui fit croire que, si en sept jours il tranchait la tête à mille personnes et coupait un doigt à chacune pour s'en faire un collier, les *deva* viendraient le porter au ciel de *Brahmā*. Il n'en fallut pas davantage, pour mettre *Ou-nao* en train. Il sortit avec son sabre, et tua tous ceux qu'il rencontrait. On appelle les gens de cette sorte *Yang-kiu-mo-lo* (*Angulimalaya* ¹). — Au matin du septième jour, *Ou-nao* eut neuf cent quatre-vingt dix-neuf doigts. Il lui en fallait un de plus. Mais, terrifiés, tous les habitants de *Srāvastī* s'étaient barricadés chez eux. Tandis qu'il rôdait en quête d'une dernière victime, sa mère arriva, lui apportant de la nourriture. Il se précipita sur elle pour la tuer...

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle...

— Il y a, lui dit-il, que mon maître m'a dit de tuer en sept jours mille personnes, et de me faire un collier de mille doigts, pour être enlevé dans le ciel de *Brahmā*. Le septième jour touche à son terme, et il me manque un doigt. Voilà pourquoi je vais te tuer.

Cependant le *Buddha* ayant vu de son œil transcendant l'égarement de ce malheureux, prit la forme d'un moine, et

¹ Secte sivaïte, dont les membres assassinent, par religion.

Les vies chinoises du Buddha

passa par là. A sa vue, *Ou-nao* lâcha sa mère, et bondit vers lui. Le *Buddha* marchait majestueusement, mais de plus en plus vite. *Ou-nao* n'arriva pas à le joindre...

— Repose-toi un instant, moine ! cria-t-il alors...

— Je suis toujours en repos, répondit le *Buddha*, tandis que toi, tu n'as jamais de repos...

— Qu'est-ce à dire ? demanda *Ou-nao*...

— Tous mes sens et mon esprit sont accoisés, dit le *Buddha* ; tandis que toi, imbu d'une doctrine perverse par un maître criminel, tu as commis de nombreux meurtres et accumulé de graves péchés...

A ces mots, l'intelligence de *Ou-nao* fut éclairée, et il demanda au *Buddha* de le recevoir comme moine.

@

Victoire sur les six Maîtres hétérodoxes.

@

Le *Buddha* se tenait à *Rājagriha*, au couvent du *Venuvana*, avec douze cent cinquante moines. Le roi *Bimbisāra*, alors adepte du premier degré, le traitait très libéralement. Dans le pays, il y avait six Maîtres hétérodoxes, *Purāna* et consorts, lesquels ayant attiré beaucoup de peuple à leurs doctrines perverses, étaient à la tête d'un fort parti. Le frère cadet du roi était ouvertement leur adepte et leur protecteur. Il les soutenait de son argent, au point d'épuiser pour eux sa fortune. Le roi avait beau l'exhorter à se faire comme lui disciple du *Buddha*, le frère tenant à ses erreurs, refusait toujours. Un jour que le roi l'avait encore exhorté et qu'il avait encore refusé, il fit appeler les six Maîtres, pour s'entendre avec eux sur ce qu'il y avait à faire. Après s'être consultés, ceux-ci lui dirent :

— Nous ne sommes pas moins habiles que le *Buddha* ; nous ne craignons pas de nous mesurer avec lui.

De ce pas, ils se rendirent chez le roi, et lui demandèrent de concourir publiquement avec le *Buddha*, en exhibition de pouvoirs transcendants. Le roi les conduisit lui-même au *Buddha*, lui exposa le but de leur venue, et lui exprima son espoir que, par son pouvoir supranaturel, il triompherait de leur malice.

Aussitôt le *Buddha* monta dans la chaire, *Indra* l'assistant à gauche et *Brahmā* à droite, tandis que le roi avec ses officiers et une foule innombrable faisaient cercle. Au moment où, d'un

Les vies chinoises du Buddha

geste calme et digne, le *Buddha* tirait à lui son siège, cinq *deva* d'ordre supérieur se mirent à bousculer les six Maîtres, tandis que *Vajrapāṇi* les menaçait de sa massue, dont la tête de diamant lançait des flammes. Les six Maîtres n'attendirent pas la suite. Terrifiés, ils prirent la fuite. Les nombreux disciples venus avec eux, abjurèrent leur doctrine, embrassèrent celle du *Buddha*, et exprimèrent même le désir de devenir moines.

@

Tentative de tuer le *Buddha* avec une épée.

@

Le *Buddha* se trouvait dans le pays de *Kiu-mi*. Là un Brahmane était ministre. C'était un homme brutal et sans scrupules. Sa femme le valait.

Le mari dit à sa femme :

— Le moine *Gautama* (le *Buddha*) est venu dans ce pays. Tiens la porte bien fermée ; je ne veux pas qu'il entre dans ma maison.

Or un jour, la porte étant close, le *Buddha* apparut au milieu de la maison. La Brahmine qui était seule, l'ayant aperçu, ne lui parla pas. Mais le *Buddha* qui sait tout, lui dit :

— Vous Brahmes, votre bêtise et votre jalousie sont cause que vous ne croyez pas au *Buddha* et à sa doctrine, et n'estimez pas ses moines.

Cela dit, il disparut.

Furieuse, la Brahmine se dépouilla de ses bijoux, se revêtit d'une toile salée, et s'assit par terre (signes de deuil). Son mari étant rentré et l'ayant trouvée en cette posture, lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a, dit la femme, que le moine *Gautama* m'a dit avec mépris : — Vous Brahmes, vous ne croyez pas en moi, par bêtise et par jalousie.

— Attends à demain, dit le mari.

Les vies chinoises du Buddha

Le lendemain, le Brahmane ouvrit sa porte, et attendit que le *Buddha* vînt pour quêter. Le surlendemain, le *Buddha* ayant passé devant sa maison, le Brahmane l'attaqua avec une épée tranchante. Mais la vertu transcendante du *Buddha* empêcha ses coups de porter. Enfin, quand il vit le *Buddha* s'élever de terre et planer dans les airs, le Brahmane fut converti. Se prosternant à terre de tout son long, il cria au *Buddha* :

— Vénérable, veuillez descendre pour recevoir mes excuses et mon abjuration.

Aussitôt le *Buddha* redescendit à terre, reçut son abjuration, lui enseigna la substance de la doctrine, et admit les deux époux comme adeptes laïques.

Quand le peuple apprit que le *Buddha* avait converti ce méchant homme, haï et redouté de tous, il dit tout d'une voix :

— Quel bonheur qu'un *Buddha* soit venu en ce monde !

Le *Buddha* dit à la foule :

— Avant celui-ci, j'ai converti beaucoup d'autres méchants.

@

Le *Buddha* sauve des Nirgrantha.

@

Le *Buddha* se trouvant dans le pays de *Srāvastī*, et y ayant vaincu les Maîtres hétérodoxes, les parents et amis de ceux-ci se trouvèrent absolument ruinés. Nombre de *Nirgrantha* (ascètes nus) se dirent alors : il ne nous reste plus qu'à nous brûler vifs ; ainsi du moins notre souvenir passera à la postérité.

Ils amassèrent donc un grand bûcher. Ému de compassion pour leur aveugle ignorance, le *Buddha* empêcha, par son pouvoir transcendant, que le feu ne prit à leur bûcher. Puis, tout près de là, il se plongea dans le troisième degré de l'extase, celui dans lequel le corps émet des flammes.

A la vue de ce grand incendie, les *Nirgrantha* qui n'arrivaient pas à allumer leur bûcher, se dirent : jetons-nous dans ce feu-là... Ils le firent. Au lieu de les brûler, les flammes les rafraîchirent et les remplirent de délices. Au milieu du feu, ils trouvèrent le *Buddha*. Ils le saluèrent et lui demandèrent à devenir moines. Le *Buddha* les ayant instruits, ils atteignirent sur place au degré d'*arhat*. S'étant ensuite coupé la barbe et les cheveux, ils revêtirent l'habit et devinrent moines.

A l'occasion de leur réception, le *Buddha* fit à la communauté le discours suivant.

— Jadis un grand marchand mit en mer, pour aller quérir des marchandises précieuses. Trop avides, les petits marchands qui naviguaient de conserve avec lui,

Les vies chinoises du Buddha

remplirent absolument leurs bateaux. Le grand marchand leur dit : — Ne surchargez pas ainsi vos navires ; il pourrait vous en coûter la vie... Mais les petits marchands ne l'écoutèrent pas, et déclarèrent qu'ils préféreraient mourir avec leurs richesses, plutôt que de les abandonner. Alors le grand marchand jeta à la mer toutes les marchandises précieuses déjà chargées sur son bateau, et la flottille mit à la voile. Bientôt les navires surchargés des petits marchands coulèrent, et le grand marchand les recueillit l'un après l'autre dans son bateau vide, sauvant ainsi du moins la vie à tous...

Et le *Buddha* conclut :

— Je voudrais faire pour tous les hétérodoxes, ce que ce grand marchand fit pour les petits marchands ses compagnons ; les sauver tous, fût-ce malgré eux, après avoir tout sacrifié pour eux.

Institution des autels pour les initiations.

@

Alors que le *Buddha* se trouvait au couvent du *Jetavana*, le *P'ousa Leou-tcheu (Ruci)* lui demanda que des autels fussent élevés pour les initiations. Le *Buddha* y ayant consenti, trois autels furent élevés. L'un à l'Est de la porte du *Buddha*, où il reçut désormais les moines ; l'autre à l'Ouest de la même porte, où il reçut depuis lors les nonnes ; le troisième au Sud de la porte de l'Est de la cour extérieure, où les moines recevaient des moines (par délégation) et les adeptes laïques.

Les autels avaient trois gradins, symboles des trois degrés du vide intérieur requis pour la profession de moine. *Indra* les coiffa d'un chapeau bombé en forme de marmite renversée, couvrant les reliques. Pour honorer ces reliques, *Brahmā* orna ce chapeau d'une perle énorme, grosse comme une bouteille. Aux yeux de ceux qui étaient en bonne voie, la perle brillait d'un grand éclat. Aux yeux des autres, elle paraissait noire comme une boule d'encre.

Quand les autels furent achevés, les *Buddha* des dix régions, les *P'ousa* sans nombre, les *deva*, les *nāga*, les êtres de toute sorte, s'assemblèrent pour leur dédicace. Le *Buddha* leur fit un discours, et il y eut une discussion sur des points de moral et de discipline. Depuis lors, toutes les initiations se firent à ces autels, deux étant réservés au *Buddha*, le troisième servant aux moines.

@

Promulgation des préceptes.

@

Depuis le Buddha *Lou-chee-na (Rocana)*, on savait que tout être porte en lui le germe de sa buddhification éventuelle, comme un diamant contenu dans son cœur ¹. Le *Buddha* des *Sākyas* exposa cette doctrine en grand détail. Après avoir exigé, pour les paroles des maîtres spirituels, la même foi et confiance que les enfants ont dans les paroles de leurs parents, il déclara que, pour toujours renaître homme, et s'avancer de vie en vie vers la buddhification, il suffisait de garder les préceptes du *Buddha*.

Dix préceptes sont imposés aux enfants du *Buddha*, à savoir : ne tuer aucun être vivant... ne pas voler... ne commettre aucune impudicité... ne pas mentir... ne boire aucune liqueur fermentée... ne médire, ni des laïques, ni des moines... ne pas nuire au prochain pour son propre avantage... ne pas être attaché aux biens terrestres... ne haïr personne... vénérer le *Buddha*, sa doctrine et son Ordre.

@

¹ Mahayana.

La tante du *Buddha* demande à être reçue nonne.

@

Comme le *Buddha* repassait à *Kapilavastu*, sa tante (et mère nourricière) *Prajāpati* se présenta devant lui et lui dit :

— J'ai ouï dire, que si les femmes vivaient d'après la règle, elles obtiendraient le même fruit que les moines. Je demanda à quitter le monde, et à être reçue comme nonne.

— Taisez-vous ! lui dit le *Buddha*. Toute femme qui entrerait dans mon Ordre, devrait garder une stricte et perpétuelle continence.

La tante supplia en vain. Quand elle fut sortie, elle resta à pleurer devant la porte. *Ananda* lui ayant demandé pourquoi, elle lui conta le refus qu'elle venait d'essuyer :

— Attendez, lui dit *Ananda*, je vais parler pour vous au *Buddha*.

Aux premières ouvertures d'*Ananda*, le *Buddha* répondit aussi :

— Taisez-vous !

Mais *Ananda* insista.

— Votre tante, dit-il au *Buddha*, a trop fait pour vous, pour que vous puissiez la rebuter ainsi. Elle vous a élevé, depuis votre naissance, jusqu'à votre âge viril.

Les vies chinoises du Buddha

— C'est vrai, dit le *Buddha* ; mais, en échange, je l'ai éclairée et élevée à la pratique des cinq règles ; cela ne suffit-il pas ?

Ananda insistant toujours, le *Buddha* dit :

— Si des femmes étaient admises dans mon Ordre, elles devraient se soumettre à huit règles particulières de soumission et de subordination ¹.

Ananda ayant communiqué la réponse du *Buddha* à sa tante, celle-ci accepta les huit règles, et la catégorie des nonnes se trouva instituée.

Le *Buddha* dit à *Ananda* :

— Puisque des nonnes y ont été admises, mon Ordre tombera en décadence avant cinq siècles révolus. Les déficits du caractère féminin en seront la cause.

@

¹ Comparez Tome I page 475.

Conversion de la fille de *Bhadra Kapila*.

@

Le *Buddha* ayant ouvert son Ordre aux femmes, le grand *Kāsyapa* pensa aussitôt au salut de son ex-épouse, la fille de *Bhadra Kapila*, qui avait adhéré à une secte hétérodoxe, à *Pātaliputra*. Il lui députa une nonne douée de pouvoirs transcendants, qui lui dit :

— Votre époux *Kāsyapa* est moine dans l'Ordre dans lequel je suis nonne. Vous devriez aller le trouver, et embrasser la même règle que lui.

La femme demanda : Qui est le Maître de cet Ordre ?

— C'est, dit la nonne, le *Buddha* des *Sākyā*, qui porte les trente-deux marques, qui a toutes les qualités et toutes les vertus, qui possède les dix énergies, qui est délivré des quatre craintes, qui a la science des préceptes lesquels procurent la délivrance. Il a réuni beaucoup de disciples.

— S'il en est ainsi, dit la femme, j'irai avec vous.

Aussitôt, usant de son pouvoir transcendant, la nonne la transporta à travers les airs, au lieu où était le *Buddha*. Elle se prosterna devant lui, et lui demanda qu'il la reçût dans son Ordre. Le *Buddha* la confia à sa tante *Prajāpati*. Elle fit des progrès très rapides et très considérables, se distingua par son esprit de retraite et de recueillement, par sa pureté, sa mortification, sa modestie. Elle obtint les dons transcendants et

Les vies chinoises du Buddha

la joie perpétuelle. Elle chantait sans cesse : « par ma profession, je suis délivrée de l'enchaînement des existences : après cette vie, je ne renaîtrai plus ».

@

Le *Buddha* revient à son pays natal.

@

Étant venu près de *Kapilavastu*, dans le bosquet de *nyagrodha* (*figus indica*), le *Buddha* dit à *Udayi* :

— Va en ville annoncer mon arrivée à mon père.

Udayi se transporta au palais à travers les airs.

— Pourquoi êtes-vous venu ? lui demanda le roi *Suddhodana*...

— Afin de vous demander des aliments pour le *Buddha*, dit *Udayi*.

Le roi lui fit remettre des aliments, et le renvoya, en le chargeant de dire au *Buddha* qu'il allait aller le trouver. Tandis que le *Buddha* prenait son repas, le roi fit préparer un somptueux cortège, et sortit de la ville. Voulant lui donner une haute idée de sa dignité, en vue de son salut, le *Buddha* vint à sa rencontre, à travers les airs. *Indra* l'accompagnait, à la tête des rois de l'espace et des *deva* de tous les cieux inférieurs, tous agitant des drapeaux et jetant des fleurs.

A cette vue, le roi se dit :

« Jadis mon fils a renoncé à la dignité de roi universel. Maintenant le voilà roi des *deva*, des hommes, de tous les êtres. Quoique je sois son père, je suis désormais son inférieur... Et le roi se prosterna la face contre terre, pour vénérer les pieds du *Buddha*.

@

Les vies chinoises du Buddha

94

Sermon du *Buddha* au roi son père.

@

Alors le *Buddha* dit au roi :

— Ma doctrine est bonne dans toutes ses parties. Elle est profonde et belle, pure et claire. Elle explique toutes choses. Le monde physique, terre, eau, feu, vent, espace, esprit. Le monde des perceptions, vue, ouïe, odorat, goût, tact, pensée. Les causes morales, dont les principales sont l’amour la haine et l’ignorance, qui font tomber les êtres dans les voies inférieures, et les maintiennent dans la roue des réincarnations. Ma doctrine explique tout cela. Elle explique le *karma* inexorable, suite des actions. Tout être qui agit, amasse un compte. Tout acte marque, et aura des suites. Donc, le commencement de la sagesse, l’entrée dans la voie de la délivrance, c’est l’arrêt et le vide intérieur. Ne pas penser, pour ne pas en venir à désirer ; ne pas désirer, pour ne pas en venir à agir. C’est ainsi que la formation du *karma* s’empêche ; c’est ainsi qu’on s’achemine vers le *nirvana*. Écarter les objets, pour supprimer les désirs. Se persuader que, dans le monde matériel, tout est illusion, comme ce qu’on voit en rêve.

Ce discours de son fils fit une impression profonde sur le roi *Suddhodana*.

@

Le *Buddha* se multiplie dans ses images.

@

Alors le roi dit au *Buddha* :

— Vous êtes mon fils, j'ai vu votre figure, et les marques de votre mission. Beaucoup de personnes, vous vivant, ont vu la lumière dont vous brillez. Mais, quand vous aurez passé dans le *nirvana*, ne pouvant plus vous voir, comment les hommes d'alors seront-ils sauvés ?

Le *Buddha* se recueillit un instant ; un rayon sorti de sa bouche, éclaira son auditoire et revint à lui. Puis soudain parut comme une montagne de jade blanc, criblée de mille niches, contenant chacune un *Buddha*, parfaite image du *Buddha* vivant. Ensuite sortit de terre un lotus à mille pétales, portant mille images du même *Buddha*.

Alors le *Buddha* dit à son père :

— Quand je serai entré dans mon repos, mon esprit restera ; et quiconque sera mon disciple, quoiqu'il ne m'aura jamais vu, du fait qu'il aura mon esprit, obtiendra l'effacement de ses fautes et l'accomplissement de ses vœux ; il avancera, de vie en vie, vers l'illumination, vers la buddhification, vers le repos final ¹.

@

Conversion de plusieurs *Sākyā*.

@

Alors certains membres du clan *Sākyā* dirent au *Buddha* : Vous nous avez toujours paru noir comme un charbon ; nous ne voyons rien de vos marques et de votre lumière ; quel péché avons-nous commis pour être ainsi aveuglés ?

— Jadis, leur dit le *Buddha*, au temps du *Buddha Vipasyin*, un notable nommé *Jeu-ue-tei (Sūryacandra)*, avait beaucoup de fils très intelligents et bien instruits de toutes les sciences humaines. Le père croyait au *Buddha*, et vénérait sa doctrine. Il prêcha souvent ses enfants, et leur exposa la doctrine des douze causes (*nidāna*). Mais ses fils ne voulurent pas le croire, et traitèrent leur père de vieil ignorant que les moines avaient abruti ; cela, parce que la doctrine du *Buddha* ne se trouvait pas dans leurs livres (*Veda*).

« Un jour tous ensemble tombèrent gravement malades. — Vous voilà punis, leur dit le père. Pourquoi n'avez-vous pas voulu croire ? La faux de l'impermanence va trancher vos vies. Invoquez du moins, avant de mourir, le *Buddha Vipasyin* ; cela améliorera votre sort.

« Les malades invoquèrent le *Buddha*, moururent, et renaquirent tous, pour le mérite de cette invocation, comme *deva* dans les cieux ; mais le *karma* de leur

¹ Mahayana.

Les vies chinoises du Buddha

incrédulité durant, ils n'arrivèrent pas à un degré d'intelligence plus haute.

« Or ces incrédules de jadis, c'est vous maintenant, et le *karma* de votre incrédulité passée est encore cause que vous ne voyez pas ma lumière. Croyez à mon enseignement, détestez votre endurcissement, et vos yeux s'ouvriront.

De fait, dès qu'ils eurent fait leur acte de foi et de repentir, les *Sākyā* virent la lumière du *Buddha* et comprirent sa doctrine. Aussitôt ils demandèrent au roi *Suddhodana* la permission de se faire moines.

— Offrez-vous au *Buddha* ; leur dit le roi.

— Soyez les bienvenus, moines ! leur dit le *Buddha* ;

et il les reçut tous.

Victoire sur des *raksha* et des *nāga*.

@

Dans une grotte, au pays de *Nagarahāra*, cinq *raksha* s'étant transformés en *nāga* femelles, s'associèrent avec des *nāga* venimeux mâles, et causèrent, durant quatre années, toute sorte de désordres dans la nature, grêles, famines, épidémies, etc. Effrayé, le roi du pays s'adressa aux incantateurs, et leur ordonna d'exorciser ces *nāga* malfaisants. Tous les exorcismes restèrent impuissants. Alors, le *Buddha* passant par là, le roi s'adressa à lui, et le pria de mettre fin à ces désordres.

Le *Buddha* ordonna à *Sāriputra*, *Maudgalyāyana*, et autres moines, de prendre la forme de dragons et de serpents. Tous enroulèrent leurs corps pour lui former un siège, tandis que leurs bouches vomissaient des flammes. Multipliant sa figure un grand nombre de fois, le *Buddha* se transporta, sur ce trône, à travers les airs, là où étaient les *raksha* et les *nāga*. Quand ils le virent venir, ceux-ci produisirent un grand orage, avec tonnerre pluie et grêle, crachèrent du feu, prirent diverses formes épouvantables, etc. Cependant un petit *nāga* dit au roi des *nāga* :

— Vous ne viendrez pas à bout du *Buddha* ; j'en vois une légion, tous semblables...

Au même moment *Vajrapāni* entra en scène, les flammes lancées par la tête de sa massue brûlant les *nāga*. Effrayé, le roi des *nāga* se réfugia dans l'ombre projetée par le corps du *Buddha*. Il y trouva un délicieux réconfort. Alors il se prosterna

Les vies chinoises du Buddha

devant le *Buddha*. Toute son engeance, *raksha* et *nāga*, firent de même. Le *Buddha* reçut tous ces êtres malfaisants, avec la charité d'une mère pour ses enfants, les instruisit, leur fit faire à tous la profession de foi, et leur fit accepter les cinq préceptes des adeptes laïques.

@

Conversion des courtisanes.

@

Dans la ville de *Srāvastī*, les courtisanes étaient très nombreuses. Elles attiraient les jeunes gens, et leur prenaient deux cents pièces d'or pour la nuit. Un notable de la ville, nommé *Jou-lu-ta*, (*Jyāhroda*) extrêmement riche, avait trois fils, lesquels fréquentaient assidûment ces personnes. En un mois, ils dépensèrent ainsi le contenu d'une caisse d'or.

Quand il fit ses comptes, ayant constaté la disparition de cet or, *Jou-lu-ta* demanda à son caissier ce qu'il était devenu.

— Vos trois fils qui vont journellement s'amuser avec des courtisanes, l'ont emporté et dépensé, dit le caissier.

Alors le notable alla trouver le roi et lui dit :

— O roi ! les courtisanes de votre cité ont séduit mes fils et ruiné ma maison. Veuillez les faire mettre à mort, toutes sans exception.

— Je ne puis pas faire cela, dit le roi. Étant disciple du *Buddha*, je ne tue même pas une fourmi ; comment tuerais-je des hommes ?... Mais le *Buddha* est capable de convertir n'importe qui. Je vais le prier de mettre ordre à cet abus...

Et le roi alla avec le notable trouver le *Buddha*, pour lui faire sa demande.

Les vies chinoises du Buddha

— Convoquez ces femmes au lieu des réunions publiques, dit le *Buddha*.

Le roi frappa sur son gong en or, appelant les officiers et le peuple. Suivi de tous ses moines modestes et recueillis, le *Buddha* se rendit à l'assemblée. Alors *Sāriputra*, *Maudgalyāyana*, *Kātyāyana*, *Kaundinya* et autres, exhibèrent leurs pouvoirs transcendants d'*arhat*, volant dans les airs, changeant de forme, s'étendant, versant de l'eau ou émettant des flammes, etc. A ce spectacle, toutes les courtisanes crurent au *Buddha*, se convertirent, firent la profession de foi, et acceptèrent les cinq préceptes (dont le troisième prohibe l'impudicité).

@

Indra traite une vache pour *Ananda*.

@

Dans le pays de *Vaisali*, il y avait un Brahmane nommé *Mo-ye-li* (*Mudgala*), très riche, qui ne croyait pas au *Buddha*, étant fortement attaché au Brahmanisme. Un jour, souffrant de maladie, le *Buddha* lui envoya *Ananda*, pour demander un peu de lait. Je ne puis pas refuser, se dit le Brahmane ; on dirait que je suis un avare. Il conduisit donc *Ananda* près d'une méchante vache, et lui dit qu'il pouvait la traire ; avec l'arrière-pensée que, si l'animal tuait *Ananda* d'un coup de corne, ce serait un succès pour sa secte à lui.

Cependant le *Buddha* avait interdit à ses disciples de traire les vaches eux-mêmes. *Indra* vit l'embarras d'*Ananda*, et arriva sous la forme d'un jeune Brahme.

— Auriez-vous la bonté, lui dit *Ananda*, de traire pour moi un peu de lait ?..

— Bien volontiers, dit *Indra*.

Il chercha un baquet, l'installa, et se mit à traire la vache, laquelle ne bougea pas. Quand l'opération fut terminée, *Ananda* prit le lait, et s'en alla tout content.

Le Brahmane se dit : Comment se fait-il que cette vache féroce, qui ne se laissait approcher par personne, se soit ainsi laissée traire sans la moindre difficulté ? Si les disciples du *Buddha* exercent un pareil empire, que doit-il en être de leur

Les vies chinoises du Buddha

maître ?.. Cette pensée fit naître en lui la foi, accompagnée de paix et de joie.

Cependant *Ananda* ayant apporté le lait au *Buddha*, celui-ci le but, puis dit à *Ananda* :

— Dans une de ses existences précédentes, cette vache refusa de croire au *Buddha* d'alors, et renaquit depuis lors vache durant seize *kalpa*, en punition de son incrédulité. Aujourd'hui, ayant entendu le nom du *Buddha*, elle s'est laissé prendre son lait pour lui. Cette bonne œuvre lui vaudra sa délivrance. Après sa mort prochaine, elle montera de la vie animale à la vie humaine, et finira par devenir un *Buddha*, qui s'appellera *Gloire-du-lait*.

@

Victoire sur des éléphants ivres.

@

Devadatta ayant indisposé le roi *Ajātasatru* contre le *Buddha*, le roi défendit à tous ses sujets de faire des dons à lui et à ses moines. Le *Buddha* demeura avec cinq cents *arhat* au couvent du Mont des vautours (*Gṛidhrakūṭa*). *Devadatta* dit au roi :

— Tous les autres se sont dispersés. Seule cette bande reste. Invitez-les à venir en ville demain, et faites-les écraser par des éléphants ivres. Ensuite moi je serai le *Buddha*, et je prêcherai le monde.

Ce plan plut au roi, qui fit inviter le *Buddha*. Quoique celui-ci pénétrât parfaitement l'intention perverse du roi, il répondit à l'invitation par sa phrase habituelle : Vous faites là une œuvre bien méritoire.

Le lendemain, à l'heure du repas, le *Buddha* et ses *arhat* entrèrent dans la ville. Aussitôt une bande d'éléphants qu'on avait soûlés avec du vin, les chargea avec des cris féroces, renversant les murs et enfonçant les maisons. Les *arhat* se mirent en sûreté, en s'élevant dans les airs. *Ananda* seul resta avec le *Buddha*. Les éléphants arrivèrent, tête contre tête. Alors le *Buddha* étendit une main, dont les cinq doigts se changèrent en cinq lions, qui rugirent à ébranler le ciel et la terre. Épouvantés, les éléphants se prosternèrent, n'osant plus lever la tête, et marquant leur repentir par des pleurs. Le roi et ses officiers qui virent cette scène, furent très étonnés.

Les vies chinoises du Buddha

Tranquillement, le *Buddha* alla jusqu'au palais, reçut sa nourriture et formula sa bénédiction.

Le roi s'excusa en ces termes :

— Étant naturellement peu intelligent, j'ai cru des médisants, qui m'ont induit à mal faire. Pardonnez-moi de grâce, eu égard à mon aveuglement.

Le *Buddha* dit au roi et aux officiers :

— La médisance a plusieurs causes, toutes grièvement coupables ; vouloir se grandir soi-même, vouloir diminuer autrui, etc. Peu d'hommes restent insensibles, quand on médit à leurs oreilles.

@

Devadatta attente à la vie du Buddha.

@

Le *Buddha* séjournant à *Rājagriha*, son cousin *Devadatta* qui lui en voulait toujours, engagea pour argent une bande d'archers brahmanes, et les posta derrière des arbres, avec ordre de tirer sur le *Buddha* quand il passerait. Le *Buddha* tardant à paraître, il alla lui-même le chercher, et tira sur lui dès qu'il le vit. Mais sa flèche se changea en une fleur, qui tomba aux pieds du *Buddha*. Quand les archers eurent vu cette merveille, ils furent très effrayés, jetèrent leurs arcs et leurs flèches, se prosternèrent devant le *Buddha*, manifestèrent leur repentir, joignirent les mains, et demandèrent au *Buddha* de les instruire. Ils profitèrent si bien de son discours, que tous devinrent adeptes laïques, et postulèrent pour être reçus moines.

— Soyez les bienvenus, moines ! leur dit le *Buddha*.

Ils se coupèrent la barbe et les cheveux, prirent l'habit et furent moines. Après quelques instructions supplémentaires, tous devinrent *arhat*.

— Comment se peut-il, demandèrent-ils alors au *Buddha*, que ce *Devadatta* vous en veuille ainsi, à vous qui faites du bien à tout le monde ?

— Cette haine, dit le *Buddha*, date de bien des existences. Elle s'est manifestée jadis en cette manière. Un gros marchand appelé *Ingrat*, était allé au loin chercher des marchandises précieuses. Quand il revint,

Les vies chinoises du Buddha

son navire fut arrêté par des *raksha* aquatiques. Une grande tortue eut pitié de lui, approcha du navire, prit l'équipage sur son dos, et le porta sain et sauf au rivage. Alors, fatiguée de l'effort, elle s'étendit pour dormir. Ce que voyant, *Ingrat* dit à ses compagnons : — Je veux manger de cette tortue. — Elle nous a sauvé la vie, dirent les autres. — Peu importe, dit *Ingrat...* et il tua la tortue.

« *L'Ingrat* d'alors, c'est le *Devadatta* d'aujourd'hui ; et la tortue d'alors, c'est maintenant moi le *Buddha*.

@

Le *Buddha* convertit *Ruci*.

@

Dans la ville de *Cho-po-lo*, vivait un notable nommé *Lou-tcheu* (*Ruci*), bienfaiteur dévoué de la secte des *Nirgrantha*. Le *Buddha* résolut d'aller le convertir. Les *Nirgrantha* l'ayant su, se dirent : si *Gautama* vient ici, *Ruci* se donnera à lui, et ne nous fera plus d'offrandes ; prenons les devants !

Ils se mirent donc en devoir d'indisposer d'avance *Ruci* contre le *Buddha*.

— Cet homme, dirent-ils, a abandonné ses parents, et mène une vie errante, causant, partout où il s'arrête, la famine ou la maladie.

Effrayé, *Ruci* demanda :

— Que faire ?

— Voici, dirent les *Nirgrantha*. Le *Buddha* ne séjourne que dans les bosquets propres, près des eaux pures. Faites couper les bosquets et souiller les eaux, tout autour de la ville. Nous joindrons à cet acte nos incantations. C'en sera assez pour le faire aller ailleurs.

Ainsi fut fait. Quand le *Buddha* arriva et vit cette dévastation, plein de compassion, par son pouvoir transcendant, il remit les bosquets dans leur premier état, purifia les eaux et les couvrit de fleurs, enfin changea en cristal les murs de la ville. Les portes qu'on avait fermées, s'ouvrirent d'elles-mêmes devant lui.

Les vies chinoises du Buddha

Ce que voyant, *Ruci* changea de sentiments, alla trouver le *Buddha*, fut instruit par lui et reçut les préceptes.

@

Un pauvre fait visite au *Buddha*.

@

A *Srāvastī*, un mendiant centenaire vint, appuyé sur un bâton, demandant à voir le *Buddha*. *Indra* et *Brahmā* lui refusèrent la porte, lui disant que le *Buddha* ne recevait pas. Le vieux se mit à crier, disant :

— Je suis pauvre, il est vrai, mais j'ai le bonheur de vivre au moment où il y a un *Buddha*. Je veux le voir, pour qu'il me révèle mon *karma*, et m'aide à obtenir ma délivrance. Je sais que le *Buddha* veut sauver tous les êtres. Je suis donc venu, et de loin, pour le voir.

— Fais entrer cet homme, dit le *Buddha* à *Ananda*.

Quand il eut été introduit, le vieillard se prosterna tout de son long, et dit au *Buddha* :

— Ma longue vie a été bien misérable. J'ai toujours souffert de la faim et du froid. Je ne puis ni mourir ni vivre. Je ne veux cependant pas me suicider. Quand j'ai appris qu'un *Buddha* était venu, je n'ai plus eu de repos, ni le jour ni la nuit. Je suis venu péniblement, et ai failli être arrêté à votre porte. Enfin je suis arrivé à vous voir. Si ce n'était souiller votre demeure, je voudrais mourir ici. Dites-moi ce que je dois faire, pour être plus heureux dans mon existence prochaine.

Le *Buddha* répondit :

Les vies chinoises du Buddha

— Les circonstances de la renaissance d'un être, dépendent d'une longue chaîne de causes ; de nombreux actes posés, bons et mauvais. Jadis tu naquis dans des familles riches, tu fus intelligent et instruit, et méprisas alors autrui, les plus pauvres et les moins doués que toi. Tu as thésaurisé jadis, et refusé de faire l'aumône. Voilà ce qui t'a attiré ton expiation actuelle, la pauvreté et l'humiliation. La sanction suit l'acte, comme l'ombre suit le corps opaque, comme l'écho suit le son.

Quand le vieillard eut reçu cette leçon, il salua humblement et s'en alla résigné.

@

Un vieillard est reçu comme moine.

@

Dans la ville de *Rājagriha*, vivait un notable nommé *Cheu-li-pi-ti Srīvridhi*. A l'âge de cent ans, cet homme entendit dire que, quitter sa maison pour se faire moine, était un acte extrêmement méritoire. Pourquoi ne me ferais-je pas moine dans la secte du *Buddha* ? se dit-il...

Étant donc allé au couvent du *Veṇuvana*, il demanda à voir le *Buddha*.

— Il n'y est pas, lui dit-on.

Le vieillard demanda alors à voir l'ancien. On l'adressa à *Sāriputra*. Il lui demanda à être reçu comme moine. Jugeant que ce vieux ne pourrait, ni étudier, ni s'appliquer à la contemplation, ni aider aux travaux domestiques, *Sāriputra* lui dit :

— Va-t-en ! tu es trop vieux pour devenir moine.

Le pauvre homme s'adressa ensuite successivement à *Kāsyapa*, à *Upali*, à *Anuruddha*, à tous les grands *arhat*. Il reçut de tous la même réponse : Va-t-en ! tu es trop vieux pour devenir moine. Ainsi rebuté, le vieillard sortit du couvent, s'arrêta devant la porte, et se mit à pleurer amèrement. A ce moment le *Buddha* rentra, majestueux et rayonnant.

— Pourquoi pleures-tu ainsi ? demanda-t-il au vieillard.

Les vies chinoises du Buddha

Heureux comme un enfant à la vue de son père, le vieillard se prosterna à terre de tout son long, et dit avec larmes :

— Qu'ai-je fait pour que je ne puisse pas être reçu moine ?

— Qui t'a dit que tu ne pouvais pas être reçu ? demanda le *Buddha*.

— *Sāriputra* et tous les autres, dit le vieillard.

Alors le *Buddha* consola le pauvre vieux, avec les plus douces paroles, et lui dit :

— Ne t'afflige plus, je vais te recevoir. *Sāriputra* s' imagine-t-il que, pour pouvoir être reçu moine, il faut avoir, comme lui, un actif de cent *kalpa* de bonnes œuvres et d'austérités ? Viens avec moi !..

Et le *Buddha*, ayant introduit le vieillard dans le couvent, le confia à *Maudgalyāyana* pour en faire un moine.

@

Une dame laide est embellie.

@

L'épouse du roi *Prasenajit* mit au monde une fille extrêmement laide. Quand elle eut atteint l'âge, le roi la maria à un noble pauvre, auquel il donna une haute charge et une riche dot, mais à la condition de tenir sa femme bien enfermée, et de porter la clef de la maison sur lui chaque fois qu'il sortirait. — Or les nobles de la ville tenaient chaque mois une réunion, à laquelle ils amenaient leurs épouses. Le gendre du roi y venant toujours seul, les nobles se dirent : ou sa femme est si belle qu'il ne la montre pas par jalousie, ou elle est si laide qu'il a honte de la laisser voir ; tirons la chose au clair... Ils firent donc boire le gendre du roi. Quand il fut ivre-mort, ils tirèrent la clef de sa poche, allèrent à sa maison, et entrèrent pour voir sa femme.

Cependant cette dame, désolée d'être ainsi séquestrée, avait prié le *Buddha* de lui venir en aide. Celui-ci s'était transporté chez elle par sa vertu transcendante, avait éclairé et consolé son esprit, puis avait transformé son corps, au point qu'elle était maintenant aussi belle qu'elle avait été laide auparavant.

Quand les intrus entrèrent et la virent belle comme une *devī*, ils se retirèrent bien vite, retournèrent au lieu de leur réunion, et remirent la clef dans la poche du mari.

Après que celui-ci eut cuvé son vin, il rentra, ne reconnut pas sa femme, et lui demanda qui elle était.

— Je suis votre épouse, dit-elle.

Les vies chinoises du Buddha

Et elle raconta à son mari, comme quoi elle avait prié le *Buddha*, qui l'avait transfigurée. Le mari informa le roi. Les deux époux et le roi, allèrent ensemble remercier le *Buddha*.

@

Une reine affligée est consolée.

@

Cédant aux conseils perfides de son ami *Devadatta*, à *Rājagriha* le prince *Ajātasatru* ayant fait mourir de faim son père le roi *Bimbisāra*, enferma étroitement sa mère la reine *Vaidehī*. Dans sa prison, celle-ci invoqua le *Buddha*, en disant :

— Ah ! si je pouvais vous voir !

Aussitôt, accompagné par *Ananda* et quelques autres, traversant les airs et pénétrant les murs, le *Buddha* se transporta dans la prison de la reine.

— Par quel crime, demanda la malheureuse, ai-je mérité de devenir la mère de ce méchant fils ? Dites-le moi, et la résignation me sera plus facile. Dites-moi aussi que faire, pour renaître ailleurs que dans ce monde impur et mauvais.

Faisant jaillir un rayon de lumière d'entre ses sourcils, le *Buddha* dit à la reine *Vaidehī* :

— A l'Ouest, pas loin de ce monde, est le monde de la joie, où règne le Buddha *Amitabha*, (*Amida*). Pour y renaître, il faut : Premièrement, honorer ses parents et ses maîtres, ne pas tuer, faire les dix bonnes œuvres. Secondement, faire la profession de foi, garder les préceptes et les règles. Troisièmement, croire de cœur aux vérités fondamentales, au *karma*, à la doctrine *mahāyāna*. Il faut enfin se recommander avec ferveur

Les vies chinoises du Buddha

au Buddha *Amitabha*, et aux deux *P'ousa* qui l'assistent, *Koan-cheu-yinn* (*Avalokitesvara*) et *Ta-cheu-tcheu* (*Mahāsthāma*), tous trois assis sur des lotus, dont la lumière semblable au reflet de l'or, illumine ce paradis occidental. Quiconque se recommande à eux de cœur, renaît dans leur région ¹.

@

¹ Amidisme. Secte de la Terre pure, ou du Paradis occidental.

Un perroquet-roi invite le *Buddha*.

@

Alors que le *Buddha* allait du couvent *Jetavana* à *Magadha*, comme il traversait un bois, un perroquet-roi l'ayant vu, vola à sa rencontre, et le pria de vouloir bien, par charité, passer la nuit dans son bois. Le *Buddha* agréa sa demande. Alors le perroquet-roi réunit tous les perroquets ses sujets, pour qu'ils honorassent tous le *Buddha*. Celui-ci s'étant assis avec ses moines sous le couvert des arbres, et tous s'étant plongés dans la méditation, les perroquets très édifiés se mirent à voler en rond autour d'eux, afin que ni fauve ni brigand ne put approcher et les surprendre. Ils montèrent ainsi la garde, durant toute la nuit. Le lendemain de grand matin, le *Buddha* ayant repris son chemin, le perroquet-roi vola d'abord devant lui pour le guider ; puis, prenant les devants, il alla à *Rājagriha*, avertir le roi *Bimbisāra* de la venue du *Buddha* avec ses moines, afin qu'il fit préparer leur repas. Le roi fit plus. Il sortit avec un brillant cortège, pour recevoir le *Buddha*.

Le perroquet-roi étant mort des fatigues de cette journée, renaquit *deva* dans le ciel d'*Indra*. La nuit suivante, il en descendit, pour remercier le *Buddha* de lui avoir valu un si heureux sort, et lui offrir des fleurs célestes. Le *Buddha* lui ayant fait un discours sur les quatre maux, il fut éclairé et devint adepte laïque.

@

Conversion d'un méchant buffle.

@

Alors qu'il pérégrinait avec ses moines dans le pays de *Kosala*, le *Buddha* voulut traverser une jungle, dans laquelle paissaient de nombreux buffles. Les bouviers l'avertirent de ne pas prendre ce chemin, surtout à cause d'un méchant taureau, lequel attaquait tous les passants. Le *Buddha* leur dit :

— Ne craignez pas pour moi ; si le taureau m'attaque, je sais ce que je ferai.

A peine se fut-il engagé dans la jungle, que le taureau arriva au galop, la queue dressée, les cornes en arrêt, beuglant furieusement. Le *Buddha* étendit tranquillement sa main, dont les cinq doigts devinrent cinq lions. En même temps un cercle de feu entourait le *Buddha*, les lions et le taureau. Terrifié par les lions, et ne pouvant fuir à cause du feu, le taureau se prosterna devant le *Buddha*, baissa la tête d'un air contrit, et lui lécha les pieds. Le *Buddha* lui dit :

— Méchant, tu as voulu me nuire ; mais te voilà réduit à demander merci.

A ces mots, le taureau fut touché d'un tel repentir, qu'il cessa de manger et de boire, mourut, et renaquit *deva* dans le ciel d'*Indra*. Il en descendit pour remercier le *Buddha* de l'avoir converti, et lui offrit des fleurs célestes. Le *Buddha* l'instruisit, et il atteignit au degré d'adepte laïque.

@

Un chien blanc aboie contre le *Buddha*.

@

A *Srāvastī*, le *Buddha* entra dans la maison d'un certain *Tou-t'i* (*Dhūti*). Celui-ci était absent. Sur le divan, un chien blanc mangeait dans un plat. A la vue du *Buddha*, il sauta à terre, et aboya contre lui. Le *Buddha* lui dit :

— Avare, tu es tombé bien bas !

Le chien alla se coucher dans un coin, tout morfondu.

Quand *Tou-t'i* rentra et vit son chien si triste, il demanda qui lui avait fait de la peine. Le *Buddha*, dirent les gens de la maison. Tout en colère, *Tou-t'i* alla demander compte au *Buddha*.

— Je ne lui ai dit que la vérité, dit celui-ci. Cet animal est ton père défunt. Né chien, en punition de son avarice, il continue à garder ses richesses. Exige de lui qu'il t'indique le trésor qu'il a caché, même à toi.

Tou-t'i retourna à la maison, et dit au chien :

— Puisque dans ton existence précédente tu as été mon père, tout ce qui t'a appartenu alors, me revient de droit maintenant. Indique-moi donc le trésor que tu as caché.

Le chien se glissa sous le divan, et se mit à gratter la terre. *Tou-t'i* ayant creusé à cet endroit, mit au jour un grand trésor.

Les vies chinoises du Buddha

Aussitôt il crut au *Buddha*, et lui demanda de l'instruire sur les actions et leurs sanctions. Le *Buddha* lui dit :

— Quiconque tue des êtres vivants, a sa vie abrégée ; quiconque n'en tue pas, vit longtemps. La pauvreté est le châtement des avarés et des voleurs. Quand on est riche, il faut faire l'aumône. Il faut éviter les méchants et fréquenter les bons. A chacun arrive infailliblement ce qu'il s'est préparé. Longévité et fortune, sont la récompense de vies antérieures bonnes. Chacun jouit du fruit de ses œuvres. La volonté fait l'acte, l'acte fait la sanction, laquelle est bonne pour le bien, mauvaise pour le mal.

@

L'enfant né dans le feu.

@

Dans la capitale du pays de *Tchan-p'o* (*Campaka*), vivait un notable qui n'avait pas d'enfants. Il s'adressa aux chefs des sectes hétérodoxes. Sa femme étant devenue enceinte, le notable demanda aux mêmes chefs, de vouloir bien prédire le sexe de l'enfant.

— Ce sera une fille, lui dirent-ils.

Mécontent, le notable s'adressa au *Buddha*.

— Tu auras un fils, lui dit celui-ci.

Craignant une défaite éclatante, les chefs des sectes hétérodoxes résolurent d'empêcher que l'enfant ne naquît. Ils remirent au notable une mangue empoisonnée, en lui disant :

— Si ta femme mange ce fruit, ses couches seront heureuses.

Le notable, donna la mangue à sa femme, qui la mangea et mourut. Son cadavre fut porté au lieu des crémations.

Cependant, par son intuition transcendante, le *Buddha* sut tout ce qui était arrivé. Il dit à *Ananda* :

— Allons dissiper l'incrédulité de beaucoup.

Le *Buddha* arriva au lieu des crémations, au moment où on mettait le feu au bûcher.

— Hélas ! lui dit le notable, ma femme est morte avant la naissance de l'enfant.

Les vies chinoises du Buddha

— Je t'ai dit que tu auras un fils, dit le *Buddha*.

A ce moment, la chaleur du feu fit éclater le ventre du cadavre, et l'enfant parut.

— Tire-le du feu, dit le *Buddha* à l'une des mendiante qui aidaient à l'incinération.

Cette femme retira du feu un beau garçon plein de vie, et le remit au *Buddha*.

— Prends-le, dit celui-ci, au père.

Et il ajouta ce discours :

— La vie de l'homme paraît fragile, comme ces bulles qui se forment à la surface de l'eau ; mais, quand un être a des antécédents qui méritent une vie heureuse, le feu ne peut le brûler, le poison ne peut lui nuire ; rien n'y fera ; il jouira du fruit de ses mérites.

Le notable se prosterna devant le *Buddha* et lui dit :

— Pardonnez la faute que j'ai commise dans mon ignorance, en fréquentant jadis les sectes hétérodoxes. Désormais je serai le disciple du *Buddha* et de son Ordre.

@

Effet de l'apparition du *Buddha*.

@

Le roi *Ajātasatru*, méchant et cruel, faisait la guerre à ses voisins et opprimait son peuple. Le *Buddha* résolut d'aller le convertir. Le roi ayant eu connaissance de son intention, rangea son armée en bataille pour lui intercepter le chemin. Mais au moment où le *Buddha* parut, un rayon de lumière lancé par lui, fit taire les tambours, paralysa les soldats, renversa les éléphants et les chevaux ; si bien que le roi dut battre en retraite honteusement. Puis, les portes fermées de la capitale s'étant ouvertes d'elles-mêmes devant lui, le *Buddha* entra, alla droit au palais, et s'assit dans la salle du trône, entouré de nombreux *deva*. Force fut au roi de se présenter devant le *Buddha*, de le saluer, et de lui faire des excuses.

— Étant bête et brutal, lui dit-il, je vous ai manqué. Vous avez eu la bonté de ne pas vous en apercevoir, et de venir quand même. Veuillez faire du bien, à moi, à mes officiers, à mon peuple. Je suis prêt à accepter vos préceptes.

— Un roi, lui dit le *Buddha*, doit être bon et juste, condescendant et libéral, plein de commisération pour les maux de ses sujets et de respect pour leur vie, et ménager des ressources de son pays. Il doit être pour le peuple un père et une mère, et aimer ses sujets comme ses enfants.

@

Plusieurs sont sauvés par une femme.

@

Le roi du *Nan-kouo* ayant envoyé un délégué à *Srāvastī*, celui-ci demanda l'hospitalité au notable *Anātha-pindika* (n° 79). A la vue de cette espèce de nègre laid comme un démon, le notable assez surpris lui demanda pourquoi il était venu.

— Je dois, lui dit l'envoyé, demander votre fille *San-mouo-hie* (*Samadhika*), la plus belle personne qui soit, pour devenir l'épouse du prince héritier du *Nan-kouo* ; voici la lettre de mon roi.

Le notable alla trouver le *Buddha*.

— Que dois-je faire ? lui demanda-t-il.

— Donne ta fille, dit le *Buddha*.

Le notable la donna. Quand elle fut arrivée au *Nan-kouo* et eut été mariée au prince royal, le roi donna un grand festin, où furent invités ses maîtres, des ascètes de la secte des *nirgrantha*. Quand la princesse vit ces hommes tout nus, elle les traita de porcs et de chiens, cracha sur eux, et alla s'enfermer dans ses appartements. Les *nirgrantha* se plainquirent au roi de cet affront. La princesse lui dit qu'elle était disciple du *Buddha*.

— Pourrais-je voir ce maître ? demanda le roi.

— Mais oui, dit la princesse ; il suffit pour cela de l'inviter, en brûlant des parfums ; il entend à distance, et traverse les espaces à volonté.

— Invitez-le en mon nom, dit le roi.

Les vies chinoises du Buddha

La princesse étant donc montée sur une terrasse, brûla des parfums, se prosterna et prononça ces paroles :

— Le roi du *Nan-kouo* ne connaissant pas le *Buddha*, le prie de venir demain le visiter, avec ses disciples.

Le lendemain, le *Buddha* arriva à travers les airs, avec ses moines, prêcha le roi et les *nirgrantha*, qui tous obtinrent le salut.

@

L'enfant de l'aveugle.

@

A Bénarès vivait un notable nommé *Ue-nan* (*Vighna*), très riche et très avare. Il avait donné au portier de sa maison la consigne de refuser toute aumône et de renvoyer tout mendiant. Son fils *Tchan-t'an* (*Candana*) était aussi avare que lui.

Cependant *Ue-nan* étant mort, fut réincarné à Bénarès même, dans le sein d'une femme aveugle. Le mari de cette femme, un mendiant, lui dit :

— Tu es incapable de travailler ; de plus, te voilà enceinte ; je n'ai pas de quoi nourrir toi et ton enfant ; va-t-en et vis comme tu pourras.

La mendicante se réfugia dans un trou du rempart de Bénarès, y accoucha d'un fils, et vécut d'aumônes avec son enfant. Quand le petit eut sept ans :

— A toi de me nourrir désormais, lui dit sa mère.

L'enfant mendia bravement.

Un jour il frappa à la porte de *Tchan-t'an*. Le portier s'étant absenté pour un instant, l'enfant entra, et rencontra *Tchan-t'an* lui-même, qui poussa des cris de dépit. Le portier étant survenu, jeta l'enfant dans la rue, avec une blessure à la tête et un bras cassé.

Les vies chinoises du Buddha

Le *Buddha* passa par là avec ses disciples, regarda fixement l'enfant, lui donna des aliments quêtés qu'il portait dans son écuelle, guérit sa tête et son bras en les touchant, puis lui dit :

— Sache que, dans ton existence précédente, tu fus *Ue-nan*, l'avare père de cet avare *Tchan-t'an*.

Cette révélation convertit nombre des auditeurs, qui firent l'aumône au *Buddha* et à ses moines.

@

La vieille esclave.

@

Dans la maison du notable *Su-ta* (*Sudatta*), il y avait une vieille esclave nommée *Pi-ti-lo* (*Bhṛitidhara*), tellement dévouée à la maison, qu'on l'avait chargée des magasins et de la caisse. *Sudatta* invitant souvent à dîner le *Buddha* et ses moines, et fournissant ce qu'il fallait aux malades du couvent, la vieille, mécontente de ces dépenses, conçut une grande haine contre le *Buddha* et son Ordre.

— Notre maître, disait-elle, a été ensorcelé par ces gens-là, qui mangent le meilleur de son avoir ; jamais je ne verrai ni n'écouterai cette engeance.

Cependant la reine *Mo-li* (*Mallika*) ayant appris la chose, se dit : Comment un dévot Bouddhiste comme *Sudatta*, garde-t-il chez lui une femme aussi impie ?

Elle fit appeler l'épouse de *Sudatta*, et lui dit :

— Votre esclave parle mal du *Buddha*, de sa doctrine et de ses moines ; pourquoi ne la congédiez-vous pas ?

— Elle est si fidèle, dit la dame. Essayons de la faire convertir par le *Buddha*.

— Bien, dit la reine ; justement demain le *Buddha* doit venir chez moi ; envoyez votre esclave.

Ainsi fut fait. Mais, quoi que le *Buddha* lui dît, la vieille resta récalcitrante.

Les vies chinoises du Buddha

— Il y a quelque chose entre elle et moi, un reliquat de nos existences passées, dit le *Buddha* ; elle se rendra à *Rāhula*, non à moi.

Dès que *Rāhula* eut entrepris sa conversion, la vieille l'écoula volontiers. Elle fit sa profession de foi, accepta les cinq préceptes, et atteignit au degré d'adepte laïque.

@

Sudatta décide son ami à inviter le *Buddha*.

@

Sudatta avait un ami adepte d'une secte hétérodoxe, lequel ne croyait pas au *Buddha* et à son pouvoir sur les maladies. Un jour cet ami étant tombé gravement malade, *Sudatta* l'exhorta à demander la santé au *Buddha*.

— J'ai toujours vénéré les dieux du ciel et de la terre, dit le malade ; je ne veux pas changer.

Cependant le mal de son ami empirant toujours, *Sudatta* revint à la charge et lui dit :

— Mon maître le *Buddha* porte bonheur à tous ceux qui le voient. Invitez-le. Il conjurera votre mal, puis vous ferez ce qu'il vous aura dit. Vous voyez bien que vous ne guérissez pas. Je vous donne ce conseil, par amitié, et pour votre bien.

— Comme vous voudrez, dit le malade vaincu ; invitez pour moi le *Buddha* et ses moines.

Sudatta demanda donc au *Buddha* de vouloir bien faire une visite à son ami. Dès que la lumière qui émanait du corps du *Buddha* atteignit le malade, celui-ci se sentit mieux.

Le *Buddha* lui dit :

— C'est mal agir, que de ne pas se soigner quand on est malade. C'est mal agir, que de se rendre malade par son imprudence. C'est mal agir, que d'abuser de sa

Les vies chinoises du Buddha

santé. Quand on est malade, il faut employer les moyens raisonnables, en temps voulu. Les maladies se traitent par les médicaments, les maléfices se traitent par les exorcismes, servir les Saints et profiter de leurs enseignements guérit de tout.

Quand le notable eut entendu ce discours, son cœur fut rempli de paix, et son corps se trouva parfaitement guéri.

@

Festin donné au *Buddha*, par piété filiale.

@

Un grand notable nommé *Siou-louo-t'ouo* (*Surata*), extrêmement riche, croyait fermement au *Buddha*, et lui était très dévot. Il avait fait serment d'inviter le *Buddha* et ses moines, chaque année, au huitième jour de la dernière lune. Quand il fut à son lit de mort, il enjoignit à son fils et à ses petits-fils, de continuer à faire comme il avait fait.

Dans la suite son fils *Pi-louo-t'ouo* (*Virata*) s'appauvrit petit à petit. Une fois, quand le terme fut arrivé, il se trouva n'avoir pas l'argent nécessaire pour le festin d'usage, ce qui le contrista beaucoup.

Cependant le *Buddha* envoya *Maudgalyāyana* demander à *Virata* :

— Qu'en sera-t-il, cette année ?

Virata répondit :

— J'ai promis à mon père mourant, qu'il en serait de même chaque année ; veuillez donc me faire l'honneur de venir comme à l'ordinaire.

Alors *Virata* engagea sa femme comme servante pour cent pièces d'or, fit les emplettes et prépara le festin. Le *Buddha* et ses moines furent fêtés par lui cordialement, sans qu'il laisse paraître le moindre signe de gêne ou de tristesse.

Les vies chinoises du Buddha

La nuit suivante, ses magasins et ses caisses se trouvèrent soudain remplis, comme ils l'avaient été jadis au temps de sa plus grande fortune.

A cette vue, *Virata* et sa femme éprouvèrent une joie mêlée de crainte. Ils appréhendaient que si l'autorité les interrogeait sur la provenance de ces richesses, leur réponse ne satisferait pas, et qu'ils seraient peut-être soupçonnés de vol. Ils allèrent donc consulter le *Buddha*.

— Soyez tranquilles, leur dit celui-ci, et usez sans crainte de ces biens. Comme ils sont la récompense de votre obéissance aux ordres de votre père mourant, ils ne sauraient devenir pour vous une cause de malheur.

Après cet événement, *Virata* et sa famille crurent au *Buddha* encore plus fermement que jadis.

Un Brahme s'endette, pour traiter le *Buddha*.

@

A *Rājagriha*, le peuple assemblé décida une cotisation, chacun donnant cent pièces de monnaie, pour préparer un festin au *Buddha* et à ses moines. Un Brahme nommé *Ki-t'euou* (*Ketu*), que tous savaient très pauvre, fut renvoyé de l'assemblée, comme ne pouvant pas fournir la quote-part requise. Profondément mortifié, le Brahme rentra chez lui et dit à sa femme :

- On m'a congédié, parce que je n'ai pas pu payer ma part d'une cotisation en faveur du *Buddha*.
- Emprunte à un tel, pour dix jours, la somme nécessaire, dit sa femme, en donnant ma personne comme caution.

Le Brahme suivit le conseil de sa femme, et reçut cent pièces de monnaie, qu'il porta aussitôt à l'assemblée populaire.

- Trop tard, lui dit-on ; la souscription est close.

Alors le Brahme accompagné de son épouse, alla trouver le *Buddha*, se prosterna devant lui, et lui conta sa malechance.

Voulant honorer la générosité de cet homme, le *Buddha* lui dit :

- J'irai demain prendre mon repas chez toi, avec mes moines. Invite le roi à être ton convive. Je pourvoirai moi-même à tout.

Les vies chinoises du Buddha

Le Brahme obéit et invita le roi, Cependant *Indra* chargea *Vaisramāna* de préparer le festin, et *Visvakarman* de disposer la salle. Les deux dieux dirent de leur mieux.

Le lendemain, le *Buddha* avec tous ses moines, le roi avec tous ses ministres, furent les hôtes du Brahme *Ki-t'éou*. Après le repas, le *Buddha* exposa de belles et profondes doctrines, qui remplirent d'aise le cœur de tous les assistants.

@

Un vieux mendiant rencontre le *Buddha*.

@

Un jour que le *Buddha* entrait à *Srāvastī*, il vit un vieux Brahme qui allait de porte en porte, avec un bâton et une écuelle, mendiant quelque nourriture.

— Comment se fait-il, qu'il te faille mendier ainsi ? demanda le *Buddha* au vieillard.

— C'est que, dit celui-ci, j'ai marié mon fils, et lui ai donné tout mon bien ; il ne me reste donc plus qu'à mendier.

— As-tu encore assez de mémoire, demanda le *Buddha*, pour redire à ton fils quelques vers ?

— Je pense que oui, dit le vieillard.

— Alors écoute bien, dit le *Buddha*. Tu lui diras : Quand un fils me naquit, je me réjouis... Je travaillai dur, pour lui amasser une fortune... Je le mariaï, lui donnai tout, et maintenant je mendie... Les pauvres gens à la porte desquels je quête... disent : le fils de cet homme est un *raksha* à figure humaine... Même au vieux cheval devenu inutile... on donne son grain et son foin... Et voilà un fils jeune, qui laisse mendier son vieux père... et le réduit à devoir se défendre lui-même, avec un bâton... contre les taureaux sauvages et les méchants chiens... errant, en danger de tomber dans les fosses et dans les puits.

Les vies chinoises du Buddha

Obéissant au *Buddha*, le vieux Brahme alla à la porte de son fils, et récita ces vers.

Pénétré de honte, le fils sortit, embrassa son vieux père, le fit entrer, le baigna, l'habilla, et lui dit que désormais il était le maître de la maison.

Très heureux, le vieillard se dit : C'est à ce que le *Buddha* m'a appris, que je dois ce bonheur. Je dois donc au *Buddha* l'offrande que le *Veda* prescrit pour le maître, c'est-à-dire un habit neuf... Et le vieillard alla porter au *Buddha* un vêtement, qu'il lui offrit prosterné, en le remerciant de sa charité.

Le *Buddha* accepta l'offrande, consola encore le vieillard, et édifia par ses bonnes paroles tous les assistants.

@

Le *Buddha* décide quel est le pire des maux.

@

Quatre moines du couvent *Jetavana*, discutèrent un jour sur la pire souffrance de ce monde.

- C'est l'amour, dit l'un.
- C'est la faim, dit le second :
- C'est la haine, dit le troisième.
- C'est la crainte, dit le quatrième.

Et ils se disputèrent, chacun soutenant son opinion.

Soudain le *Buddha* survint, et leur demanda le sujet de leur contestation. Quand tous lui eurent exposé leur idée :

— Vos raisons, leur dit-il, ne vont pas jusqu'au fond du sujet. Tous les maux viennent de ce que l'on a un corps. L'amour, la faim, la haine d'un ennemi, la peur d'un malheur, et toutes les autres souffrances, n'atteignent un être, que parce qu'il a un corps. Le corps est la racine et l'origine de tous les maux, de toutes les peines, de tous les soucis. L'égoïsme et sa suite la série des morts et des renaissances, tout cela vient du corps. Le pire des maux, c'est d'avoir un corps. Donc, qui veut se tirer de la souffrance, doit chercher, par la pratique de l'abstention et de l'abstraction, le repos final dans l'extinction, qui est le bonheur suprême.

Les vies chinoises du Buddha

« Jadis quatre animaux qui vivaient ensemble dans une caverne, discutèrent le même sujet. C'est l'amour irrésistible qui est le plus dangereux des maux, dit la colombe. C'est la faim qui pousse dans les filets et les pièges, dit le corbeau. C'est la haine envenimée, dit le serpent. C'est la peur perpétuelle, dit la gazelle... Non, dit un moine, qui les avait écoutés ; le pire des maux, c'est d'avoir un corps.

@

Le *Buddha* décide quelle est la meilleure joie.

@

Alors que le *Buddha* faisait un séjour au couvent du *Jetavana* près de *Srāvastī*, quatre jeunes moines prirent leur récréation dans le parc. Arbres et buissons étaient en fleur, et leur parfum embaumait l'air. Cette circonstance amena les quatre moines, à discuter sur la plus grande joie du monde. L'un dit, c'est se promener, au printemps, dans un jardin fleuri. L'autre dit, c'est être attablé à un grand banquet, avec toute sa parenté. Le troisième dit, c'est être riche, mener grand train, attirer tous les yeux par son faste. Le quatrième dit, c'est avoir des femmes belles et décentes, et vivre avec elles dans le plaisir.

Soudain le *Buddha* parut au milieu des discoureurs, et leur dit :

— Ce que vous tenez pour les plus grandes joies du monde, ce sont des choses vaines, parfois dangereuses, toujours éphémères. Au printemps avec ses fleurs, succède l'automne qui fait tomber même les feuilles. A la fin d'un banquet, les convives se séparent. D'une grande fortune partagée entre plusieurs héritiers, il ne reste presque rien. L'amour des femmes est empoisonné par les jalousies, et cause les renaissances. Au plaisir succède la douleur ; toute possession est accompagnée de crainte. Ne pas aimer, ne rien posséder, voilà le moyen de vivre sans douleur et sans crainte. Quiconque cherche à acquérir pour jouir,

Les vies chinoises du Buddha

s'attire des misères sans nombre, met en danger sa vie et celle des siens, se plonge dans les voies d'expiation pour ses existences subséquentes.

A ce discours, l'esprit des quatre jeunes moines s'illumina. Ils comprirent qu'il n'y a de bonheur, que dans l'extinction des désirs, non dans leur assouvissement. Ils eurent honte de leur inintelligence passée, s'appliquèrent à progresser, tendirent résolument à l'inaction absolue, atteignirent le degré d'*arhat*.

@

Avis du *Buddha* sur les sacrifices.

@

Dans un pays voisin de l'Inde, le roi nommé *Ho-mei* était sectateur d'une religion qui pratiquait des sacrifices d'êtres vivants. La mère du roi étant tombée malade, et les remèdes ne produisant aucune amélioration, le roi convoqua les Brahmanes et leur dit :

— Voici que ma mère, malade depuis longtemps, ne recouvre pas la santé ; quelle est la raison de cette chose ?

— C'est, dirent les Brahmanes, l'influence néfaste des astres, et un désordre dans la nature.

— Alors, que faire ? demanda le roi.

— Offrir aux dieux, dirent les Brahmanes, un sacrifice de cent bœufs chevaux porcs et moutons, et votre mère guérira.

Le roi donna aussitôt ses ordres, et cent victimes furent conduites au lieu du sacrifice.

Le cœur du *Buddha* fut ému de compassion, et pour la bêtise du roi, et pour le sort de ces animaux. Il se porta à la rencontre du cortège. Le roi le salua.

— Qu'allez-vous faire ? demanda le *Buddha*.

— Offrir une hécatombe aux dieux pour la guérison de ma mère, répondit le roi.

Les vies chinoises du Buddha

Le *Buddha* dit :

— Le travail produit les moissons, l'aumône produit la richesse, la miséricorde produit la longévité, l'étude produit la sagesse. Chacun récolte ce qu'il a semé. Et vous prétendez obtenir une bénédiction par un acte barbare, prolonger une vie en en détruisant plusieurs ? Sachez qu'un seul acte de charité, rapporte plus que cent années de sacrifices offerts aux dieux...

Et ce disant, le *Buddha* émit ces rayons de lumière, qui témoignaient de la vérité de ses assertions, dans les grandes circonstances.

Le roi se convertit sur place, détesta son ignorance passée, décommanda le sacrifice. Aussitôt sa mère se trouva guérie. Devenu fervent bouddhiste, le roi traita son peuple avec affection, et s'adonna à toutes les bonnes œuvres. Son royaume devint très prospère, et lui-même vécut dans la joie.

@

Conversion d'un boucher.

@

Cependant les chefs des sectes adverses cherchaient toujours un prétexte pour dénigrer le *Buddha*. Un jour ils convinrent entre eux de le faire inviter avec ses moines, par un boucher qui tuerait plusieurs bêtes en vue de ce festin. Si le *Buddha* accepte l'invitation, se dirent-ils, par le fait même il aura agréé la tuerie, et nous l'accuserons d'inconsistance dans sa doctrine.

Le boucher invita le *Buddha*. Celui-ci accepta par cette formule : quand le fruit est mûr, il tombe de l'arbre ; quand le *karma* est parfait, l'être est sauvé.

Le boucher prépara son festin. Les Brahmanes exultèrent.

— Nous le tenons, dirent-ils. Désormais, s'il dit qu'on peut tuer pour manger de la viande, nous le traiterons de cruel et de gourmand. S'il dit qu'on ne peut pas, nous dirons qu'il a sciemment profité d'un crime...

Et ils s'attroupèrent devant la maison du boucher, pour jouir de leur triomphe.

Le *Buddha* arriva avec ses moines, but et mangea. Le repas terminé, quand le moment de faire son exhortation fut venu, lisant dans les cœurs des assistants que beaucoup touchaient à la délivrance, le *Buddha* tira sa langue ¹ et s'en couvrit le visage, puis émit des rayons de lumière qui éclairèrent toute la ville.

Les vies chinoises du Buddha

Ensuite, devant l'auditoire déjà gagné par cette exhibition, avec une voix d'une suavité merveilleuse, le *Buddha* récita les stances suivantes...

« D'après tous les maîtres, c'est la doctrine (non la nourriture) qui vivifie le corps... Ignorants et jaloux, pourquoi m'imputez-vous à mal, d'avoir mangé de la viande ?... Celui qui a fait le mal, récolte le malheur ; comme celui qui a semé une graine vénéneuse, récolte le poison... Qui a fait le bien, récolte du bonheur ; comme celui qui a semé une plante aux fruits savoureux... Qui fait le mal, sera puni ; qui fait le bien, aura sa récompense ; chacun à son heure, quand le fruit sera mûr ².

Confondus et éclairés par ces paroles, les Brahmanes se précipitèrent aux pieds du *Buddha*, et lui demandèrent à être reçus comme moines, ce qui leur fut accordé. Le boucher et sa famille devinrent adeptes laïques, et furent désormais honorés par leurs concitoyens, même par ceux de caste supérieure.

@

¹ Un des 32 signes corporels du Buddha. Cette langue immense symbolise la puissance de sa parole, comme la lumière qui jaillit de son corps ou de son front représente l'éclat de sa doctrine.

² Celui qui tue, pêche ; celui qui mange la viande, est sans faute, s'il n'a pas coopéré. Le boucher a péché en tuant, et mérite en régaland le Buddha. Après sa mort, il expiera son péché dans les enfers, puis sera réincarné à un degré supérieur, pour sa libéralité.

Conversion de pêcheurs.

@

Au sud-est de *Srāvastī* coule le Gange, le grand fleuve très large et très profond. Au bord du fleuve, un village peuplé de pêcheurs, n'avait pas encore entendu parler du salut. Ces gens-là ne pensaient qu'à prendre du poisson, à le vendre, et à jouir de l'argent ainsi gagné. Cependant son coup d'œil transcendant ayant appris au *Buddha* qu'ils étaient proches du salut, il se rendit près de leur village, et s'assit au pied d'un arbre, lumineux et majestueux à son ordinaire. Les pêcheurs l'ayant vu, le saluèrent. Après les banalités d'usage, le *Buddha* les fit asseoir, et leur exposa sa doctrine. Ils la comprirent, mais n'y crurent pas. Pour vaincre leur incrédulité, le *Buddha* créa un homme irréel, lequel vint à lui de l'autre rive, marchant sur la surface des eaux, qui ne le mouillaient que jusqu'à la cheville. Quand il fut arrivé, le fantôme se prosterna devant le *Buddha* et le salua, tandis que les pêcheurs stupéfaits se disaient : Jamais on n'a vu un homme marcher ainsi sur l'eau.

— Par quelle vertu avez-vous fait cela ? demandèrent-ils au nouveau-venu.

Celui-ci leur dit :

— J'habite au sud du fleuve. Ayant appris que le *Buddha* était ici, le désir de me faire instruire par lui, m'a poussé à venir le voir. Le Gange m'ayant arrêté, je demandai aux riverains si je pourrais le passer à gué. Vous n'aurez de l'eau que jusqu'à la cheville, me dirent-

Les vies chinoises du Buddha

ils (par moquerie). Je crus fermement ce qu'ils me disaient, et m'engageai sur le fleuve. Malgré sa grande profondeur, je l'ai passé, n'ayant de fait de l'eau que jusqu'à la cheville.

— Effet de votre foi, dit le *Buddha*, en le louant. La foi vous a porté par-dessus le Gange. La foi porte de même ceux qui croient, par-dessus l'abîme de la mort, et de vie en vie jusqu'au terme.

Alors les pêcheurs devenus croyants, firent tous la triple profession de foi, acceptèrent les cinq préceptes, et devinrent adeptes laïques.

@

Conversion de chasseurs.

@

Dans le pays de *Rājagriha*, il y avait des montagnes, dont les habitants gagnaient leur vie en chassant. Désirant les sauver, le *Buddha* se rendit chez eux, et s'assit sous un arbre, rayonnant à son ordinaire, au point d'éclairer les bois et les rochers de reflets dorés. Les hommes étaient tous partis pour la chasse ; seules les femmes et les filles étaient à la maison. La lumière les ayant attirées, elles saluèrent le *Buddha*, qui leur expliqua, que tuer un être vivant est un péché, que pratiquer la charité est un mérite, que tout amour finit par une séparation, etc.

— Mais, lui dirent ces femmes, tout le peuple des montagnes se nourrit de viande, et vit de tuer par conséquent.

Le *Buddha* dit :

— Tous les *Buddha* anciens ont exhorté les hommes à se nourrir de végétaux. Je ne parlerai pas autrement qu'eux. Pourquoi entretenir sa vie aux dépens de celle des autres êtres, et se condamner ainsi à renaître dans les voies d'expiation ? Se nourrir de végétaux, fortifie le corps et prolonge la vie ; se nourrir de chair, rend malade et fait mourir tôt. Se nourrir de végétaux, est œuvre méritoire ; tuer pour se nourrir de viande, est péché.

Les vies chinoises du Buddha

Cependant les chasseurs étant revenus, et ayant trouvé le *Buddha* au milieu de leurs femmes et filles, leur premier mouvement fut de le percer de leurs flèches. Mais leurs femmes les arrêchèrent et dirent :

— C'est un saint homme ! gardez-vous de mal penser de lui.

Les chasseurs firent alors des excuses au *Buddha*, et lui souhaitèrent la bienvenue. Il leur répéta ce qu'il avait dit à leurs femmes, sur le mérite de ne pas tuer, sur le péché de donner la mort, sur la charité envers tous les êtres, sur la renaissance dans les cieux de *Brahmā* de ceux qui l'auront pratiquée.

Tous les chasseurs écoutèrent ce discours avec plaisir, crurent, et acceptèrent les cinq préceptes.

@

Transformation d'un monstre.

@

Un notable de *Srāvastī* eut un fils aussi laid qu'un démon. Sa laideur augmentant avec les années, ses parents le chassèrent. Ne pouvant mendier, parce que tout le monde fuyait à sa vue, le monstre se réfugia dans les forêts des montagnes, et vécut de fruits sauvages, que les animaux terrifiés à son aspect lui abandonnaient.

Le *Buddha* qui connut l'existence de cet être dégradé, par sa science transcendante, résolut de le sauver. Il se transporta avec ses moines, dans la forêt qu'il habitait. A sa vue, le monstre s'enfuit. Alors, après avoir enjoint à ses moines de méditer assis sous un arbre, par sa vertu transcendante le *Buddha* se transforma en un homme aussi laid que celui qu'il voulait gagner, et se remit à sa recherche. Cette fois le monstre se laissa approcher. Les deux causèrent, puis mangèrent ensemble dans l'écuelle du *Buddha*. Quand le repas fut fini, celui-ci reprit sa forme naturelle.

— Comment avez-vous fait, pour devenir soudain si beau ? demanda le monstre.

— J'ai désiré vivement devenir pareil à ces hommes, que vous voyez assis là-bas sous un arbre, plongés dans la méditation, dit le *Buddha*.

Les vies chinoises du Buddha

Aussitôt le monstre formula le même désir, et se trouva subitement transformé ¹. Plein de reconnaissance, il se prosterna aux pieds du *Buddha* qui l'instruisit. A la fin de l'instruction, il demanda à être reçu moine.

— Sois le bienvenu !

lui dit le *Buddha*. On lui coupa les cheveux. Il revêtit la robe, devint un excellent moine, et atteignit au degré d'*arhat*.

@

¹ Ce bon désir ayant annulé le karma mauvais, qui l'avait fait naître si laid.

Brigands convertis.

@

Une bande de brigands désolant le pays de *Srāvastī*, le roi mit ses troupes à leur poursuite. Ils furent tous pris et condamnés à mort. Alors ils invoquèrent à grands cris le *Buddha*. L'ouïe transcendante de celui-ci entendit ces cris, et il envoya *Ananda* dire au roi :

— Souverain d'un peuple d'hommes, vous devez aimer vos sujets comme des enfants ; ne tuez donc pas ces brigands.

Ananda fit sa commission, et expliqua au roi, que, tuer un homme étant un grand péché, en tuer plusieurs serait un péché énorme.

— Soit, dit le roi, je leur donnerai la vie, si le *Buddha* peut changer leurs cœurs.

Ananda rapporta au *Buddha* cette parole du roi. Le *Buddha* lui dit :

— Retourne, et dis au roi de les lâcher, car je garantis qu'ils changeront de mœurs.

Alors le roi fit conduire tous ces brigands au *Buddha*, chargés de liens comme ils étaient, sans les délier. Avant d'être arrivés en sa présence, au moment où ils virent de loin le *Buddha* assis, les brigands se trouvèrent délivrés, tous leurs liens étant tombés d'eux-mêmes. Ils coururent à lui, et se prosternèrent à ses pieds. De son regard transcendant, le *Buddha* examina leur

Les vies chinoises du Buddha

karma. Il les instruisit sur la sanction des actes, sur les causes de la souffrance, sur le chemin de la délivrance, sur le fruit des cinq préceptes, etc. Sur place tous devinrent adeptes-laïques. Puis le *Buddha* leur demanda :

— Ne voudriez-vous pas devenir moines ?

— Ah ! dirent-ils tous, si jadis nous nous étions faits moines, au lieu de nous faire brigands, nous n'aurions pas eu tant de malheurs. Veuillez avoir la bonté de nous sauver.

— Soyez les bienvenus, moines !

leur dit le *Buddha*. Ils furent tonsus, habillés, munis d'une écuelle, formés à l'observance, et devinrent bons moines.

@

127

Admission d'un paria.

@

Dans la ville de *Srāvastī*, vivait un homme de la dernière caste, qui gagnait sa vie en vidangeant. Le *Buddha* l'ayant vu, l'appela à lui.

— Je dois vous avertir, lui dit l'homme, qu'ayant porté des ordures, je ne suis pas assez pur pour vous approcher.

— Et moi, dit le *Buddha*, je veux te sauver.

Cela dit, le *Buddha* le prit par la main, le mena à la rivière, le lava, puis le conduisit au couvent du *Jetavana*, convoqua tous les moines, et reçut ce *paria* dans son Ordre. Dur à lui-même, ne craignant aucune peine, le nouveau moine fit des progrès extraordinairement rapides. Au bout de dix jours, il fut *arhat*, doué des dons extraordinaires.

Quand le roi apprit que le *Buddha* avait reçu un *paria* dans son Ordre, il se dit : Jusqu'ici tous ses disciples étaient des nobles de haute caste ; désormais, quand on les recevra chez soi, on ne saura plus à qui l'on aura affaire ; et, entre eux, comment se traiteront-ils ?.. Cette fois, le *Buddha* a mal agi ; je vais le lui dire.

Comme il allait pour chercher le *Buddha*, le roi vit un moine, assis sur un rocher, occupé à raccommoder ses habits usés, entouré de *deva* qui le vénéraient. Quand le moine vit venir le

Les vies chinoises du Buddha

roi, par respect il disparut dans le rocher, d'où il ne sortit que quand le roi eut passé.

Arrivé en présence du *Buddha*, le roi lui demanda :

— Qui est ce moine extraordinaire ?

— C'est, dit le *Buddha*, l'ex-vidangeur, dont vous vouliez me reprocher l'admission. Il ne faut pas juger d'un homme d'après sa caste, sa condition, sa parenté. L'homme est ce qu'est le *karma*, qui l'incarna dans le sein de sa dernière mère.

— Je comprends alors, dit le roi, que ce *paria* ait pu obtenir, et si vite, les dons extraordinaires. Quand il se présentera chez moi avec les autres moines, je ne ferai aucune différence entre lui et eux ¹.

@

¹ Le Buddha combattit le préjugé des castes, avec une intrépidité et une constance héroïques. Voyez numéro 75.

Origine des offrandes d'aliments aux *preta* faméliques.

@

Un jour *Ananda* très ému vint trouver le *Buddha* et lui dit :

— La nuit dernière j'ai vu un *preta*, extrêmement émacié et affreusement laid, exhalant des flammes de son gosier étroit comme une aiguille, les cheveux épars, les poils et les ongles très longs, le corps ballonné, qui me dit : dans trois jours tu mourras et deviendras comme moi... Comment pourrais-je éviter ce sort ? lui demandai-je... Le spectre me dit : En offrant des aliments aux *preta* nombreux comme les grains de sable du Gange... Cela dit, il disparut... Vénérable, que dois-je faire ?

— Sois tranquille, ne crains rien, dit le *Buddha*. Je vais t'apprendre un charme (*dhāranī*) puissant.

Après lui avoir appris à réciter le charme, le *Buddha* continua :

— Dispose maintenant des aliments et des boissons sur un grand plateau. Ensuite, debout à l'intérieur de la porte, étendant le bras au dehors dans la rue, tu réciteras sept fois la formule, en frappant sept fois du doigt le plat posé par terre. Enfin tu jetteras le contenu du plat dans les quatre directions de l'espace, en offrande aux *preta* nombreux comme les grains de sable du Gange. Par la vertu de ton intention, ces

Les vies chinoises du Buddha

aliments foisonneront, au point que chacun de ces innombrables *preta* en obtiendra quarante-neuf boisseaux. De plus, tous ceux qui auront joui de ton offrande, seront délivrés de leur existence infernale, et renaîtront dans les cieux ¹.

Tout disciple du *Buddha* qui fera celle offrande aux *preta* faméliques, gagnera par là pour lui-même un très grand mérite, restera longtemps sain et dispos, vivra jusqu'à un âge avancé, sera protégé par tous les êtres qu'il aura délivrés alors qu'ils étaient *preta*, passera ses jours heureux et en paix.

@

¹ Fondement de la doctrine d'Amogha, devenue si populaire en Chine. Elle fut inventée douze siècles après la mort du Buddha, qui la prêche ici.

Maudgalyāyana secourt sa mère.

@

Aussitôt que *Maudgalyāyana* eut acquis les dons transcendants (parmi lesquels celui de pouvoir se transporter partout à volonté), il résolut de sauver ses parents défunts, par reconnaissance pour les bienfaits qu'il avait reçus d'eux dans son enfance. Il ne trouva pas son père (réincarné) ; mais, avec son œil transcendant, il découvrit celle qui avait été sa mère, parmi les *deva* faméliques, privée de toute nourriture, maigre comme un squelette. Ému de pitié, il remplit son écuelle d'aliments, et se transporta dans les enfers, auprès de sa mère. Elle prit l'écuelle de la main gauche, et y plongea les doigts de la main droite. Les aliments saisis n'avaient pas atteint sa bouche, qu'ils étaient déjà changés en braise ardente.

Jetant des cris de désespoir, *Maudgalyāyana* revint sur la terre, et conta son affliction au *Buddha*. Celui-ci lui dit :

— De lourds péchés pèsent sur ta mère. A toi seul, tu ne pourras pas la délivrer, et des pleurs ne suffiront pas pour procurer cette délivrance. Pour l'opérer, il faudra le concours de l'Ordre ¹.

« Voici comment il faudra s'y prendre, pour délivrer les morts de leurs souffrances, Le quinzième jour de la

¹ Dans le Bouddhisme, pas d'intercession, puisqu'il n'y a pas de Dieu. Les grâces s'obtiennent par communication, un être possesseur de mérites surabondants, cédant quelque chose du sien à celui qui l'implore, éteignant sa dette ou l'enrichissant. De tous les hommes, les moines vertueux sont censés être les plus riches en mérites.

Les vies chinoises du Buddha

septième lune, les enfants pieux prépareront un grand repas, pour le profit de leurs parents encore vivants, et des sept générations de leurs ancêtres déjà défunts. Ils disposeront le repas sur un grand plat, qu'ils offriront à des moines vertueux. Quand ceux-ci le consommeront, et les parents vivants, et les ancêtres défunts, recevront de grands avantages. Les vivants vivront sains et longtemps ; les défunts tirés des voies d'expiation, renaîtront dans les cieux. Que les enfants pieux, disciples du *Buddha*, se souviennent de cela, et n'omettent pas de faire, le quinze de la septième lune, cette offrande qu'on appellera *Ullambana*.

@

Le *Buddha* sauve un enfant.

@

Un notable de *Srāvastī* nommé *Ts'ai-tei*, avait un enfant âgé de cinq ans, auquel il avait appris l'invocation « *Salut à toi Buddha !* »

Un démon anthropophage affamé, saisit un jour l'enfant. Dans sa frayeur, celui-ci cria : « *Salut à toi Buddha !* »

Malgré tous ses efforts, le démon ne put pas l'avalier. Alors il jeta sur lui des flammes par ses yeux. L'enfant cria de nouveau : « *Salut à toi Buddha !* »

Cette fois l'oreille transcendante du *Buddha* entendit son appel. Il se transporta dans la jungle marécageuse où le démon avait porté l'enfant, et l'éclaira de sa lumière. Le démon attaqua le *Buddha* à coups de pierres. Alors, se plongeant dans la méditation du feu, le *Buddha* brûla la jungle et dessécha le marais. Le démon ne livrant pas encore l'enfant, le *Buddha* dut appeler *Vajrapāni*, lequel brandit sa massue, et l'abattit sur le front du démon. Alors, embrassant l'enfant pour se protéger contre les coups de *Vajrapāni*, le démon demanda grâce au *Buddha*. Celui-ci le reçut à merci.

— Tu vas, clama *Vajrapāni*, faire la profession de foi et accepter les cinq préceptes, ou je t'écrase.

Les mains jointes, le démon dit au *Buddha* :

— J'ai vécu jusqu'ici de dévorer des hommes ; comment vivrai-je quand j'aurai promis de ne plus tuer ?

Les vies chinoises du Buddha

— Promets toujours, dit le *Buddha*. J'imposerai à mes disciples de te donner de la viande. Tu en recevras de quoi manger ton soûl, tant que mon Ordre subsistera.

Très content, le démon anthropophage salua, fit la profession de foi et voua les cinq préceptes. Puis il remercia *Vajrapāni* en ces termes :

— C'est par votre grande vertu, que j'ai obtenu une place au festin de la loi sublime.

@

Vajrapāni invite le Buddha.

@

En ce temps, *Vajrapāni* dit au *Buddha* :

— Ayez la bonté, grand Saint, de venir dans mon désert, d’entrer dans mon humble demeure, et d’y accepter un pauvre repas, après lequel vous prêcherez les démons de toute sorte qui sont sous mes ordres, et les rendrez, s’il est possible, moins haineux et moins cruels.

Le *Buddha* accepta l’invitation. Après le repas, *Vajrapāni* lui dit :

— Faites-nous la grâce de nous prêcher la loi.

Le *Buddha* dit :

— Ayez une foi ferme en ma doctrine, gardez mes préceptes, jugez des choses d’après la saine raison, ayez toujours devant les yeux la sanction à venir, soyez résolu à mourir plutôt que de commettre une injustice, ne tuez pas, ne volez pas, ne commettez pas d’impudicités, ne proférez ni mensonges ni calomnies ni injures, ne soyez ni envieux ni jaloux, ne vous mettez pas en colère, ne commettez aucun des dix crimes, pratiquez les dix bonnes œuvres, efforcez-vous de porter autrui à la foi et au bien. Voyez l’exemple que vous donnent les moines, qui gardent les préceptes et pratiquent les vertus, par amour pour la perfection.

Les vies chinoises du Buddha

Considérez aussi les adeptes laïques du *Buddha*, si modestes, si morigénés, si zélés pour le bien d'autrui. Tous ces hommes savent, que faire le bien procure le bonheur, que garder les préceptes fait renaître dans les cieux, que la méditation produit la sagesse, que l'exercice fait parvenir à la vertu. Donner l'aumône fait renaître riche, tandis que l'avarice fait renaître *preta*. La patience est mère de la concorde. Le péché conduit aux enfers. La colère est chose hideuse, la paresse déshonore. L'irréflexion fait commettre des fautes, l'ignorance produit les ténèbres. Le bien et le mal avec leurs sanctions, résultent des pensées des paroles et des actes.

Ce discours adoucit les mœurs de *Vajrapāni* et de ses démons, et les mit sur la voie du salut ¹.

@

¹ Emprunt fait à l'Hindouïsme, par l'école Yogacarya.

Harītī cherche son enfant.

@

Harītī, la femme du grand deva *Pandāka*, avait mis au monde cinq cents fils, tous forts et habiles. Le dernier, *Pingala*, extrêmement bien fait, était le favori de sa mère. Or *Harītī* était une ogresse, qui dévorait les enfants des autres. Le peuple porta plainte au *Buddha* contre elle. Par compassion pour les victimes de l'ogresse, le *Buddha* prit *Pingala*, et l'enferma sous son écuelle. Cependant l'ogresse extrêmement affligée, chercha son fils partout, durant sept jours entiers. Ayant entendu dire que le *Buddha* savait tout, elle vint enfin lui demander ce qu'était devenu son fils. Le *Buddha* lui dit :

— Tu as cinq cents fils. De ce nombre, tu n'en as perdu qu'un, et te voilà si affligée. Songe combien doivent souffrir ceux qui n'ont qu'un ou peu d'enfants, quand tu les leur dévores.

— Si je retrouve mon *Pingala*, dit l'ogresse, je ne dévorerai plus aucun enfant.

Alors le *Buddha* dit à l'ogresse, que son enfant chéri était enfermé sous son écuelle. Aussitôt tous les fils de l'ogresse s'efforcèrent, mais en vain, de soulever l'écuelle, pour le délivrer. L'ogresse dut encore supplier le *Buddha*. Celui-ci lui dit :

Les vies chinoises du Buddha

— Si tu fais la profession de foi et acceptes les cinq préceptes ; si tu fais vœu spécialement de ne plus tuer aucun enfant, je te rendrai le tien.

L'ogresse fit tout ce que le *Buddha* lui demandait. Alors le *Buddha* lui rendit son *Pingala*, puis il lui dit :

— Cette fois garde tes promesses mieux que jadis. Fille d'un roi, au temps du Buddha *Kāsyapa*, tu avais promis alors de garder les préceptes, et tu n'en as rien fait. C'est pour cela que tu es renée ogresse, depuis lors.

@

Offrande d'un peu de poussière.

@

Le *Buddha* étant allé en ville, avec *Ananda*, pour quêter sa nourriture, vit une bande de petits enfants qui jouaient dans la rue. Ils construisaient, avec de la terre, des magasins et des greniers, et y mettaient de la poussière en guise de riz. A la vue du *Buddha*, l'un des petits conçut le désir de lui faire l'aumône. Il tira d'un grenier un peu de la poussière qui représentait du riz, et alla l'offrir au *Buddha*. Celui-ci agréa son offrande en inclinant la tête (plus que son silence ordinaire), et dit à *Ananda* :

— Porte cette poussière au couvent, et emploie-la à frotter le sol de ma cellule.

Amanda fit ainsi. Alors le *Buddha* lui dit :

— Pour le mérite de m'avoir offert ce peu de poussière, cent ans après mon trépas, cet enfant renaîtra roi, et s'appellera *Asoka* ; ceux qui jouaient avec lui, renaîtront à la même époque, pour être ses ministres. Le roi *Asoka* donnera à ma doctrine toute la terre de son royaume, propagera mon Ordre, partagera mes reliques, élèvera en mon honneur un nombre infini de *stūpa*.

— Est-il possible, dit *Ananda*, que l'offrande d'un peu de poussière, lui vaille la gloire d'élever tant de *stūpa* ?

— Un autre mérite antérieur, lui vaudra cette gloire, dit le *Buddha*. Jadis, au temps du Buddha *Pushya*, cet

Les vies chinoises du Buddha

enfant était un roi. Très dévot au *Buddha* d'alors, et voulant le faire connaître de ceux qui ne l'avaient pas vu, il fit modeler en argile un très grand nombre de ses statuettes. C'est pour ce mérite qu'il lui sera donné, alors qu'il sera le roi *Asoka*, d'élever un nombre infini de *stūpa*, pour mes reliques.

@

Effet des aspersions.

@

En ce temps le notable *Candrakīrti* de *Vaisālī* alla trouver le *Buddha* et lui dit :

— Une cruelle épidémie décime le peuple. Les médecins n’y peuvent rien. Ayez pitié de tant le malades.

Le *Buddha* dit :

— A l’Ouest d’ici, dans un monde peu éloigné, vit le Buddha *Amitabha*, avec les deux P’ousa *Avalokitesvara* et *Mahāsthāma*. Leur désir est de faire du bien à tous ceux qui souffrent. Invoque et invite-les, pour le salut du peuple.

Alors, dans la lumière qui rayonnait autour du *Buddha*, le notable eut la vision d’*Amitabha* et de ses deux P’ousa, dans leur gloire et leur puissance. Ils dardaient vers *Vaisālī* des rayons lumineux, qui doraient cette ville.

Les invocations faites, *Avalokitesvara* étant apparu, le peuple de *Vaisālī* lui présenta des rameaux verts et de l’eau pure, pour qu’il les aspergeât. *Avalokitesvara* les exhorta à avoir foi au *Buddha*, à sa doctrine, à son Ordre, et à lui *Avalokitesvara* ¹. Puis il dit au *Buddha* :

— Je vais prononcer sur ce peuple la conjuration (*dhāranī*) composée par les *Buddha* des dix régions,

¹ Amidisme.

Les vies chinoises du Buddha

pour le salut de tous les êtres. Elle est efficace contre tous les fléaux, contre les armes meurtrières, contre les poisons et les maladies.

Aussitôt que *Avalokitesvara* eut prononcé la formule, la ville de *Vaisālī* se retrouva dans son état normal.

@

Offrande de fleurs.

@

Un jour qu'il se promenait près de *Rājagriha*, le *Buddha* rencontra une bande d'esclaves du palais, surtout des femmes et des enfants, que le roi avait envoyés cueillir des fleurs dans la campagne, et qui revenaient avec le produit de leur cueillette. Quand le *Buddha* leur apparut dans sa majesté, comme la lune parmi les étoiles, comme le soleil à son lever, tous l'entourèrent, le saluèrent et lui dirent :

— C'est un rare bonheur de renaître homme, c'est un bonheur plus rare encore de renaître juste au moment où un *Buddha* prêche sur la terre. Que cette rencontre soit notre salut ! Nous sommes de pauvres gens, très maltraités, châtiés ou tués dès que le roi n'est pas content de nous. Mais, quoi qu'il arrive, nous ne laisserons pas perdre la grâce de cette rencontre. C'est à vous que nous offrons les fleurs que nous avons cueillies aujourd'hui. Voilà si longtemps que nous passons de vie en vie, par suite de nos convoitises et de nos actions désordonnées. Que cette rencontre nous tire des voies inférieures, et nous achemine vers un sort meilleur.

Ému par ces paroles, le *Buddha* exposa à ces pauvres gens les plus belles doctrines du *mahāyāna*, les quatre sortes de contemplation, les trois renoncements, etc. Tous ces esclaves les comprirent, conçurent des aspirations sublimes et des intentions

Les vies chinoises du Buddha

solides, et résolurent de tendre à la stabilité. Le *Buddha* dit au chef de la bande, qu'un jour il deviendrait *Buddha* à son tour, et s'appellerait *Fleur transcendante*.

@

La lampe inextinguible.

@

A *Srāvastī* vivait une jeune fille nommée *Nanda*, très pauvre et sans appui. A la vue des offrandes que le roi et tant de riches faisaient au *Buddha*, elle se dit : C'est pour mes péchés passés que je suis renée si pauvre, n'ayant même pas de quoi acheter un peu de bonheur futur.

Après y avoir longtemps pensé avec tristesse et repentir, elle se décida à mendier de porte en porte, pour obtenir de quoi faire elle aussi une petite offrande au *Buddha*. Il lui fallut bien des jours, pour recueillir la valeur d'une piécette d'argent. Dès qu'elle l'eut, elle acheta de l'huile, alla au couvent, et alluma une petite lampe en l'honneur du *Buddha*, en prononçant ce vœu :

« Dans ma pauvreté, j'offre cette petite lampe au *Buddha*, pour qu'il m'obtienne, au cours de mes existences futures, l'illumination qui me délivrera de mes erreurs et me purifiera de mes impuretés.

Durant la nuit suivante, les lampes allumées par les personnes dévotes, s'éteignirent l'une après l'autre, leur huile étant épuisée. Seule la lampe de la pauvre fille continua à brûler, sans que son éclat diminuât. Elle brûlait encore, quand, au matin, *Maudgalyāyana* chargé de nettoyer les lampes, vint pour remplir son cilice. Je vais l'éteindre, se dit-il, pour la rallumer ce soir. Mais, quoi qu'il fût, il lui fut impossible d'éteindre la petite flamme.

Les vies chinoises du Buddha

Le *Buddha* informé, lui dit :

— Tu ne l'éteindras pas. Ce n'est pas de l'huile qui brûle dans cette lampe ; c'est le vœu d'un grand cœur.

La pauvre fille étant revenue pour saluer le *Buddha*, celui-ci lui dit :

— Après une période, tu deviendras *Buddha*, et t'appelleras *Lampe ardente*.

Elle demanda alors à être reçue nonne, ce qui lui fut accordé.

@

Offrande d'une bannière.

@

Dans la ville de *Kapilavastu*, vivait un notable immensément riche. Sa femme lui donna un fils charmant. Le jour de la naissance de cet enfant, une bannière flotta dans le ciel au-dessus de la ville. En conséquence, l'enfant fut appelé *Bhadraka*.

Quand il fut devenu grand, un jour il sortit de la ville, rencontra le *Buddha*, admira ses signes et l'éclat dont il rayonnait, et se prosterna devant lui. Le *Buddha* l'ayant instruit, il devint adepte, rentra chez lui, fit ses adieux à ses parents, et retourna au *Buddha* pour se donner à lui comme moine. Il obtint dans l'Ordre tous les dons transcendants, pratiqua à la perfection toutes les vertus, fut vénéré des *deva* et des hommes.

Un jour le *Buddha* raconta à ses moines l'histoire suivante :

— Jadis un roi ayant recueilli des reliques, éleva sept *stūpa* et en célébra la dédicace. Pour cette fête, un homme offrit une bannière, avec l'intention que ce don lui profitât pour son salut. Il lui profita si bien, que, depuis lors, durant 91 *kalpa*, il ne descendit jamais aux enfers, ne tomba jamais au degré de *preta* famélique, fut toujours ou *deva* ou homme. A chacune de ses renaissances, la bannière dont le don lui valut ce bonheur, flotte au-dessus de son berceau. Maintenant, celui qui l'offrit, habite comme moine parmi nous, et touche à sa délivrance finale. C'est *Bhadraka*.

@

Offrande de toile.

@

En ce temps, le *Buddha* étant entré en ville pour quêter, un Brahme s'aperçut que sa robe était déchirée. Il alla aussitôt dans sa maison, chercher une pièce de toile blanche, qu'il offrit au *Buddha* pour refaire son habit. Celui-ci accepta le don, et dit au donateur :

— Après cent *kalpa*, tu deviendras *Buddha*.

Les assistants s'étonnant qu'un don de si mince valeur eût valu à ce Brahme une si grande promesse, le *Buddha* raconta à *Ananda* l'histoire suivante :

« Jadis un ministre offrit au *Buddha* de son temps, de le traiter durant trois mois entiers, lui et tous ses moines. Le *Buddha* accepta.

Puis le roi fit au *Buddha* la même offre. Le *Buddha* dit au roi :

— J'ai déjà accepté l'offre du ministre.

Le roi dit au ministre :

— Comme je suis le roi du pays, j'ai le droit de passer d'abord.

— C'est moi qui ai invité le premier, dit le ministre. Je pourrais mourir ; le *Buddha* pourrait partir ; des troubles pourraient survenir ; je perdrais ainsi cette

Les vies chinoises du Buddha

occasion exceptionnelle de mériter ; voilà pourquoi je tiens à la priorité.

— Alors, dit le roi, à nous deux traitons le *Buddha* et ses moines, en alternant jour par jour ; toi aujourd’hui, moi demain, et ainsi de suite.

Ainsi fut fait. Mais le ministre donna de plus des habits neufs au *Buddha* et à tous ses moines.

Le ministre de ce temps-là, est actuellement le Brahme qui m’a donné de la toile aujourd’hui. Pour ses mérites passés et présents additionnés, il deviendra *Buddha*, en son temps.

@

L'habit du *Buddha* sauve les *nāga*.

@

Un jour quatre rois des *nāga* (êtres aquatiques), vinrent au *Buddha*, se prosternèrent devant lui et lui dirent :

— Il y a, dans la mer, des *nāga* innombrables, tous réincarnés sous cette forme pour leurs démérites passés. Les *garuḍa* (grands oiseaux) leur font une guerre sans merci, et les dévorent avec leurs épouses et leurs petits. Nous sommes venus pour vous supplier de nous donner la paix.

Le *Buddha* ôta sa robe de dessus, et la donna aux quatre rois en leur disant :

— Partagez-la. Aucun *nāga* qui en portera une parcelle, ne pourra être dévoré par un *garuḍa*. De plus, s'il garde les préceptes, ce *nāga* obtiendra tout ce qu'il désirera.

Alors les quatre rois se dirent intérieurement : Cette robe est petite ; les *nāga* de la mer sont innombrables ; comment pourra-t-il y avoir une parcelle pour chacun d'eux ?

Le *Buddha* qui lisait dans leurs pensées, leur dit :

— La robe suffira pour tous les *nāga* de tous les mondes. C'est la robe d'un *Buddha*. Il y en a pour tous.

De fait, les *nāga* s'étant mis à découper la robe, en détachèrent des milliers et des milliers de parcelles, sans que la

Les vies chinoises du Buddha

robe éprouvât aucune diminution. Tous les *nāga* de la mer en ayant reçu chacun sa parcelle, bénirent le *Buddha* en disant :

— Celui qui a pu faire cette merveille, pourra aussi nous procurer le salut.

Alors tous les *nāga* de la mer firent la triple profession de foi, et se donnèrent tous au *Buddha*.

@

Les vies chinoises du Buddha

140

Formule contre tous les maux.

@

En ce temps, étant monté au ciel dit *Pur séjour*, le *Buddha* dit aux *deva* de toutes les mansions célestes :

— Je vais vous enseigner la formule (*dhāranī*) de l'ancien Buddha *Sa-lo-wang* (*Salaraja*), qui protège de tous les malheurs. Elle est efficace, même contre les révolutions terrestres, contre les perturbations célestes, contre les éclipses, contre les comètes. Quiconque la récitera avec foi et ferveur, sera délivré de tous les maux...

Et il leur enseigna la formule.

— En cas de grande calamité, conclut-il, exposez une image du *Buddha* avec des fleurs et des lumières, faites une offrande à tous les êtres nécessaires, et récitez cette formule ¹.

@

¹ Tantrisme.

Formule de la miséricorde.

@

Le *Buddha* étant assis sur le mont *Potala*, dans le palais d'*Avalokitesvara*, celui-ci émit des rayons de lumière qui illuminèrent tous les mondes, puis dit au *Buddha* :

— Je possède la formule du cœur très miséricordieux (*Kārunika-hridaya-dhāranī*). Je voudrais la publier, pour donner la paix à tous les êtres, pour faire cesser toutes les maladies et prolonger toutes les vies, pour procurer à tous la richesse et l'abondance, pour la rémission de tous les mauvais *karma* et des plus graves péchés, pour éteindre toute crainte, pour accomplir tous les vœux. Voulez-vous me permettre de le faire ?

— Faites, dit le *Buddha*, et tout de suite.

Alors *Avalokitesvara* dit :

— Que ceux qui voudront obtenir pleine et entière miséricorde, invoquent sincèrement mon nom, puis récitent cette formule. Aussitôt tous leurs péchés, quels qu'ils soient, leur seront remis, et ils obtiendront, dans cette vie, tout ce qu'ils désireront (y compris le *nirvana* à la fin de cette vie, s'ils le désirent). Car je dis vrai, moi *Avalokitesvara*, en appelant cette formule, la formule du cœur très miséricordieux.

Cela dit, en pleine assemblée, debout, les mains jointes, *Avalokitesvara* ayant formé son intention salvifique universelle,

Les vies chinoises du Buddha

récita la formule ¹. Aussitôt une pluie de fleurs tomba du ciel sur la terre, des guirlandes volèrent dans les airs, les *Buddha* des dix régions se réjouirent, les *deva* de *Māra* et tous les êtres malfaisants furent épouvantés, toutes les communautés de moines crurent en ferveur, des êtres innombrables furent éclairés.

@

¹ Amidisme.

Prédication aux *nāga*.

@

Les rois des *nāga* *Nanda* et *Upananda* ayant reçu le *Buddha* dans leur palais des nuages superbement décoré, le saluèrent respectueusement puis lui demandèrent :

— Comment pourrions-nous être délivrés des maux et obtenir la paix ?

Le *Buddha* leur dit :

— Une chose délivre de tous les maux et procure tous les biens, c'est la miséricordieuse charité. Quiconque est miséricordieux et charitable, ni le feu, ni l'eau, ni le poison, ni le glaive, ne pourront lui faire de mal ; aucun brigand, aucun ennemi, ne pourra lui nuire ; il jouira de la paix, et le jour et la nuit. Celui qui est miséricordieux et charitable, les *deva* et les hommes l'admireront et l'aimeront ; il n'aura rien à souffrir et sera toujours heureux. O *nāga* ! soyez miséricordieux et charitables, dans vos actions, dans vos paroles, dans vos pensées, et vous serez délivrés de tous les maux et obtiendrez tous les biens.

A ces paroles, le *Buddha* ajouta encore d'autres exhortations si bonnes, que les yeux et l'intelligence des *nāga* s'ouvrirent. Ils firent la triple, profession de foi, s'imposèrent les cinq préceptes, et s'appliquèrent à pratiquer la miséricorde et la charité.

@

Grande assemblée de *deva* et de *nāga*.

@

Après son illumination, le *Buddha* exposa sa mission aux êtres supérieurs de toute sorte, dans une immense assemblée, tenue entre les deux groupes de cieux, les sensuels et les sensibles. Le *Buddha* leur exposa la buddhologie, ce qu'est un *Buddha*, quels sont ses signes, ses qualités extraordinaires, ses pouvoirs transcendants, son enseignement varié selon la capacité et les aspirations des auditeurs. Il leur expliqua les sublimes spéculations du *Mahāyāna* sur la buddhification, l'Amidisme avec ses moyens de salut doux et faciles, le Tantrisme avec ses formules à l'usage des non-intellectuels. Il leur dit quelles fautes font tomber dans l'état de *nāga*, et ce qu'il faut faire pour s'en relever. Il parla des *Buddha* des dix régions et de leurs domaines, des voies inférieures et des êtres qui y errent, d'*Indra Brahmā* et autres dieux, des divers étages des *deva*, des *yaksha* et des *raksha*. Tous les auditeurs furent instruits, éclairés et édifiés ¹.

¹ Fraternité de toutes les sectes, dans le Bouddhisme dégénéré moderne. Le Buddha aurait jeté les hauts cris, s'il s'était douté de tout ce qu'on lui ferait accepter professer et patronner avec le temps.

Le Buddha loue Ti-tsang.

@

En ce temps, le *Buddha* dit aux dieux *Indra* et *Brahmā* :

— Sachez que le P'ousa *Ti-tsang* (*Kshitigarbha*) a acquis d'immenses mérites, dans les périodes de décadence passées, où nul *Buddha* n'instruisait le monde. Durant ces périodes, il fit du bien aux êtres de toutes les régions, en les guérissant, en les consolant, écoutant leurs prières et exauçant leurs vœux. Maintenant si quelqu'un se recommande à lui, ne fût-ce que durant le temps qu'on met ordinairement à faire un repas, tous ses désirs seront remplis au plus tôt, tout comme s'il avait honoré et servi les *Buddha* de tous les âges. Le *sūtra* qui lui est consacré, parle des âges mauvais, où le cœur des hommes est dur comme terre battue et leur esprit absolument aveugle ; où le monde, ravagé par les passions, est comme un sol aride totalement stérile ; où l'humanité pourrie de vices, est comme un cadavre fétide. La lecture de ce *sūtra* apaise les peines des hommes, et affermit la foi dans la bonne doctrine ¹.

@

¹ Incorporation de la secte chinoise de Ti-tsang, le gouverneur des enfers, différent de Yama ; secte très répandue et très florissante. Importation siamoise, probablement.

Conseils au roi *Cheng-koang*.

@

Le roi *Cheng-koang* (*Jinaprabha*) de *Kosala*, ayant demandé au *Buddha* de l'instruire sur ses devoirs de roi, celui-ci lui dit :

— Traitez vos sujets comme un père traite ses enfants, avec affection, désirant leur bien. Fermez les yeux sur leurs fautes, exhortez-les à bien faire. Si vous les traitez en bon père, ils se conduiront en bons fils. Un prince doit être miséricordieux, simple, économe. Il doit surveiller ses ministres et les fonctionnaires. Il doit réprimer les méchants et protéger les bons. Il doit écarter de sa personne les hommes pervers. Il doit s'abstenir autant que possible de verser le sang, car le *karma* de tous ses meurtres pèsera sur lui. Il doit professer une foi ferme aux trois choses saintes. — Après mon passage dans le *nirvana* ma doctrine et mon Ordre seront confiés aux rois et aux ministres. Ils devront les protéger, afin que le flambeau de la loi ne s'éteigne pas, que la propagation de la doctrine ne s'arrête pas. Le roi qui protégera ma loi, attirera sur son royaume tous les bonheurs. Les *nāga* lui étant propices, la pluie y tombera régulièrement et en abondance. Les *deva* lui étant favorables, tous les maux seront écartés et la paix sera parfaite. Sain de corps et heureux dans ses entreprises, le roi verra son pouvoir se consolider de plus en plus, vivra longtemps sans aucune crainte,

Les vies chinoises du Buddha

sera célèbre au loin et honoré par tous les rois ses voisins. Oui, tout roi qui veillera à ce que son peuple observe ma loi, le verra s'élever au niveau des meilleurs peuples. Après sa mort, il renâtra dans les cieux, où il jouira d'une félicité extraordinaire.

@

Discours de *Vimalakīrti* sur la maladie.

@

Dans la ville de *Vaisālī*, vivait un notable nommé *Vimalakīrti*, lequel, quoique très riche, était profondément versé dans les doctrines ascétiques, très sage et très bienfaisant. Il tomba malade. Alors beaucoup de gens le visitèrent, pour prendre de ses nouvelles. *Vimalakīrti* prit occasion de ces visites, pour tenir à tous ses amis d'utiles discours.

— Voyez-vous, leur disait-il, combien le corps est impermanent, faible, fragile ? Peut-on estimer ce qui est si corruptible, si infirme ? Le corps est comme l'écume sans consistance ; comme une bulle formée sur un liquide, laquelle crève un instant après. Il naît de l'amour momentané, et se consume comme une chandelle. Il est comme le fruit du bananier, mou, sans noyau solide (sans âme réelle). Il est pure illusion, rêve, apparence irréelle. Il n'est qu'une ombre, qu'un écho, que l'effet d'un *karma*. Il est changeant comme les nuages, impermanent comme les éclairs. Il n'est qu'un agrégat des quatre éléments, sans vraie personnalité, sans *moi* réel. Théâtre des passions, dépourvu de connaissance, inconstant comme le vent, rempli d'impuretés et d'ordures ; vaine apparence, qu'on baigne, qu'on habille, qu'on nourrit, et qui, en dépit de tous ces soins, retournera en poussière ; voilà

Les vies chinoises du Buddha

le corps. Il souffre, il vieillit, il meurt. Objet de malheur,
digne de dégoût.

@

Mañjusri visite Vimalakīrti.

@

Le *Buddha* envoya *Mañjusrī* prendre des nouvelles de *Vimalakīrti* malade.

— De quoi souffrez-vous, demanda *Mañjusrī*, et que pourrait-on y faire ?

— Je souffre, dit *Vimalakīrti*, d'être né de l'amour d'un homme et d'une femme. Ma maladie est l'impermanence, le mal dont souffre tout le genre humain. Guérissez l'humanité, et mon mal cessera. La maladie est un accident dans la rotation des naissances et des morts. Pour la supprimer, il faudrait supprimer cette rotation. Je ne veux pas guérir, pour ne pas me distinguer des autres êtres, au sort desquels j'unis le mien.

— Et comment vous consolez-vous, dans vos souffrances ? demanda *Mañjusri*.

— Je me console, dit *Vimalakīrti*, non pas en pensant que la fin de mon corps approche, que le repos du *nirvana* vient, que l'extinction de mon *moi* est imminente. Je me console en pensant, d'abord, que par ma patience et ma résignation, je dissous le mauvais *karma* amassé au cours des âges ; ensuite, que par ma patience et ma résignation, j'apprends à faire de même à beaucoup d'êtres. Je me console, en m'unissant aux

Les vies chinoises du Buddha

souffrances de tous les êtres qui expient, au travail de tous les êtres qui progressent. Je me considère comme un médecin universel, et m'occupe à guérir tous les malades. Cette pensée change mes souffrances en joie ¹.

@

¹ Mahayana.

L'acte de contrition.

@

En ce temps, durant son sommeil, le P'ousa *Sinn-siang* vit en songe un tambour d'or, et entendit une formule de contrition. Il fit part de sa vision au *Buddha*, et lui dit :

— J'ai eu révélation que, par le son merveilleux de ce tambour, tous les maux, et sur la terre et dans les enfers, sont allégés ou supprimés. Que d'êtres souffrent encore, sans aide et sans secours ! Je voudrais mettre le salut à la portée de tous ces délaissés ! Les *Buddha* de toutes les régions, sont comme vous pleins de miséricorde. Je les prie tous de m'aider à faire connaître dans tous les mondes, ma formule de contrition, que voici : « Durant mes nombreuses existences précédentes, j'aurai probablement commis des fautes, qui m'ont valu mes souffrances présentes. Je sais, O *Buddha* de toutes les régions, que vous désirez délivrer tous les êtres de leurs peines. Je vous prie de recevoir l'expression de mon repentir, que je formule d'un cœur sincère. Pénétrez-moi d'une contrition telle, que j'obtienne l'extinction complète de mon *karma*. Je vous prie, ô *Buddha* vénérables, de laver maintenant, avec l'eau de la grande miséricorde, toutes mes souillures, et de me purifier entièrement. Mes péchés passés, maintenant je les déteste tous, sans aucune exception. Je m'accuse sans réticence des fautes que j'ai commises

Les vies chinoises du Buddha

plus récemment, durant ma présente existence. Je ne pécherai plus à l'avenir. Je ne veux pas dissimuler mes fautes. J'ai beaucoup péché, par actions, par paroles, par pensées. Je me repens de tous les péchés que j'ai commis, par actions, par paroles, par pensées ; de tout le mal dont je suis coupable ; de tout ce qui pèse sur moi. De tout cela, je me repens maintenant, d'un cœur sincère, en présence de tous les *Buddha*. Je veux faire désormais tous les biens connus en ce monde et dans les autres. Je veux, par de bonnes actions, de bonnes paroles, de bonnes pensées, me préparer pour l'avenir des existences meilleures, et procurer mon ascension graduelle dans la sublime voie ¹.

@

¹ Secte tantrique Mimikiao.

Discours sur le mont *Lankā*.

@

Au temps où le *Buddha* séjourna sur la cime du mont *Lankā* (Ceylan), au bord de la mer du Sud, tous les *Buddha* des dix espaces, et d'innombrables *P'ousa* de toutes les régions, vinrent le trouver, le reconnurent pour le premier des Sages, le consacrèrent par l'eau, se tirent ses disciples. Il leur exposa les plus hautes doctrines du *Mahāyāna*.

Quand il eut fini, le *P'ousa Mahāmati* loua le *Buddha* en ces termes :

— C'est de vous que les hommes ont appris à briser la chaîne des existences. Oui, la vie n'est qu'une fleur vide, toutes les choses ne sont qu'illusion. Il faut se défaire des affections, des connaissances, des croyances communes. Tout n'est qu'un rêve. Le moi même n'est pas réel. Les passions sont un feu qui brûle en vain. Il faut rester pur, sans penser et sans désirer, être bon et charitable. Il faut s'abstenir de discuter sur ce qu'est le *nirvana*, si l'on y existe ou non, si l'on y pense ou non. Il faut s'abstenir de discuter sur l'être et le non-être, de dogmatiser sur rien. Il faut borner ses efforts à supprimer sa renaissance, en supprimant la production d'un *karma*, par l'abstraction et l'inaction complètes.

Les vies chinoises du Buddha

Quand il eut fini de louer ainsi le *Buddha*, *Mahāmati* l'interrogea encore sur quelques points de sa doctrine. Le *Buddha* le satisfit en tout, et conclut en disant :

— Ceux qui voudront être tout à fait mes fils, devront, pour cause de perfection plus haute, s'abstenir entièrement de chair, des végétaux alliacés, et de toute liqueur fermentée ; car l'usage de ces choses retarde la délivrance ¹.

@

¹ École Lankavatara, idéaliste et austère.

Les trois degrés de purification.

@

Lors d'une grande assemblée tenue dans la terre de la *Paisible Lumière*, *Mañjusrī* questionna le *Buddha* sur le *karma*, et le vénérable *Ratnakara* le consulta sur les fruits de la loi. Il fut traité, de la réalité du corps et de l'inexistence de la personne ; de la manière dont le *karma* passe de l'être précédent à l'être suivant, la personne ayant cessé d'exister ; de la fantasmagorie universelle ; du seul fond réel de tout, qui est l'essence buddhique (la *bodhi*) conçue par l'intelligence ; du salut par cette connaissance, qui transporte hors de la grande illusion, et donne le repos stable ; des erreurs de l'observation et de celles du raisonnement ; de la délivrance par l'abstraction absolue, qui rend l'esprit libre comme un cheval échappé de l'écurie. — L'esprit arrive à ces hauteurs, par trois degrés de purification. Il est alors guéri de tous ses maux. Cette voie est bien supérieure au *hīnayāna*, avec ses multiples petites règles et ses menus détails. Qui la suit, s'attire la protection de tous les êtres supérieurs ¹.

¹ École Avatamsaka.

Le *sūtra* Leng-yen.

@

Ananda s'étant, au mépris de la règle, laissé prendre au piège par la courtisane *Mātamga*, le *Buddha* émit un rayon de lumière et prononça une formule, qui le délivra et le lui ramena. Alors le *Buddha* prononça le *sūtra* Leng-yen (*Surangamā-sūtra*), lequel contient une doctrine supérieure sur la fixation du cœur dans le bien et sa préservation des tentations, sur la sagesse transcendante qui sauve des séductions humaines. *Mañjusrī* le rédigea.

La lecture de ce *sūtra* guérit du dégoût et de l'inconstance. Elle apprend en détail et systématiquement le processus de l'avancement spirituel, ce qu'il faut faire et comment le faire. Elle sauve des voies inférieures, par l'illumination intense de l'esprit (*mahāyāna*), procédé plus efficace que la pratique assidue des œuvres de charité communes (*hīnayāna*).

@

Le vrai vide de *prajñā* la sagesse.

@

Au Mont des vautours et ailleurs, le *Buddha* récita, en seize séances, les deux cent mille vers du *sūtra prajñā-pāramita*, où sont rapportées les questions de *Mañjusrī* et autres, avec leurs solutions. Sous la dynastie *T'ang*, *Huan-tchoang* ¹ rapporta un exemplaire complet de ce *sūtra*, du couvent *Fleur-de-jade* dans le Tarim. Il en fit une traduction, divisée en six cents chapitres, qu'il intitula *Pan-jao k'oung-tsoung*.

Ce *sūtra* contient la somme des doctrines les plus hautes. L'intention du traducteur avait d'abord été, de n'en donner qu'un abrégé seulement. Mais des rêves affreux le troublèrent. Quand il eut résolu de traduire le tout, *Mañjusrī* lui apparut dans une vision délicieuse. Il fit donc une traduction du sanscrit intégrale. Le jour où il la termina, une pluie de fleurs tomba du ciel, une musique céleste se lit entendre.

La doctrine de ce *sūtra* est mahayaniste. Elle plaît à tous les esprits supérieurs. Ceux qu'elle a éclairés, renaissent au ciel.

Prajñā, la Sagesse, est la *mère* de tous les *Buddha*, la plus haute de toutes les voies, la source de toute science, l'origine de toute doctrine. Le sens du titre de la traduction de *Huan-tchoang*, est « Sagesse produisant le vide », connaissance que tout est illusion.

@

Recommandations au roi *Prasenajit*.

@

Le *Buddha* étant au *Mont des vautours* près *Rājagriha*, expliqua à seize rois, dont *Prasenajit* était le principal, la doctrine du *sūtra prajñā-pāramita*. Puis il leur dit :

— Quand des malheurs menaceront vos États, réunissez cent moines, qui réciteront ce *sūtra*, à raison de deux séances par jour. Cela attirera sur vos États la protection de tous les êtres transcendants, et les délivrera de tous les maux.

Puis le *Buddha* dit au roi *Prasenajit* et aux autres :

— Quand j’aurai passé dans le *nirvana*, viendront des temps où les hommes devenus mauvais par suite de l’oubli de ma loi, seront visités par des malheurs de toute sorte. Alors, pour votre propre salut, pour le salut de vos familles, de vos officiers, de votre peuple, faites lire et observer ce *sūtra*, et la paix se rétablira.

— Je ne confie mes intérêts, ni aux moines et nonnes, ni aux adeptes laïques. C’est à vous, rois, que je confie ma doctrine et mon Ordre. Travaillez avec zèle à le propager vite. Car plus tard viendront des temps d’erreur et de vice, où mes disciples seront persécutés et entravés par des rois et des ministres orgueilleux et arrogants. Il faut donc multiplier à temps les moines et

¹ Voyez Tome I, Index, n° 195.

Les vies chinoises du Buddha

les nonnes, les *stūpa*, les couvents, les livres et les images.

@

Le *sūtra Fa-hoa*.

@

Le *Buddha* séjournant au *Mont des vautours*, parla devant une imposante assemblée de moines et de *p'ousa*, de dieux, de *deva*, de *nāga*, etc. Le roi *Ajātasatru*, converti et devenu fervent *Buddhiste*, était aussi présent. Après une extase profonde, le ciel répandant une pluie de fleurs, la terre frémissant d'aise, rayonnant de lumière, le *Buddha* dicta à *Sāriputra* le *sūtra Fa-hoa*.

Ce *sūtra* enseigne que le but de tous les *Buddha* est unique et le même pour tous, à savoir le salut des êtres par leur instruction, par la communication faite à chacun d'une parcelle de l'illumination buddhique, germe de sa buddhification éventuelle, s'il est de bonne volonté et coopère. Il contient aussi des explications sur les formules (*dhāranī*), et des instructions sur les états de contemplation (*samādhi*).

Pendant que le *Buddha* l'expliquait, des *stūpa* sans nombre sortirent de terre. Le maître *Tcheu-tch'ee* de l'école *T'ien-t'ai*, disserta une fois pendant quatre-vingt-dix jours sur ce *sūtra*, sans arriver à épuiser son contenu ¹.

@

¹ Avatamsaka sutra.

Maladie du roi *Suddhodana*.

@

En ce temps-là, le roi *Suddhodana* fut soudainement atteint d'une grave maladie. Les symptômes de dissolution de son corps, ne laissaient aucun doute sur sa mort prochaine. Il dit aux rois ses parents réunis autour de lui :

— La fin de ma vie ne me cause aucun chagrin. Ce qui m'afflige, c'est qu'il me faille mourir, sans pouvoir revoir une fois encore mon fils *Siddharta*, son frère cadet *Nanda*, leur cousin *Ananda*, et mon petit-fils *Rāhula*.

Alors le roi *Suklodana* son frère, dit au malade :

— Hélas ! le Vénérable est au *Mont des vautours*, près de *Rājagriha*, à plus de deux mille stades d'ici. Si on l'appelle, vu votre faiblesse, il est peu probable qu'il puisse arriver à temps. Consolez-vous plutôt en pensant à autre chose.

— Qui sait ? dit le malade. Mon fils est *Buddha*, plein de miséricorde pour tous les êtres, et doué de tous les pouvoirs transcendants. Il voit et entend à distance tous ceux qui souffrent, et sauve tous ceux qui doivent être sauvés. Il a délivré des hommes faits captifs, qui l'avaient invoqué de très loin. J'espère qu'il entendra de même les vœux que je lui adresse de ce lit où mon mal me retient.

@

Mort du roi *Suddhodana*.

@

Cependant le *Buddha* qui était au *Mont des vautours*, entendit avec son oreille transcendante, que son père était mortellement malade à *Kapilavastu*, et qu'il désirait ardemment voir ses enfants avant de mourir. Il appela *Nanda*, *Ananda* et *Rāhula*. Se transportant à travers les airs, tous quatre arrivèrent en un instant à *Kapilavastu*.

Quand le père aperçut son fils, joignant les mains, il lui dit :

— Touchez-moi, pour alléger mes souffrances ; soulagez-moi, comme vous avez soulagé tant d'êtres ; sauvez-moi à mon passage, comme vous avez fait pour tant d'autres.

— Ne vous affligez pas, dit le *Buddha*...

et posant sa main sur la tête de son père, en un instant il fit cesser ses douleurs et le remplit de joie.

— Que je suis heureux, dit le mourant. D'autres que moi ont vu des *Buddha*, mais avec crainte et révérence. Moi, le *Buddha* c'est mon fils, qui ne peut pas me rebuter...

et, prenant la main du *Buddha* dans les siennes, il l'appuya sur son cœur, se prosternant en esprit à ses pieds et se recommandant à lui. Un instant après, la main du *Buddha* étant appuyée sur son cœur, le père passa dans une existence nouvelle.

@

Funérailles du roi *Suddhodana*.

@

Aussitôt que le roi *Suddhodana* fût mort, les *Sākya* lavèrent son corps avec de l'eau parfumée, l'enveloppèrent de fine toile blanche, et le déposèrent dans une bière. Sachant que, dans les temps futurs, il y aurait des enfants ingrats qui ne rempliraient pas leurs devoirs de reconnaissance envers leurs parents, le *Buddha* tint à faire tout ce qu'un fils pieux doit à son père. Il aurait porté lui-même la bière, si les rois des quatre espaces ne l'avaient prié de leur laisser ce soin. Alors, tenant un encensoir, le corps voûté, il marcha devant le cercueil, jusqu'au lieu où le bûcher était dressé. Il aida aux derniers préparatifs, parmi les pleurs et les lamentations du peuple. Puis, quand le bûcher flamba, il parla aux assistants, en ces termes :

— Rien, en ce monde, ne dure. Tout est douleur. Tout est vanité. Même le *moi* est irréel. Rien n'existe véritablement. Tout est fantasmagorie, tout est mirage. Telle la chaleur, la lumière, phénomènes éphémères ; telle l'image de la lune reflétée par l'eau. Illusion et impermanence universelle. Ne l'oubliez pas, et efforcez-vous, en vous conduisant bien, de vous tirer de la succession des naissances et des trépas, d'arriver à la paix stable.

Quand l'incinération du cadavre fut terminée, les rois *Sākya* éteignirent les restes du feu avec de l'eau de senteur, recueillirent les os qui restaient, et les enfermèrent dans une

Les vies chinoises du Buddha

cassette d'or, qu'ils placèrent dans un *stūpa*, orné d'un conopée, de bannières et de clochettes.

@

Le *Buddha* sauve les *Sākyā*.

@

Le roi *Prasenajit* de *Srāvastī* avait un fils nommé *Liou-li* (*Vaidūrya*). A l'âge de huit ans, ce prince vint à *Kapilavastu*, et assista à un banquet donné au *Buddha* et à ses moines, par le père de sa mère (un *Sākyā*). L'enfant s'étant assis au haut bout de la table, les *Sākyā* l'obligèrent à descendre, incivilement. Le prince qui était *jaina*, se promit et promit aux *jaina*, de venger cette injure en son temps. Après la mort de son père, aussitôt qu'il fut monté sur le trône, les *jaina* lui rappelèrent sa promesse. Le roi *Liou-li* mobilisa donc les quatre divisions de son armée, et marcha sur *Kapilavastu*.

Cependant le *Buddha* qui connut son approche par sa science transcendante, sortit et s'assit au bord de la route, sous un arbre mort. Quand le roi *Liou-li* arriva et le vit, il descendit de son char, se prosterna à ses pieds, et lui dit :

— Alors qu'il y a ici tant d'arbres feuillus, pourquoi vous asseyez-vous sous cet arbre mort ?

Le *Buddha* répondit :

— Les membres de mon clan, sont mes rameaux et mes feuilles. Par leur destruction, dont j'aurai été l'occasion involontaire, je vais être réduit à l'état de ce tronc ébranché et mort.

Les vies chinoises du Buddha

Touché par ces paroles, le roi *Liou-li* se dit : Il ne convient pas que j'attaque la famille d'un *Buddha*... Et il ramena son armée dans son pays ¹.

@

¹ Nombreuses et essentielles variantes. La tradition commune est que Liou-li massacra le clan entier des Sakya. Il périt peu après.

Le *Buddha* prêche sa mère.

@

Au temps où le *Buddha* séjourna durant trois mois dans les joies du ciel d'*Indra*, glorieux à éclipser le soleil et la lune, il dit à *Mañjusrī* :

— Cherche ma mère (alors *devī* dans ce ciel), et dis-lui que je suis ici.

A la vue de son fils, le lait monta aux mamelles de *Māyā*, et elle l'allaita comme elle avait fait après sa naissance ¹.

Heureux de revoir sa mère, le *Buddha* lui dit :

— La joie et la douleur se succèdent. Il vous faut tendre au terme, à la fixité, par delà cette alternance.

A ces mots, les dernières erreurs de la mère se dissipèrent. Elle se prosterna et dit au *Buddha* :

— Oui, je crois que les passions plongent les êtres dans les voies inférieures ; je crois que les êtres sont liés et entravés par leurs désirs et leurs convoitises. Je désire, dans mes vies à venir, obtenir l'illumination pour moi, et délivrer les autres de leurs douleurs.

Le *Buddha* dit :

¹ Détail important, reproduit avec insistance dans toutes les vies, parce qu'il indique la survivance éventuelle des sentiments de relations passées, au cours des réincarnations. Allaiter même un adulte, en signe d'affection, ne répugne, ni dans l'Inde, ni en Chine.

Les vies chinoises du Buddha

— La racine des douleurs de tous les êtres, c'est l'amour, la haine, l'erreur. Ces passions les empêchent de renaître dans les cieux, de sortir de la succession des renaissances. Elles les plongent dans beaucoup de maux, même dans cette vie terrestre, perte de la réputation, abandon des parents et amis, tortures de la conscience, amers regrets, terreurs à la mort. Tout cela vient de la triple racine vénéneuse, amour haine erreur. Pour arriver au salut, il faut rompre ce triple lien. Hélas ! la plupart des hommes travaillent au contraire à le renforcer.

A ces paroles du *Buddha* à sa mère, tous les assistants pleurèrent, et détestèrent leurs illusions passées.

@

La première image du *Buddha*.

@

Durant les trois mois que le *Buddha* passa dans le ciel d'*Indra* auprès de sa mère, le roi *Udayana* inconsolable de son absence, résolut de faire faire son image. Le deva *Visvakarman*, extrêmement habile, prit la forme d'un sculpteur, et produisit l'image en un seul jour, le jour anniversaire de la naissance du *Buddha*.

Informé du fait, par sa science transcendante, le *Buddha* créa trois escaliers, descendant du ciel vers la statue. Il vint, avec tous les *deva*, dans la plus grande pompe, glorieux comme la lune entourée des étoiles, comme le soleil entouré d'un halo multicolore, *Brahmā* l'assistant à droite et *Indra* à gauche, les quatre rois de l'espace l'escortant, tandis que les airs retentissaient d'harmonie, et qu'une pluie de fleurs tombait du ciel.

Le *Buddha* dit au roi *Udayana* :

— Vous avez été le premier à faire cela ; votre mérite est extraordinaire ; vous aurez contribué à fortifier la foi et à procurer la félicité d'êtres innombrables.

Les dieux félicitèrent aussi le roi *Udayana* et lui dirent :

— Déjà dans les cieux, le *Buddha* a loué votre action ; vous êtes bienheureux !

Le *Buddha* dit :

Les vies chinoises du Buddha

— Désormais quiconque, soit avec des tissus, soit avec du métal, soit avec du bois ou de la pierre, fera une image du *Buddha*, cette image ne fût-elle pas plus grande que le doigt, cet homme recevra tous les bonheurs en récompense. Son mérite sera infini. Il ne renaîtra jamais, ni dans un pays barbare, ni dans une caste dégradée, ni parmi de mauvaises ou de pauvres gens. Il renaîtra toujours homme ou *deva*, dans les degrés supérieurs, exempt de souffrance et de maladie, à l'abri du poison et du fer. Il ne tombera jamais dans les voies d'expiation. Tous ses péchés lui seront remis ; toutes les félicités seront son partage.

@

Les vies chinoises du Buddha

161

Rit de laver l'image du *Buddha*.

@

Le *Buddha* dit aux *deva* et aux hommes qui l'écoutaient :

— Il est difficile de naître homme ; il est plus rare encore de naître, juste au moment où un *Buddha* prêche sur la terre. Durant des périodes innombrables, j'ai été un ascète, cultivant la vertu et accumulant les mérites. Durant chacune de mes vies, je me suis efforcé de m'élever dans l'échelle des êtres, de me détacher davantage de tout lien, d'éteindre en moi tout désir et toute affection. Enfin, pour ma dernière existence, je naquis fils d'un roi, le huitième jour de la quatrième lunaison. Aussitôt né, je fis sept pas, levai la main droite et dis :

Dans les cieux et sur la terre, je suis le plus noble de tous les êtres, le maître suprême des *deva* et des hommes. Au moment de ma naissance, la terre trembla, les dieux me lavèrent avec des eaux parfumées. Puis j'obtins l'illumination, et prêchai pour le salut des êtres. Je suis né le huit de la quatrième lune, parce que cette époque est le renouveau de la nature, symbole du renouveau moral que doit produire ma venue. Après que j'aurai quitté ce monde, les fidèles des deux sexes, qui, au jour anniversaire de ma naissance, laveront mon image avec une foi ferme en ma puissance, recevront des biens sans nombre, seront

Les vies chinoises du Buddha

protégés par tous les *deva* et *nāga*. Il est difficile de naître homme, plus rare encore est le bonheur de voir de ses yeux un *Buddha*. Eh bien, je vous assure que, quiconque rognant quelque chose de son entretien et de celui des siens, consacrerait l'argent ainsi épargné à la cérémonie de faire laver mon image (par les moines, en grande pompe, avec eau de senteur), celui-là recevra tous les biens qu'il aurait reçus par la rencontre d'un *Buddha* sur la terre. Tous ses vœux seront exaucés. Il atteindra au *nirvana* ou à la buddhification, selon qu'il le désirera.

@

Mort de *Prajāpati*.

@

En ce temps, la tante et mère adoptive du *Buddha*, *Prajāpati*, suivie de ses compagnes, vint trouver le *Buddha*, le salua et lui dit :

— Je ne puis me résigner à vous voir quitter ce monde, moi vivante ; je désire mourir avant vous.

Le *Buddha* consentit par son silence. Alors *Prajāpati* lui caressa les pieds et dit :

— J'ai eu le bonheur de vous voir, ô maître des *deva* et des hommes, ô lumière des trois mondes ; désormais je ne vous verrai plus.

Les compagnes de *Prajāpati* firent et dirent de même. Le *Buddha* leur accorda aussi à toutes, de mourir avec *Prajāpati*. Il leur fit une dernière instruction, sur les misères du corps ; sur les douleurs de la vie, de la mort, de la renaissance ; sur l'ennui d'être toujours contrecarré dans ses désirs et dans ses volontés. Il leur parla du bonheur et de la paix qui se trouvent dans l'absence de tout désir et de toute volonté, dans le vide intérieur sans pensée, dans l'extinction. Très satisfaites, toutes tournèrent trois fois autour de lui, le saluèrent et partirent.

Rentrées dans leur couvent, elles s'assirent pour méditer. Bientôt *Prajāpati* s'élevant dans les airs, exhiba tous les dons des *rishi*, traversant l'espace à volonté, dardant des rayons de

Les vies chinoises du Buddha

lumière. Ses suivantes en firent toutes autant. Enfin toutes passèrent ensemble de l'extase dans le *nirvana*.

Le *Buddha* ordonna de les incinérer, avec les cérémonies d'usage.

@

Māra pousse le *Buddha* à mourir.

@

En ce temps, *Māra* vint trouver le *Buddha*, le salua et lui dit :

— Jadis je vous ai conseillé de chercher la paix dans le *nirvana*. Vous avez repoussé mon conseil, disant que vos adeptes et vos moines n'étaient pas encore assez nombreux. Maintenant que leur nombre est considérable, et que tout est disposé pour le salut des hommes de bonne volonté, pourquoi ne passeriez-vous pas au repos ?

— J'y passerai, dit le *Buddha*, dans trois mois d'ici.

Plein de joie, *Māra* salua le *Buddha*, et remonta dans son ciel.

Alors, par un acte libre de sa volonté, le *Buddha* renonça au droit de vivre le temps qu'il voudrait, et, par son pouvoir transcendant, il fixa la dissolution naturelle de son corps, à trois mois de là. A ce moment, la terre trembla, le soleil se voila, il y eut des tempêtes et des pluies extraordinaires, tous les êtres furent saisis de crainte.

Ananda dit au *Buddha* :

— J'ai appris de vous, que quiconque possède les dons transcendants des *rishi*, peut vivre durant un *kalpa*, s'il le désire. Alors pourquoi renoncez-vous à la vie si tôt ? Pourquoi mourir à l'âge du commun des hommes ?

— Tout finit par finir, dit le *Buddha*.

Les vies chinoises du Buddha

Incapable de maîtriser sa douleur, *Ananda* éclata en sanglots, et se fit d'amers reproches ¹.

@

¹ Point des plus controversés, dans la vie du Buddha. L'opinion mahayaniste commune, est que Ananda aurait dû prendre les devants, et faire promettre au Buddha de vivre très longtemps. Après le nirvana, il fut accusé par l'Ordre de négligence coupable, pour ne pas l'avoir pas fait, durant les longues années de sa vie intime avec le Buddha. — Mara se réjouit de ce que la temps de la prédication du bien est abrégé. — Mais que penser du Buddha ? L'opinion commune est qu'il céda à un retour de ce découragement, qui lui inspira jadis de ne pas prêcher (n° 62). On n'ose pas l'en accuser directement, parce qu'il est le Saint. On accuse Ananda de ne l'avoir pas empêché de céder à cette défaillance.

Le *Buddha* déplace un rocher.

@

Quand les trois cent mille *Licchavi*, citoyens du *Kusinagara*, apprirent que le *Buddha* viendrait chez eux pour passer dans le repos, ils décidèrent de réparer la route qu'il lui faudrait parcourir. Ils y travaillèrent en nombre, avec l'ardeur d'une fourmilière. Alors le *Buddha* ayant pris la forme d'un moine, approcha d'eux et leur demanda :

— Que faites-vous là, enfants ?

Irrités, les *Licchavi* demandèrent :

— Pourquoi nous appelez-vous enfants ?

— Parce que, dit le moine, à trois cent mille que vous êtes, vous n'arrivez pas à enlever ce bloc de rocher qui obstrue le chemin.

— Alors, dirent les *Licchavi*, si vous l'enlevez, nous vous appellerons un homme.

Aussitôt le moine cueillit le rocher avec deux orteils d'un de ses pieds, le prit avec une de ses mains, et le lança dans les airs, où il resta suspendu.

Craignant qu'il ne leur tombât sur la tête, les *Licchavi* s'enfuirent dans toutes les directions.

— N'ayez pas peur, leur cria le moine ;

et il souffla vers le rocher, qui fut pulvérisé dans les airs.

Alors les *Licchavi* se dirent :

Les vies chinoises du Buddha

— Nous avons tort d'être vaniteux et susceptibles comme nous sommes. Il y en a qui sont plus forts que nous.

Les voyant bien disposés, le *Buddha* reprit sa forme naturelle et les prêcha. Tous devinrent plus sages, et conçurent le désir de l'illumination ¹.

@

¹ Le but de cet épisode, est de démontrer que le *Buddha* ne mourut pas d'épuisement sénile. mais dans la plénitude de ses forces physiques et de son pouvoir transcendant, parce qu'il voulut mourir. — Les Licchavi étaient famés pour leur humeur querelleuse et leur brutalité.

Instruction sur la distribution de ses reliques.

@

Près de la rivière *Airāvati*, le *Buddha* dit à *Ananda* :

— Je suis extrêmement las ; je vais me baigner.

Il déposa sa robe sur la berge, descendit dans la rivière, et fit ses ablutions. Quand il fut sorti de l'eau, avant de se rhabiller, il dit à *Ananda* :

— Contemple une dernière fois les marques de mon corps ; car, avant trois mois, je serai entré dans mon repos.

— Veuillez me dire, dit *Ananda*, ce qu'on devra faire de vos reliques.

— Voici, dit le *Buddha* : Des menus grains qui resteront de moi, une partie sera vénérée dans les cieux des *deva*, une partie dans les séjours des *nāga*, une partie dans les régions des *yaksha*. Pour ceux qui resteront sur cette terre, un roi à venir, nommé *Asoka*, les distribuera par toute l'Inde, dans quatre-vingt quatre mille *stūpa* ¹. Soixante mille rois de toute nation leur élèveront aussi des *stūpa*, les honoreront avec des fleurs, des parfums, des lumières et des concerts, se préparant, par ce mérite extraordinaire, à recevoir l'illumination. Dans les couvents, les moines croyants

¹ 500 et 84000 sont des locutions indiennes, qui signifient un très grand nombre.

Les vies chinoises du Buddha

purs et fervents qui les vénéreront, obtiendront l'extinction de leur *karma* et le *nirvana* après leur mort. Cette grande vertu des reliques matérielles du *Buddha*, vient de ce qu'elles participent à la vertu de son être mystique. De là vient que, quiconque fera ses dévotions au lieu (*stūpa*) où se trouveront des reliques de mon corps matériel, acquerra un mérite infini.

@

Le *Buddha* recommande sa loi aux dieux.

@

Alors le *Buddha* dit à *Ananda* :

— Pour faire durer ma doctrine, fruit de tant de sacrifices dans mes innombrables existences passées, il me faut la recommander aux bons soins des habitants des cieux.

Le *Buddha* s'éleva donc jusqu'au ciel d'*Indra*. Celui-ci le fit asseoir sur son trône, puis se prosterna devant lui avec tous ses *deva*. Alors le *Buddha* dit :

— Sachez que, sous peu, je passerai dans mon repos ; je vous recommande ma loi ; veuillez la protéger pour qu'elle dure.

Pleurant à chaudes larmes, *Indra* dit :

— Pourquoi disparaître si tôt ? ! Oui, après votre extinction, nous protégerons de toutes nos forces votre loi. Jadis quand vous descendîtes du ciel *Tushita* pour votre dernière incarnation, je vous escortai avec tous mes *deva*. Quand vous naquîtes au parc *Lumbini* (n° 8), je vous reçus dans mes mains. Quand vous prêchâtes au parc *Mrigadāra* (près Bénarès), je vous assistai avec les miens. Hélas ! faut-il que je n'aie pas le pouvoir de vous empêcher de quitter le monde ? !

Les vies chinoises du Buddha

Le *Buddha* exhorta affectueusement *Indra*, le consola, le réjouit, et obtint de lui la promesse qu'il patronnerait sa loi, et la ferait durer.

@

Recommandation de la loi aux *nāga*.

@

Après avoir recommandé sa loi aux *deva* des cieux, le *Buddha* se transporta dans le palais de *Sāgara*, le grand roi des *nāga*. Celui-ci lui céda son trône. Le *Buddha* s'assit. La foule des *nāga* se prosterna à ses pieds pour les vénérer.

Le *Buddha* dit à leur roi :

— Sachez que bientôt j'entrerai dans mon repos. Je suis venu pour vous recommander ma loi. Gardez-la, pour qu'elle dure. Parmi vos *nāga*, il y en a qui sont malveillants par ignorance. Empêchez-les de nuire à ma loi.

Le roi des *nāga* commença par se lamenter sur la mort prochaine du *Buddha*.

— Hélas ! dit-il, moi et les miens, tous tant que nous sommes, nous sommes nés *nāga* à cause de notre ignorance et de notre grossièreté. Quand vous serez mort, qui nous aidera, en nous instruisant, en nous dégrossissant, à renaître sous des formes supérieures ? Maître de tous les êtres, pourquoi déjà disparaître, laissant le monde dans l'aveuglement ?

Le *Buddha* calma le grand roi des *nāga* avec de bonnes paroles, le consola, le réjouit, et obtint de lui, des rois inférieurs, et de leurs nombreux sujets, la promesse que tous protégeraient sa loi et veilleraient à sa conservation.

@

Le *Buddha* refuse de vivre plus longtemps.

@

C'est dans le pays de *Kusinagara*, près de la rivière *Airāvati*, entre les deux *sala* (*shorea robusta*), que le *Buddha* annonça que, à cet endroit même, le quinze de la deuxième lune, il entrerait dans son repos. Aussitôt une grande voix annonça dans les airs à tous les êtres, que ceux qui désiraient être éclairés et sauvés, eussent à se hâter d'aller trouver le *Buddha*, qui les recevrait comme un père reçoit ses enfants bien-aimés. Un rayon parti du visage du *Buddha*, porta aussi la consolation chez les *Buddha* des dix régions et dans les mondes inférieurs de l'expiation, effaçant les souillures et apaisant les douleurs. Partout on pleura la disparition prochaine du maître de tous les êtres. De partout on vint le supplier, de rester plus longtemps sur la terre, de remettre à plus tard son entrée dans le repos. Le monde va être vide, lui disait-on ; la voie du bonheur sera de nouveau introuvable, et le mal envahira de nouveau tout. Plus de maître, plus de père, pour les ignorants et les orphelins.

Le *Buddha* n'ayant pas accédé à leurs prières, tous les suppliants éclatèrent en pleurs.

Lamentations des *deva* et des *nāga*.

@

Alors, dans les cieux, les *deva* pleurèrent et se lamentèrent, disant :

— Faut-il qu'il disparaisse, le plus beau de tous les êtres ?

Les *āśura* avec leurs rois, les *nāga* avec leurs rois, les *yaksha* avec leurs chefs, les génies de la terre et des astres, les génies des arbres et des forêts, *Vajrapāni* le génie de la foudre, le génie du parc *Lumbini*, celui de la ville de *Kapilavastu*, celui de l'arbre *Bodhidruma*, s'assemblèrent et se lamentèrent ensemble, disant :

— Le père de tous les êtres va disparaître.

— Ne pleurez pas ainsi, leur dit le *Buddha*. Que la douleur ne trouble pas vos cœurs. L'impermanence est la loi générale. Aucun être composé ne peut durer...

Et il ajouta de bonnes paroles, qui les consolèrent et les réjouirent. Enfin ils le saluèrent, et s'en retournèrent contents ¹.

¹ Incorporation de la mythologie hindouiste.

Accord avec *Māra* et *Siva*.

@

Alors *Māra* ayant préparé un grand festin, vint lui aussi trouver le *Buddha*, avec ses *deva* et ses *devi*. Se prosternant à ses pieds, il l'invita, en ces termes :

— Permettez-moi de vous inviter à un repas, et veuillez bien accepter l'offre que je vais vous faire. Voici une formule (*dharanī sivaïte*) efficace. Tout sectateur du *Mahāyāna* qui la récitera, même s'il n'est pas sincère de cœur, sera protégé par moi et mes *deva*. Cette formule calme tous les troubles et chasse toute crainte. Elle donnera aux maîtres de votre doctrine, la victoire dans les discussions contre leurs adversaires. Elle défend les adeptes de votre loi contre tous les périls, comme un glaive transcendant. Soit énoncée, soit écrite, cette formule met à l'abri des serpents venimeux, des bêtes féroces, de l'eau, du feu, de tous les accidents. C'est avec la meilleure intention, et bien sincèrement, que je vous l'offre. Veuillez permettre qu'elle serve également aux vôtres et aux miens.

Le *Buddha* dit à *Māra* :

— Je n'accepte pas votre repas. Mais, pour le profit des êtres, j'accepte votre formule. Oui, que tous les êtres en usent désormais pour leur bien.

Les vies chinoises du Buddha

En disant ces paroles, le *Buddha* émit une grande lumière. *Mahesvara* (*Siva*) l'ayant vue, inclina la tête et vénéra le *Buddha* ¹.

@

¹ Incorporation du Sivaïsme ; d'où l'hybride tantrisme tibétain, devenu depuis le Lamaïsme.

Les vies chinoises du Buddha

171

Le dernier repas, offert par Cunda.

@

Alors un notable du pays de *Kusinagara*, nommé *Cunda*, vint avec d'autres notables trouver le *Buddha*, et le pria de vouloir bien accepter d'eux son dernier repas.

— Afin, dirent-ils tous, que cette bonne œuvre extraordinaire, nous procure la délivrance.

— Volontiers, dit le *Buddha* ; mais ne pleurez pas ; réjouissez-vous. Vous avez mieux agi, que ceux qui me sollicitent de rester sur la terre. Tout passe. Toute vie finit par la mort, toute institution finit par la ruine. Tout être qui vit, s'use. L'âge détruit la vigueur corporelle, la maladie brise les forces, la mort éteint la vie. Femmes, éléphants, chevaux, argent et le reste, un jour il faut quitter tout cela. L'homme tourne dans la roue de la douleur, de la maladie, de la mort, de la renaissance. Ne pleurez pas et n'affligez pas vos cœurs.

— Comment ne pas m'affliger, dit *Cunda*, alors que, par votre mort, le monde va rester vide ?

— Je te plains, dit le *Buddha*, et je plains tous les êtres ; mais j'entrerai dans mon repos, car tous les *Buddha* passés ont fait ainsi.

@

Subhadra le dernier converti.

@

Alors le brahme *Subhadra* (la tradition lui donne cent vingt ans d'âge) vint au *Buddha*, pour le consulter sur le *nirvana*. Les explications du *Buddha* lui ayant ouvert les yeux, il renonça à ses erreurs passées, crut fermement à la loi, et demanda à être reçu comme moine.

— Sois le bienvenu ! dit le *Buddha* ;

et *Subhadra* fut moine. En un instant, l'esprit de la loi pénétra tout son être, le délivra de toutes les attaches, et en fit un *arhat*. Se prosternant alors devant le *Buddha*, joyeux et triste tout ensemble, *Subhadra* dit :

— Combien je regrette que des corps mauvais m'aient retenu durant tant de périodes dans les voies inférieures, dans l'erreur et dans l'abjection, dans l'ignorance et dans le mal, dans les sectes de toute sorte. Maintenant, ô bonheur, j'ai trouvé la vérité auprès de vous. Impossible de m'acquitter de la dette contractée envers vous, même si je me mettais en pièces.

Ce disant, le vieillard sanglotait d'émotion...

— Je vous demande encore une grâce, dit-il enfin ; à savoir, que je n'aie pas la douleur de vous voir mourir ; que je meure avant vous !

Les vies chinoises du Buddha

A peine *Subhadra* eut-il prononcé ces paroles, qu'il s'éteignit. Le *Buddha* ordonna aux assistants de laver son corps, et de l'incinérer d'après l'usage.

@

La formule de *Vajrasattva*.

@

Le temps du *nirvana* approchant, dieux et *deva* arrivèrent tous. Seul *Siva* ne vint pas. L'assemblée s'indigna de son incivilité, et députa des sorciers pour le conjurer. Mais un grand fossé plein d'eau bourbeuse, empêcha ceux-ci d'arriver jusqu'au dieu, et ils furent tués par ses contre-conjurations. *Vajrapāni* député à son tour, n'eut pas plus de succès. Toute l'assemblée s'affligea beaucoup.

Alors, par son pouvoir transcendant, le *Buddha* fit sortir de son flanc gauche *Vajrasattva*, lequel, aux yeux de tous, s'éleva jusque dans les cieux brahmaniques, combla le fossé en le montrant seulement du doigt, puis dit à *Siva* :

— Sot ! le *Buddha* va entrer dans le *nirvana*, et tu n'arrives pas ? !..

Siva se décida à aller près du *Buddha*.

Alors *Vajrasattva* dit à l'assemblée :

— Vous venez de voir ma puissance. Quiconque, en ce monde, sera vexé par les habitants du ciel ou de l'enfer, ou par des membres de sectes adverses, s'il m'invoque, il obtiendra la paix. Après le trépas du *Buddha*, ma formule sauvera les hommes, et assurera la conservation de la loi. Cette formule ¹, c'est la *dhāranī Ta-*

¹ Incorporation du tantrisme Yogacara.

Les vies chinoises du Buddha

yuan-man (Mahāpūrṇa), qui délivre de tous les maux,
et réalise tous les désirs.

@

Prophéties.

@

Le temps du *nirvana* approchant, le *Buddha* fit à *Ananda* les prophéties suivantes :

— Quand je n’y serai plus, peu à peu mes disciples abandonneront la vraie doctrine. Ils deviendront ambitieux et cupides. Ils s’adonneront à de vaines spéculations et discussions. Ils négligeront la modestie du corps et la culture du cœur. Entre eux, ils se livreront à des disputes passionnées, se calomniant, se trahissant les uns les autres. Ils aimeront les beaux habits, les bons logis. Des coteries de laxistes persécuteront les moines morigénés et timorés. Alors, pleins de douleur et de dégoût, les *deva* et les *nāga* protecteurs abandonneront l’Ordre, les officiers et les notables perdront toute confiance dans les moines. Ma loi périra. Des moines commettront de grands crimes.

Puis une réaction se produira. Des moines s’éprendront de nouveau, de l’amour de la sobriété, de la régularité, de l’ascétisme, de la contemplation, de l’étude, de la stricte et complète observance, de la prédication et du travail pour le bien d’autrui. Cette ferveur nouvelle regagnera à ma loi les rois, les officiers, les notables, les bonnes gens des deux sexes. Avec l’estime, reviendront l’affection, le dévouement, les aumônes ; la

Les vies chinoises du Buddha

protection efficace. Des *P'ousa* éclairés et zélés, consacreront leurs efforts à relever ma loi, dont les bienfaits s'étendront de nouveau à tous les êtres.

@

Dernière exhortation.

@

Alors le *Buddha* dit à ses moines :

— Les fruits de la loi, vous pouvez les voir réalisés en moi. C'est par elle que je suis arrivé à l'intelligence des douleurs de l'existence, aux quatre degrés de contemplation, au mépris et au détachement de tout, à l'obtention des pouvoirs transcendants, et au reste. Vivez dans cette loi, en charité mutuelle et bonne harmonie, avec respect et déférence les uns pour les autres, en paix et sans disputes. Que la formation de l'esprit et les aliments du corps, soient les mêmes pour vous tous. Appliquez-vous avec diligence à l'étude. Sous peu je vous quitterai, pour entrer dans mon repos.

A ces mots, les moines se prosternèrent, accablés de douleur.

— Ne vous affligez pas ainsi, dit le *Buddha*. Que de fois ne vous ai-je pas dit, que le ciel, la terre, les hommes et les choses, tout passe. Tout ce qui est, est soumis à la loi inéluctable de l'impermanence. Tout amour finit, toute union se dissout, le corps ne dure pas, le destin s'achève. J'ai vécu bien des années, ma mission touche à son terme, mon œuvre est accomplie, je renonce à vivre plus longtemps. A vous désormais de conserver mon esprit et mon enseignement. Si vous vous acquittez bien de ce soin, vous éteindrez votre *karma*

Les vies chinoises du Buddha

durant cette existence, et vous exempterez de renaissance à l'avenir.

@

Derniers avis.

@

Alors, minuit approchant, dans le silence de la nuit, le *Buddha* dit à ses moines :

— Après mon trépas, observez scrupuleusement la pratique du chapitre bi-mensuel (*pratimoksha* ; tome I, page 213 seq.). Estimez cette pratique, comme votre plus grand trésor ; honorez-la, comme vous m'honoriez moi votre maître, durant ma vie. Je vous interdis à nouveau toute espèce de négoce, la culture des champs, l'élevage du bétail. Vous n'aurez ni serviteurs ni esclaves. Vous craindrez le lucre comme le feu. Vous ne couperez ni arbre ni herbe, vous ne labourerez ni ne creuserez la terre (pour ne pas nuire aux êtres vivants). Vous n'userez pas de médicaments *rare*s et *coûteux*. Je vous défends la divination sous toutes ses formes, les sorts, l'astrologie, le calcul du faste et du néfaste, des temps et des nombres. Soyez tempérants dans vos repas. Vivez retirés et paisibles. Ne vous mêlez pas des affaires du monde. Ne calculez pas le destin. Ne cherchez pas la drogue d'immortalité. Ne recherchez pas l'amitié des nobles. N'ayez pas de commerce avec les débauchés. Faites votre salut, dans la modestie et la rectitude. Gardez-vous de malédifier le peuple par vos défauts. Soyez modérés dans vos quêtes pour les nécessités de la vie. N'amassez de provisions d'aucune

Les vies chinoises du Buddha

sorte. Gardez la règle en tout. La règle, c'est la racine du salut. Quiconque l'observera bien, obtiendra le don de contemplation, éteindra en soi la souffrance des connaissances multiples et diverses. Soyez purs et morigénés. Ne diminuez, ne détruisez pas la règle. Elle est la source de tout bien. Sans elle, aucune vertu, aucun mérite. Ceci est mon dernier avis, avant mon passage.

@

Le *Buddha* dispose ses funérailles.

@

Alors *Ananda* demanda au *Buddha* :

— Vénérable, après votre trépas, comment faudra-t-il procéder à la crémation de votre corps ?

Le *Buddha* dit :

— Il faudra suivre le rituel usité pour les rois universels. Sept jours après ma mort, mon corps sera déposé dans un cercueil doré, qu'on remplira de fins aromates, fermant ensuite le couvercle, et l'entourant d'objets précieux, de drapeaux et de fleurs. Sept jours plus tard, retiré du cercueil, mon corps sera lavé avec des eaux parfumées, enveloppé de fin coton puis de fine mousseline, et replacé dans le cercueil qui sera à nouveau rempli d'aromates. Puis le cercueil fait de bois odoriférant et oint d'huile de santal, sera placé sur un char bien orné, et conduit au bûcher, entouré de bannières, couvert de guirlandes de tentures et de fleurs, au son de la musique et avec les pleurs d'usage. Puis *deva* et hommes procéderont à l'incinération, au moyen de bois de santal. Quand elle sera terminée, ils recueilleront les reliques, et les enfermeront dans une cassette précieuse. Enfin, au grand carrefour de la ville, on élèvera un *stūpa* à quatre portes, dans lequel le coffret aux reliques sera déposé. Quiconque, étant *deva* ou homme, les vénérera, renaîtra dans les cieux.

Les vies chinoises du Buddha

Quiconque, étant dans les voies d'expiation, les honorera, sera délivré pour ce mérite de ses souffrances, et renaîtra dans les voies supérieures.

@

Instruction sur le *stūpa*.

@

Ananda demanda au *Buddha* :

- Après votre trépas, où faudra-t-il vous incinérer ?
- Hors des murs de *Kusinagara*, dit le *Buddha*.
- Et le *stūpa* pour contenir vos reliques, où devra-t-il être élevé ?
- Au carrefour central de la ville, dit le *Buddha*. Il devra avoir treize étages, et sera couronné par une roue. On l'ornera avec de l'orfèvrerie, des bannières et des fleurs. Une riche barrière l'entourera. Quatre portes feront face aux quatre avenues du carrefour, et des fenêtres seront ouvertes à chacun des treize étages. Mes reliques contenues dans un coffret, seront exposées à la vénération des *deva* et des hommes.
- Faudra-t-il observer, dans cette vénération, un ordre de caste ou de rang ? demanda *Anuruddha*.
- Non, dit le *Buddha*. Devant mes reliques, *deva* et hommes, tous les êtres quels qu'ils soient et dans quelque voie qu'ils marchent, seront égaux. Car moi, le *Buddha*, je considère tous les êtres comme mes enfants. Je veux également le plus grand bien de tous.

A ces paroles, tous les assistants fondirent en larmes. —

Les vies chinoises du Buddha

— Ne vous affligez pas, dit le *Buddha*. Je m'en vais, il est vrai ; mais mes reliques vous resteront, et vous conserverez ma doctrine. Quiconque, croyant en moi et se recommandant à moi, vénérera mes reliques, éprouvera le même effet et obtiendra les mêmes avantages, que s'il m'avait vénéré de mon vivant.

@

Préliminaires de l'extinction.

@

Alors le *Buddha* dit aux assistants :

— Je souffre trop pour rester assis.

Cela dit, il se coucha (n° 180), et parcourut en esprit une fois encore l'échelle entière de la contemplation ; premier, second, troisième, quatrième degré de dépouillement et d'abnégation ; puis le vide ; puis la science infinie ; puis l'abstraction parfaite ; puis l'intuition fixe, qui n'est ni pensée ni non-pensée ; puis le seuil de l'extinction mentale, où il s'arrêta. Il redescendit ensuite toute l'échelle en sens inverse, revint de son extase, et prononça ces paroles qui résument les efforts intellectuels de toute sa vie :

— De mon œil illuminé, j'ai scruté les trois mondes (enfers, terre, cieus), et la condition de tous les êtres qui les peuplent. Tous sont désolés par leurs passions, suites de leur ignorance. Le salut est dans l'extinction de tout agir, dans l'obtention du vide. C'est à cette délivrance que tend ma loi. Elle ne se trouve nulle part ailleurs. De l'ignorance, cause des actes, sortent les *karma*, comme les rameaux et les feuilles sortent du tronc d'un arbre. De l'ignorance provient donc la succession des morts et des revies. Maintenant moi je touche au moment du repos permanent dans l'extinction (de tout agir), qui s'appelle le *nirvana*.

@

Trépas dans le bosquet des *sala*.

@

Alors, près de *Kusinagara*, dans le bosquet des *sala*, entouré de *deva*, de *nāga*, de représentants de toutes les catégories d'êtres, le quinzième jour de la seconde lunaison, le *Buddha* se coucha sur le flanc droit, la tête au nord, les pieds au sud, le visage tourné vers l'occident, le dos tourné à l'orient. Les *sala* étaient au nombre de huit, formant quatre paires ; une paire à sa tête, une à ses pieds, une devant lui, une derrière lui. Au milieu de la nuit, du quatrième degré de contemplation, paisiblement, sans un soupir, le *Buddha* passa dans le repos. Aussitôt les têtes des *sala* se rejoignant, les huit arbres formèrent comme un dais au-dessus de son cadavre. Puis ils séchèrent sur pied, laissant tomber, en signe de deuil, leurs fleurs feuilles branches et écorces. Toutes les terres de tous les univers tremblèrent. Toutes les mers se soulevèrent. Tous les cours d'eau s'arrêtèrent. Le soleil et la lune cessèrent de luire. Un vent noir couvrit la terre de ténèbres. Les *deva* se lamentèrent dans les airs, croyant la ruine du monde imminente.

@

Deuil de *Vajrapāṇi*.

@

Quand *Vajrapāṇi* vit que le *Buddha* était mort, il fut très affligé et dit :

— Maintenant que le *Buddha* m'a abandonné pour entrer dans le repos de l'extinction, je serai sans recours et sans appui, sans patron et sans protecteur. Je souffre comme si une flèche empoisonnée avait transpercé mon cœur. Qui défendrai-je désormais avec ma massue fulgurante ? elle n'a plus d'usage ; autant vaut la jeter !.. Qui servirai-je désormais ? Qui me parlera avec douceur, qui m'instruira avec bienveillance ? Quand reverrai-je un visage aussi aimant ?

Alors *Indra* dit à *Vajrapāṇi* :

— Si tu pensais davantage aux leçons du *Buddha*, tu parlerais moins. Tout passe, disait-il ; rien ne dure. Il ne faut s'affectionner à rien, ne s'appuyer sur rien, car tout change et se transforme. Tout agrégat est dissipé. Ce qui est élevé s'écroule. Toute réunion finit par se séparer. Tout ce qui vit, finit par mourir. Il en est de l'existence, comme de l'image des arbres reflétée par une eau courante qui change sans cesse ; comme d'une bulle sur un liquide, comme de la rosée sur l'herbe ; phénomène changeant, fugace, éphémère. Tout est

Les vies chinoises du Buddha

mirage, illusion. La vie passe, comme la flèche qui vole, comme le soleil ou la lune qui marchent sans cesse, comme le ciel qui tourne toujours. La science délivre de cette impermanence, dont l'ignorance est la cause. Quiconque ne pratique la loi du *Buddha* qu'imparfaitement, n'arrive pas au *nirvana* ; mais celui qui la pratique complètement, celui-là y arrive. Quiconque la fera connaître aux *deva* et aux hommes, sera délivré de tous les maux, et assuré contre la renaissance. Fais cela, au lieu de geindre en vain.

@

Songes de la mère du *Buddha*.

@

En ce temps, dans le ciel d'*Indra* où elle résidait, *Māyā* la mère du *Buddha* remarqua en elle cinq signes de déchéance. Sa couronne de fleurs se fana, ses flancs se couvrirent d'une sueur profuse, son auréole lumineuse s'éteignit, ses yeux clignotèrent, le dégoût envahit son cœur. La nuit suivante, elle eut cinq songes néfastes. Elle vit le mont *Sumeru* s'écrouler, et les quatre océans se dessécher. Elle vit des nuées de *raksha*, armés de couteaux aigus, crever les yeux de tous les êtres vivants. Elle vit les *deva* des cieux inférieurs dépouillés de leurs couronnes et guirlandes, privés de leurs reflets lumineux. Elle vit quatre dragons vomissant des flammes avaler les perles précieuses de *Siva*, puis se plonger dans un tourbillon jusqu'au fond de la mer. Elle vit cinq lions la mordre au sein, pénétrer dans son flanc gauche, lui faire souffrir de grandes douleurs. A son réveil, elle se dit : Ces rêves néfastes ne peuvent signifier qu'une chose. Mon fils le *Buddha* des *Sākya* doit être entré dans le *nirvana*.

@

Anuruddha informe la mère du *Buddha*.

@

Alors le vénérable *Anuruddha* étant monté au ciel d'*Indra*, se présenta à *Māyā* et lui récita les stances suivantes :

— Le maître de tous les *deva*, de tous les êtres qui peuplent le monde, a été englouti, dans la mer de l'impermanence, par le grand poisson *Mouo-hie* (la mort). Le fait s'est passé près de *Kusinagara*, dans le bosquet des *sala*. On se dispose à incinérer son corps, hors la porte de l'Est, devant une foule éplorée de *deva*, d'hommes, d'êtres de toute sorte.

A ces mots, *Māyā* commença par s'évanouir. Quand elle fut revenue à elle, elle dit :

— Mes songes ne m'avaient pas trompée. Quelle douleur ! L'œil du monde est crevé ! Quelle affliction ! Par cette mort, c'en est fait du bonheur des hommes et des *deva*. Le méchant brigand Impermanence, a cruellement fait mourir mon fils l'Illuminé. Durant des âges et des âges, j'ai été sa mère et il a été mon fils ; maintenant, par son passage dans le *nirvana*, c'en est fait pour toujours ; nous ne nous rencontrerons jamais plus. Comme les oiseaux qui perchent sur un grand arbre, séparés durant le jour, se retrouvent le soir, ainsi nous nous retrouvions, d'existence en existence, sur le grand arbre de la métempsycose. Maintenant qu'il a passé dans le *nirvana*, nous ne nous rencontrerons plus.

Les vies chinoises du Buddha

Et *Māyā*, incapable de se maîtriser davantage, pleura et sanglota.

@

Māyā pleure sur le cercueil de son fils.

@

Alors, accompagnée des *devī* ses compagnes, *Māyā* descendit du ciel, et vint au lieu où était le cercueil de son fils. Pleurant et se lamentant, elle dit :

— Durant des existences innombrables, nous avons vécu ensemble, toi étant mon fils, moi étant ta mère. Faut-il que ces douces relations soient rompues à tout jamais ? ! Hélas ! C'en est fait du bonheur des êtres ! Qui leur servira de guide désormais, dans leur aveuglement ?..

Et *Māyā* sema des fleurs célestes sur le cercueil de son fils, en récitant les strophes suivantes :

— Voici que, en ce lieu, entre les deux *sala*, on n'entend que les pleurs des *deva*, des *nāga*, de tous les êtres, incapables d'exprimer leur douleur en paroles. Toi et moi qui avons été si souvent fils et mère, voici que le vent de l'impermanence nous a soufflés en sens divers et séparés pour toujours. Que d'êtres plongés dans la douleur, attendaient encore de toi leur délivrance. Pourquoi es-tu entré si tôt dans le *nirvana* ?.. Dans ton cercueil double, as-tu entendu que je suis venue pour te voir ?

Alors, voyant la robe, l'écuelle et le bâton du *Buddha*, *Maya* les prit dans sa main droite, tandis qu'elle se frappait le visage

Les vies chinoises du Buddha

avec la main gauche (deuil indien), se jeta à terre, pleura jusqu'à extinction, puis dit :

— Mon fils s'est servi de ces objets, alors qu'il travaillait à procurer le bonheur aux *deva* et aux hommes ; ils ne lui serviront plus désormais ! Hélas ! quelle douleur !

Les spectateurs de cette scène poignante, *deva*, *nāga*, êtres de toute sorte, compatirent tous et pleurèrent avec *Māyā*.

@

Le *Buddha* se lève de son cercueil.

@

Alors, par son pouvoir transcendant, le *Buddha* fit que le couvercle de son cercueil s'éleva dans l'air, et lui, les mains jointes, rayonnant de lumière, se dressa debout dans son cercueil ouvert, avec la majesté d'un lion-roi qui sort de sa caverne pour aller à la chasse. Les images des *Buddha* de tous les temps et de tous les lieux, paraissaient dans la gloire qui l'entourait. Quand le *Buddha* salua sa mère, toutes ces images, les mains jointes, la saluèrent également. Puis, s'adressant à sa mère, le *Buddha* lui dit d'une voix très douce :

— Vous vous êtes donné la peine de descendre du ciel en ce monde, pour me voir une fois encore. Vous voilà satisfaite. Ne vous affligez plus !. De toutes les terres à mérite, la fonction de *Buddha* est la plus riche. De toutes les filles, la fille d'un roi est la plus noble. C'est à vous, fille de roi, que j'ai dû le corps qui m'a servi pour ma fonction de *Buddha*. Je me lève de mon cercueil pour vous remercier à mains jointes d'avoir été ma mère, manifestant ainsi aux yeux de tous mes sentiments de reconnaissance filiale. Quoique les *Buddha* disparaissent tous les uns après les autres, leur doctrine et le monachisme demeurent toujours. Donc, mère, ne vous affligez plus ! C'est l'inexorable loi de l'impermanence.

Les vies chinoises du Buddha

— Oui, dit *Māyā*, la consolation dure, ce que dure la fleur du lotus.

Alors le *Buddha* prit congé de sa mère, en ces termes :

— Désormais je ne renaîtrai plus. J'ai atteint la perfection. J'ai rempli ma mission. Je ne rentrerai plus dans l'existence. Consolez-vous ! Ne vous affligez plus ! Rien n'est permanent. Croyez à la possibilité de vous tirer vous aussi de l'impermanence, et d'atteindre un jour au bonheur suprême de l'extinction contemplative *nirvana*.

Cela dit, le *Buddha* se recoucha dans son cercueil, dont le couvercle se referma. Tous les mondes tremblèrent.

Māyā fit respectueusement le tour du cercueil, et remonta au ciel.

@

Le cercueil immobile.

@

Cependant le peuple de *Kusinagara* résolut de ne pas se laisser enlever par les *deva* ou d'autres hommes, le mérite d'avoir transporté, du bosquet des *sala* à la ville, le cercueil du *Buddha*. Ils députèrent quatre athlètes, les plus forts de la ville, pour porter le cercueil. Ceux-ci s'étant dévêtus, firent tous leurs efforts, sans arriver à le bouger de sa place. Huit athlètes n'eurent pas plus de succès. Seize pas davantage. Alors tout le peuple, de la ville s'y mit. Peine perdue ! Le cercueil resta immobile.

@

Le cercueil se transporte.

@

Alors, soulevant lui-même son cercueil, le *Buddha* l'éleva dans les airs, à la hauteur de sept arbres *sala*, et le dirigea vers la ville. Entré par la porte de l'Ouest, le cercueil sortit par celle de l'Est. Rentré par la porte du Sud, il sortit par celle du Nord. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il eut fait sept fois le tour de la ville. Finalement il se transporta, hors de la ville, au lieu de la crémation, et se déposa de lui-même sur le bûcher. Sept jours s'écoulèrent, durant lesquels le peuple de *Kusinagara* et une foule immense, répandit des fleurs devant le cercueil du *Buddha*. Tous pleuraient lamentablement. Beaucoup gisaient prosternés, écrasés sous le poids de leur douleur.

@

Le *Buddha* montre ses pieds.

@

Le grand *Kāsyapa* (désigné par le *Buddha* pour gouverner l'Ordre), était absent, quand il mourut. Étant revenu du pays de *Magadha* avec ses disciples, il apprit la nouvelle, et pleura amèrement. Le *Buddha* l'ayant entendu de son oreille transcendante, étendit ses deux pieds à travers la double paroi du cercueil. *Kāsyapa* les embrassa en pleurant.

— Tout passe, dit-il. La mort suit la vie. Pour arriver à la permanence, il faut obtenir de ne plus renaître, il faut atteindre à l'extinction.

Puis *Kāsyapa* et ses disciples firent sept fois le tour du cercueil, se rangèrent de côté et se lamentèrent à haute voix.

@

Le feu ne peut pas être mis.

@

Quand les quatre hommes de *Kusinagara*, désignés pour cet office, lancèrent dans le bûcher du *Buddha* quatre torches énormes pour y mettre le feu, les torches s'éteignirent. Huit autres n'eurent pas plus de succès. Seize pas davantage. Tous les efforts qu'on fit pour mettre le feu au bûcher, restèrent infructueux.

Kāsyapa dit :

— Il n'est au pouvoir, ni des *deva*, ni des hommes, d'incinérer le corps d'un *Buddha*.

@

Le feu sacré s'allume de lui-même.

@

Alors une flamme sortie du cœur du *Buddha*, mit le feu au bûcher, qui consuma peu à peu le cercueil. Désireux d'avoir les reliques, les quatre rois de l'espace essayèrent, mais en vain, d'éteindre la braise restante, en l'arrosant avec de l'eau parfumée. Même tentative fut faite, dans le même but, par les génies de la mer et des fleuves, avec aussi peu de succès.

Alors *Leou-teou (Rodha)* dit aux quatre rois :

— Vous habitez dans les palais célestes. Si vous aviez, les reliques, les hommes ne pourraient pas les vénérer. Votre égoïsme a causé votre insuccès.

Puis il dit aux génies de la mer et des fleuves :

— Vous habitez dans les eaux. Si vous aviez les reliques, les hommes ne pourraient pas les vénérer. Votre égoïsme a causé votre insuccès.

A ces mots, les quatre rois, et les génies de la mer et des fleuves, comprirent qu'ils avaient mal agi, et se désistèrent.

Partage des reliques.

@

Alors les rois de huit royaumes se disputèrent les reliques du *Buddha*, chacun voulant les avoir toutes pour son propre royaume. Aucun ne voulant céder, ils mirent leurs armées en campagne, et allaient en venir aux mains, quand le sage *Upakūta* les reprit en ces termes :

— Renoncez à votre entreprise. Les reliques doivent être partagées, de telle sorte qu'elles soient vénérées par les hommes du monde entier.

Alors *Indra* apparaissant, dit :

— Nous, dans les cieux, nous en voulons aussi une part.

Anuttara le roi des *nāga* arrivant aussi, dit :

— Nous *nāga*, nous en réclamons aussi une part.

Upakūta se prépara donc à partager les reliques en trois parts, une pour les *deva*, une pour les *nāga*, une pour les huit rois. Du miel fut versé dans l'urne qui contenait les os calcinés, pour que rien ne pût s'en perdre ; puis le mélange d'esquilles et de miel, fut divisé au poids. Les *deva* emportèrent leur part dans les cieux, et lui élevèrent un *stūpa*. Les *nāga* emportèrent la leur dans leur séjour, et lui élevèrent un *stūpa*. Les huit rois se partagèrent la leur, retournèrent chez eux, et élevèrent huit *stūpa*. *Upakūta* éleva un *stūpa* pour l'urne et les parcelles qui y étaient restées adhérentes. Les cendres du bûcher, et la terre au-dessous, furent partagées en quarante-neuf parts, pour les

Les vies chinoises du Buddha

quarante-neuf couvents alors existants. Autour de toutes ces reliques, on entend des concerts, le jour et la nuit. La vertu du *Buddha* les illumine souvent de ses reflets. Des *deva* supérieurs les gardent, partout où elles sont.

@

Codification des discours du *Buddha*.

@

Sept jours plus tard, le grand *Kāsyapa* chargea les *arhat* présents, de faire le tour de tous les mondes de tous les *Buddha*, pour convoquer tous les *arhat*, en ces termes :

— Le corps mortel du *Buddha* ayant péri, il nous faut aviser à conserver son corps spirituel, sa doctrine ; venez donc assister à sa codification.

Par leur pouvoir transcendant, les députés se transportèrent dans les mondes nombreux comme les grains de sable du Gange, et y convoquèrent tous les *arhat*. Quatre-vingt quatre mille (C'est-à-dire un grand nombre) se réunirent. Alors *Ananda*, le compagnon perpétuel du *Buddha*, prit place dans la chaire. Le grand *Kāsyapa* (chef de l'Ordre) l'adjura en ces termes :

— Vénérable, récitez les discours du *Buddha*, sans en omettre une seule phrase ni une seule lettre. Divisez la matière en trois parties : ce qui concerne les *P'ousa*, ce qui concerne les adeptes, enfin la discipline monacale.

Alors *Ananda* commença à réciter à haute voix, mettant en tête de chaque section ces mots :

— Voici ce que j'ai entendu dire au *Buddha*, en tel temps, en tel lieu.

Tandis qu'ils entendaient réciter ainsi les discours du *Buddha*, *Kāsyapa* et tous les *achat* pleuraient. Hélas ! se disaient-ils, la vie passe comme un songe. Hier encore nous entendions le

Les vies chinoises du Buddha

Buddha lui-même dire ces choses ; et voici que déjà l'on dit :
Jadis j'ai entendu le *Buddha* dire telle et telle chose.

@

Les *stūpa* du roi *Asoka*.

@

Le roi *Asoka* étant allé au couvent du *Mont des vautours*, se présenta au supérieur *Yasas*, joignit les mains et lui dit :

— Je voudrais faire élever aux reliques du *Buddha* quatre-vingt-quatre mille *stūpa*, par tout le continent austral.

— Bien, bien, dit *Yasas*. Je me charge de donner le signal du travail, en couvrant le soleil avec ma main. Faites savoir par un édit, que, au moment où le soleil sera occulté par ma main (éclipse), partout un *stūpa* devra être élevé.

Le roi fit donc fabriquer quatre-vingt-quatre mille reliquaires en matière précieuse. Dans chaque reliquaire fut déposée une parcelle de reliques. Puis chaque reliquaire fut enfermé dans une cassette munie d'un couvercle, et entourée d'une riche enveloppe. Chaque cassette fut confiée à un *yaksha*, pour la porter à destination. Le roi donna aux porteurs cette instruction : Qu'aucune relique ne soit déposée dans un centre de population ne comptant pas cent mille hommes.

Les perles d'Asoka.

@

Quand le roi *Asoka* eut fait élever ses quatre-vingt-quatre mille *stūpa*, le roi de Ceylan lui ayant envoyé cinq perles rares, le roi *Asoka* en donna une au *stūpa* élevé sur le lieu de la naissance du *Buddha*, une au *stūpa* élevé sur le lieu de son illumination, une au *stūpa* élevé au lieu de son premier discours, une au *stūpa* élevé au lieu de son passage dans le *nirvana*. Il destina la perle restante, à son harem. Mais, à laquelle de ses femmes la donnerait-il ? A la mieux mise, leur fit-il dire. Aussitôt toutes s'attifèrent de leur mieux.

Cependant *Sugata*, une des femmes du roi, était bouddhiste. Se souvenant que le septième des huit préceptes qu'elle observait (Tome I, page 149), défendait de s'orner, elle s'habilla de simple toile blanche.

Quand le roi passa la revue de ses reines, plus chargées de bijoux et plus enguirlandées les unes que les autres, il s'étonna que *Sugata* n'eût pas fait de toilette, et lui demanda pourquoi. Celle-ci répondit :

— Le *Buddha* a dit que la pudeur est le plus beau vêtement, que les préceptes sont les plus beaux bijoux, que la récitation des textes est la plus belle musique. Je suis sa disciple ; j'ai embrassé les huit préceptes ; voilà pourquoi je suis habillée si simplement.

Les vies chinoises du Buddha

— Tu es la mieux mise de toutes, dit le roi très édifié ; à toi la perle !

Alors toutes les femmes du harem se mirent à l'envi à pratiquer les huit préceptes.

@

Kāsyapa transmet le patriarcat à *Ananda*.

@

Quand le grand *Kāsyapa* sentit que sa fin était proche, il confia la loi à *Ananda*, en ces termes :

- Ancien, jadis le *Buddha* m'a confié sa loi. Voici que je m'en vais. Je vous transmets la charge.
- Je vous obéirai, dit *Ananda*.

Depuis lors, ce fut *Ananda* qui veilla à la propagation de la loi du *Buddha*. Cet homme eut, dans cette propagation, le principal mérite. C'est lui qui avait recueilli et conservé les discours du *Buddha*, comme la mer recueille et conserve l'eau des fleuves. C'est lui qui en a transmis la teneur à la postérité. Il avait été préparé à cette destinée sublime, dans une de ses existences antérieures, voici comment : Au temps du *Buddha Ting-koang*, un moine élevait un jeune disciple, l'obligeant à étudier sans cesse, et le grondant très fort quand sa leçon était mal récitée. Le disciple ne se décourageant pas, profita grandement à cette rude école, devint très savant et très sage. Le moine d'alors renaquit *Siddharta*, le disciple renaquit *Ananda* ¹. — En lui transmettant sa charge, *Kāsyapa* dit à *Ananda* :

- Dans la ville de *Rājagriha*, vit un notable nommé *Sanavasika*, très intelligent et d'un caractère très ferme,

¹ Autre version : Un bienfaiteur procura au disciple le temps de mieux étudier, en lui donnant son repas quotidien à heure fixe, lui épargnant les hasards et les délais de la quête. Le bienfaiteur renaquit *Siddharta* ; le

Les vies chinoises du Buddha

Recevez-le comme moine. Son *karma* veut qu'il devienne votre successeur.

@

disciple renaquit Ananda, et paya sa dette au Buddha en conservant sa doctrine.

Mort du grand *Kāsyapa*.

@

Après qu'il eut présidé la codification des textes, et transmis sa charge à *Ananda*, le grand *Kāsyapa* alla au palais du roi *Ajātasatru*, et dit aux gardiens de la porte :

— Voici que je passe au *nirvana*.

Puis, s'étant rendu au mont *Ki-tsou*, *Kāsyapa* s'assit sur l'herbe et prononça ce vœu :

— Que mon corps, avec la robe de haillons et l'écuelle que le *Buddha* m'a données en me recevant moine, restent dans cette montagne, sans corruption, jusqu'au jour de la venue de *Maitreya* (le *Buddha* futur), et soient vus de lui et de ses disciples.

Aussitôt la terre trembla, signe que le vœu se réaliserait.

Kāsyapa ajouta :

— Si *Ananda* et le roi *Ajātasatru* viennent, que ma tombe s'ouvre, mais pour eux seulement.

Alors *Indra* jeta des fleurs à *Kāsyapa*, et le vénéra une dernière fois. *Kāsyapa* entra dans une caverne, qui se referma sur lui. Le génie de la montagne se constitua gardien de son cadavre, le pleura et fit son éloge funèbre.

Cependant le roi *Ajātasatru* ayant vu en rêve la maîtresse poutre du ciel se briser, se réveilla épouvanté. Alors les gardiens de la porte lui dirent :

Les vies chinoises du Buddha

— *Kāsyapa* est venu avertir qu'il passait au *nirvana*.

Le roi alla à la montagne avec *Ananda*. La caverne s'ouvrit devant eux. Ils vénérèrent le corps, pleurèrent, puis sortirent. La caverne se referma derrière eux.

@

Sanavasika exerce le patriarcat.

@

Quand *Ananda* fut près de mourir, il dit à *Sanavasika*:

— Le *Buddha* a commis à *Kāsyapa* la charge de chef de l'Ordre, d'œil de la loi. *Kāsyapa* me l'a transmise. Moi je vous la transmets. Exercez-la avec zèle, pour le bonheur de tous les êtres.

— Je vous obéirai, répondit *Sanavasika*.

Lui aussi avait mérité cette destinée sublime, dans une existence précédente, voici comment : Jadis, étant le chef d'une caravane de marchands, il rencontra un ascète très malade et dépourvu de soins. Ému de pitié, il arrêta sa caravane, acheta les médicaments nécessaires, soigna le malade, se dépensa pour lui sans compter, et procura sa guérison. C'est par cet acte de charité, qu'il mérita de devenir moine bouddhiste et patriarche de l'Ordre.

Quand *Ananda* lui remit sa charge, il lui fit en outre la prophétie suivante : Un notable du royaume de *Mathurā*, aura un fils nommé *Upagupta*. Vous tirerez ce fils du monde, et lui transmettez en son temps le patriarcat.

@

Vocation de *Upagupta*.

@

Voulant réaliser les intentions d'*Ananda*, *Sanavasika* tourna ses regards transcendants vers le pays de *Mathurā*, et la maison du notable *Gupta*. Il découvrit que le fils de cet homme, qui devrait un jour lui succéder, n'était pas encore né. Il alla néanmoins le trouver.

— Pourquoi venez-vous sans compagnon ? lui demanda *Gupta*.

— Parce que je n'en ai pas, répondit *Sanavasika*. Si vous veniez avec moi ?

— J'aime trop le monde, pour me faire moine, dit *Gupta* ; mais, s'il me naît un fils, je vous le donnerai.

En son temps, le notable eut un fils, qui fut nommé *Upagupta*. Quand l'enfant eut atteint l'âge de douze ans, il se trouva qu'il était intelligent et précoce. *Sanavasika* alla le réclamer. Il l'instruisit, lui apprit à gouverner ses pensées. L'enfant dut compter avec des cailloux noirs ses émotions mauvaises, et les bonnes avec des cailloux blancs. Par cet exercice, il régla peu à peu son intérieur. Nombreux au commencement, les cailloux noirs devinrent de plus en plus rares, tandis que le nombre des cailloux blancs augmentait progressivement. Enfin son esprit devint ferme et fixe, et il obtint les fruits de la loi.

Les vies chinoises du Buddha

Quand *Sanavasika* se sentit mourir, il transmit son autorité à *Upagupta*, qui fut le quatrième patriarche.

@

Buddhamitra prend l'étendard.

@

Le huitième patriarche *Buddhamitra* se dit :

« Mon maître *Buddhanandi* (le septième) m'a investi du patriarcat. Je dois donc propager la doctrine, et procurer le bien de tous les êtres. Actuellement le roi de ce royaume est très incrédule. C'est lui que je vais tout d'abord tâcher de gagner à la foi.

Prenant donc en main un drapeau rouge, il se mit à marcher devant le char du roi...

— Qu'est-ce que cet homme ? demanda celui-ci...

— O roi, dit *Buddhamitra*, je suis un philosophe qui aime à discuter ; je voudrais montrer mon savoir en votre présence.

Alors le roi fit convoquer les Brahmes et les notables savants et diserts de ses États, pour qu'ils discutassent avec ce moine. Une nuée de dissidents de toute secte arriva aussi. Le roi ayant fait disposer une grande salle et des coussins, *Buddhamitra* prit place en chaire, et la joute commença. Le moine réduisit promptement au silence ses adversaires grands et petits.

Voyant la défaite des siens, le roi s'inclina devant *Buddhamitra*, et se mit à proposer lui-même des arguments. *Buddhamitra* se dit : Je ne nierai pas ses arguments directement, pour ne pas l'offenser. Donc, à chaque argument proposé par le roi, il dit :

Les vies chinoises du Buddha

— Votre Majesté voit elle-même combien, pour telle raison, cet argument est faible ; pas n'est besoin que je le réfute ; votre Majesté a vu elle-même qu'il ne tient pas debout.

Battu si courtoisement, le roi abandonna ses erreurs, passa au Bouddhisme, fit la profession de foi et se déclara adepte. Aussitôt la loi du *Buddha* se propagea merveilleusement dans ses États. Grand nombre de *nirgrantha* se firent recevoir moines bouddhistes, par *Buddhamitra*.

@

Asvaghosha.

@

Asvaghosha, maître fameux, savant et subtil, vainqueur jusque là de tous ses adversaires, tenait fortement à la réalité du *moi*. Ayant appris que le vénérable *Punyayasas* (le dixième patriarche) soutenait la non-réalité de tout *moi*, du moi propre aussi bien que du moi d'autrui, il conçut du mépris pour lui, alla le trouver et lui dit :

— Je me fais fort de démolir vos arguments, comme la grêle broie les herbes. Si vous arrivez à me vaincre, je me couperai la langue pour vous l'offrir.

Punyayasas lui dit :

— Il faut distinguer, dans la doctrine du *Buddha*, l'exotérique et l'ésotérique. D'après l'exotérique, on parle aux laïques, comme s'il y avait un *moi*. D'après l'ésotérique, on nie toute existence réelle, on affirme l'irréalité de tout. Il n'y a donc pas de place pour un *moi* réel.

— De fait, se dit *Asvaghosha*, où le mettre ?..

Et se sentant vaincu (!), il se mit en devoir de se couper la langue, pour l'offrir à *Punyayasas*. Celui-ci l'arrêta en lui disant :

— La loi toute miséricordieuse du *Buddha*, interdit tout acte cruel. Puisque vous êtes vaincu, rasez vos cheveux et entrez chez nous comme disciple.

Les vies chinoises du Buddha

C'est ainsi que *Asvaghosha* devint moine bouddhiste. Quand *Punyayasas* se sentit mourir, il lui transmit le patriarcat en lui disant :

— Mettez tout votre soin à conserver la loi, afin que le salut passe aux générations futures.

Asvaghosha fut le onzième patriarche.

@

Nāgarjuna.

@

Avant de mourir, *Asvaghosha* transmit sa charge à *Kapimala*, qui fut le douzième patriarche. A son tour, *Kapimala* transmit le patriarcat au grand maître *Nāgarjuna*.

Cet homme travailla avec énergie et succès, pour le bien des êtres, pour la défense de la doctrine buddhique, pour la répression des sectes contraires. De son temps, un roi de l'Inde méridionale, dévot au Brahmanisme, dénigrait le Buddhisme. *Nāgarjuna* alla le trouver.

— Qui êtes-vous ? demanda le roi.

— Je suis, dit *Nāgarjuna*, un homme qui sait tout.

Alors le roi fit convoquer les Brahmes et les maîtres de toutes les sectes, pour discuter avec le moine. Ils vinrent en foule, gonflés de colère et de jalousie. *Nāgarjuna* prit place. Une question lui suffit pour mettre à quia les maîtres de force ordinaire ; avec deux questions, il réduisit au silence les plus savants. En un rien de temps, tous furent vaincus, rasés, et transformés en moines buddhistes.

Nāgarjuna propagea avec succès la doctrine mahayaniste, et composa de nombreux et volumineux traités pour expliquer et défendre cette doctrine. Ce fut un auteur aux vues étendues et profondes. Grâce à lui, la gloire du *Mahāyāna* remplit la terre. Aucun adversaire ne put jamais tenir devant lui.

@

Kanadeva.

@

Le quatorzième patriarche, *Kanadeva*, fut savant et habile. De son temps, un temple de *Siva* était très famé. Les dévots y affluaient et y obtenaient les faveurs les plus merveilleuses. Avant d'entrer dans l'Ordre buddhique, *Kanadeva* se rendit à ce temple, se présenta devant le dieu, et lui demanda le pouvoir d'exécuter une entreprise qui lui tenait à cœur.

— A condition, lui répondit le dieu, que vous me donniez votre œil gauche.

Aussitôt, avec la main gauche, *Kanadeva* s'arracha l'œil gauche et l'offrit au dieu. L'œil repoussa aussitôt. Il l'arracha et l'offrit encore. Et ainsi de suite, depuis le matin de ce jour, jusqu'au soir.

— Voilà une belle offrande, dit alors le dieu *Siva*. Allez ! vous réussirez dans votre entreprise.

Alors *Kanadeva* se fit moine buddhiste. Investi du pouvoir de *Siva*, il s'établit au carrefour de la ville, et afficha ces trois thèses :

« Le *Buddha* est le plus grand des Sages. Sa loi est la première des lois. La voie la plus assurée du salut, c'est de se faire moine buddhiste.

Aussitôt les philosophes et les rhéteurs affluèrent et entrèrent en discussion avec lui. Par la force de *Siva*, il les défit l'un après l'autre. Chaque vaincu dut se faire moine buddhiste.

Les vies chinoises du Buddha

Kanadeva succéda à *Nāgarjuna* comme patriarche. Durant toute sa vie, par le pouvoir de Siva, il triompha toujours infailliblement dans ses disputes avec les hétérodoxes. (Comparez n° 170.)

@

Asaṃgha et Vasubandhu.

@

Vasubandhu était le frère cadet d'*Asaṃgha*. Devenu maître bouddhiste, il enseigna d'abord le *hīnayāna*, et combattit le *mahāyāna* de vive voix et par écrit, avec verve et ironie. Cependant le P'ousa *Asaṃgha* connut un jour par sa science transcendante, que son frère cadet était maintenant mûr pour la doctrine mahayaniste. Il l'invita donc à venir le visiter, sous prétexte qu'il était malade. A la dernière étape, *Vasubandhu* trouva un disciple de son frère, envoyé à sa rencontre. Il passa la nuit avec lui. Feignant de réciter ses prières, durant la nuit, le disciple récita la strophe mahayaniste « si quelqu'un veut entendre quelque chose à la buddhification dans les trois mondes, qu'il commence par se persuader que l'univers tout entier est le produit de l'imagination (idéalisme) »... Cette strophe fut une lumière pour *Vasubandhu*, qui se convertit au *mahāyāna* séance tenante.

Le repentir d'avoir jadis dénigré cette doctrine, le poussa à vouloir se couper la langue, en punition. Mais son frère *Asaṃgha* l'arrêta en lui disant :

— Ton erreur fut involontaire ; tu n'entendais rien alors au *mahāyāna* ; désormais répare, en la prêchant, le mal que tu as fait jadis à cette doctrine, en la contredisant. Mieux vaut parler pour elle, que de te réduire au mutisme.

Les vies chinoises du Buddha

Vasubandhu fit ainsi. Auteur fécond, il composa de nombreux traités mahayanistes.

Aṣaṃgha enseignait dans le pays d'*Ayodhya (Oude)*. Dans un transport extatique, une nuit il était monté au ciel *Tushita*, où il avait reçu de *Maitreya* (le *Buddha* à venir, qui y attend le temps de son incarnation) la doctrine *Yogācāra* (mélange tantrique, de Bouddhisme, Brahmanisme et Sivaïsme), dont il fut le coryphée.

Vasubandhu fut le vingtième patriarche.

@

Du culte des seize *arhat*.

@

K'ing-you un *arhat* de Ceylan parfaitement illuminé, tint ce discours dans l'assemblée des moines :

— Le *Buddha* a déposé sa doctrine dans les *sūtra*, puis, à son *nirvana*, il a spécialement confié sa sublime doctrine à seize grands *arhat*, pour qu'ils la conservassent et l'empêchassent de périr. Il a fait savoir aux bienfaiteurs de l'Ordre, que ces personnages transcendants étaient des champs à mérites extraordinaires ; que quiconque leur ferait du bien, en serait richement récompensé. Or ces *arhat* apparaissent à l'occasion dans le monde, sous des formes diverses, parfois mendiant comme des pauvres. Ceux qui ont la chance de faire l'aumône à l'un d'entre eux, en sont grandement récompensés. Il ne faut donc rebuter aucun pauvre, de peur de rebuter un *arhat* caché.

Les seize *arhat* s'emploient à conserver la foi, et à faire du bien à tous les êtres ¹.

¹ Mahayana. Ils auraient pu entrer dans le *nirvana* à leur mort, mais ont opté pour la buddhification future, et attendent maintenant leur réincarnation dans le ciel Tushita. Leurs images sont dans tous les temples. En Chine ils sont dix-huit, cheu-pa louo-han.

Les dix rois.

@

Le Buddha *Vairocana*, toujours plongé dans la méditation de la joie paisible, plein du désir de sauver tous les êtres, sortit un jour de son extase, pour recommander la dévotion aux dix rois de colère (*dasa-krodha-vidyārāja*, juges des enfers, sous *Yama* ou *Ti-tsang*). Ces dix rois ont chacun trois visages, et dans chaque visage trois yeux. Sur leur tête, ils portent un *Buddha*. Ils sont vêtus d'une peau de tigre, et ceints d'une couronne de crimes, leurs cheveux étant hérissés ¹. Ceux qui leur étant dévots, se conduisent bien, obtiennent d'eux l'accomplissement de tous leurs vœux.

@

¹ Lamaïsme incohérent.

Les *deva* protecteurs de la loi.

@

Ce sont : 1. *Brahmā*, roi du ciel. — 2. *Indra*, roi de la terre. — 3. *Vaisramana*, le roi du nord. — 4. *Dhritarshira*, le roi de l'est. — 5. *Virūdhaka*, le roi du sud. — 6. *Virūpaksha*, le roi de l'ouest. — 7. *Vajrapāni*, à la massue. — 8. *Mahesvara (Siva)*. — 9. Les chefs des démons et des génies. — 10. Les *deva* sages conseillers. — 11. Les *deva* auxiliaires de la vertu. — 12. *Wei-t'ouo (Vēda)* le protecteur de la loi. — 13. Le génie de la terre. — 14. Le génie de l'arbre de l'illumination. — 15. La déesse protectrice *Haritī*. — 16. *Marīci* qui préside à la marche du soleil et de la lune, et qui protège contre la guerre. — 17. Les *deva* solaires. — 18. Les *deva* lunaires. — 19. *Sagara* le grand roi des *nāga*. — 20. *Yama* le roi des enfers et des ténèbres. — Tous ces dieux protègent les États et les peuples, la loi et les fidèles. Ils favorisent la propagation du Bouddhisme.

@

Sinha et Basiasita.

@

Depuis le *Buddha*, le patriarcat passa de main en main, jusqu'au moine *Sinha*, le vingt-troisième patriarche, qui prêcha la loi dans le *Kapisa* (pays de Caboul). Avant de mourir, il donna sa robe de moine à son disciple *Basiasita*, et lui dit :

— Avec cette robe, je te transmets le patriarcat de la loi buddhique. Efforce-toi de la conserver sans corruption. Car elle est la lumière qui luit dans les ténèbres de ce monde. Les saints et les sages l'ont gardée et transmise jusqu'ici, pour le bonheur et le salut des êtres, pour refouler le mal et tenir libre la voie des cieux. Viendra un temps où la loi tombera en décadence, où les saints et les sages disparaîtront ou se cacheront, où le monde retombera dans les ténèbres, où les mœurs se corrompront, avec cette conséquence qu'après leur mort presque tous les êtres tomberont dans les voies d'expiation. L'excès de ces maux fera alors que les hommes reviendront à la loi, seul vaisseau pour traverser la mer de la vie. La vérité et la bonté contenues dans la loi, sauvent de tous les maux, de l'erreur et du doute.

Après qu'il eut reçu ces instructions de son maître, *Basiasita* commença ses tournées apostoliques. Il fut le vingt-quatrième patriarche (controversé).

Bodhidharma part pour la Chine.

@

Bodhidharma était le troisième fils d'un roi de l'Inde méridionale. Le vingt-septième patriarche *Prajñātara* l'instruisit, et lui confia la science ésotérique.

— Quel pays convertirai-je ? demanda *Bodhidharma*.

Prajñātara lui dit :

— Attendez ! Dans soixante ans, après ma mort, vous irez en Chine, pour y introduire les pratiques de la contemplation (secte *dhyāna*).

— Réussirai-je ? demanda *Bodhidharma*.

— Vous aurez beaucoup de disciples, dit *Prajñātara*, malgré l'état troublé du pays. Quand vous serez arrivé, ne restez pas au Sud (Canton), mais allez au Nord, à la capitale (*Kien-k'ang, Lao-yang*).

Et le patriarche ajouta diverses prophéties, sur la propagation de l'école *dhyāna* en Chine.

Vint un temps où le neveu de *Bodhidharma*, le roi *I-kien*, méprisa et maltraita le Bouddhisme. *Bodhidharma* lui envoya son disciple *Balati*, qui le ramena à de meilleurs sentiments, par ses miracles.

Enfin *Bodhidharma* partit pour la Chine. Le roi son neveu l'accompagna, pour lui faire honneur, jusqu'à son vaisseau. *Bodhidharma* profita de l'occasion pour lui recommander encore

Les vies chinoises du Buddha

d'être bienveillant à l'égard des Buddhistes, pour son bien et son salut.

— Je ne pars pas pour longtemps, dit-il ; dans neuf ans je serai revenu.

— Ne partez pas par mécontentement contre moi, lui dit le roi en pleurant ; je ne vous affligerai plus. Si vous tenez à partir par vocation, n'oubliez pas la terre de vos ancêtres, et revenez quand votre mission sera accomplie.

Bodhidharma aborda à Canton en 520. Il mourut à *Lao-yang* en 529. Il fut le vingt-huitième et dernier patriarche.

@